



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 935,930

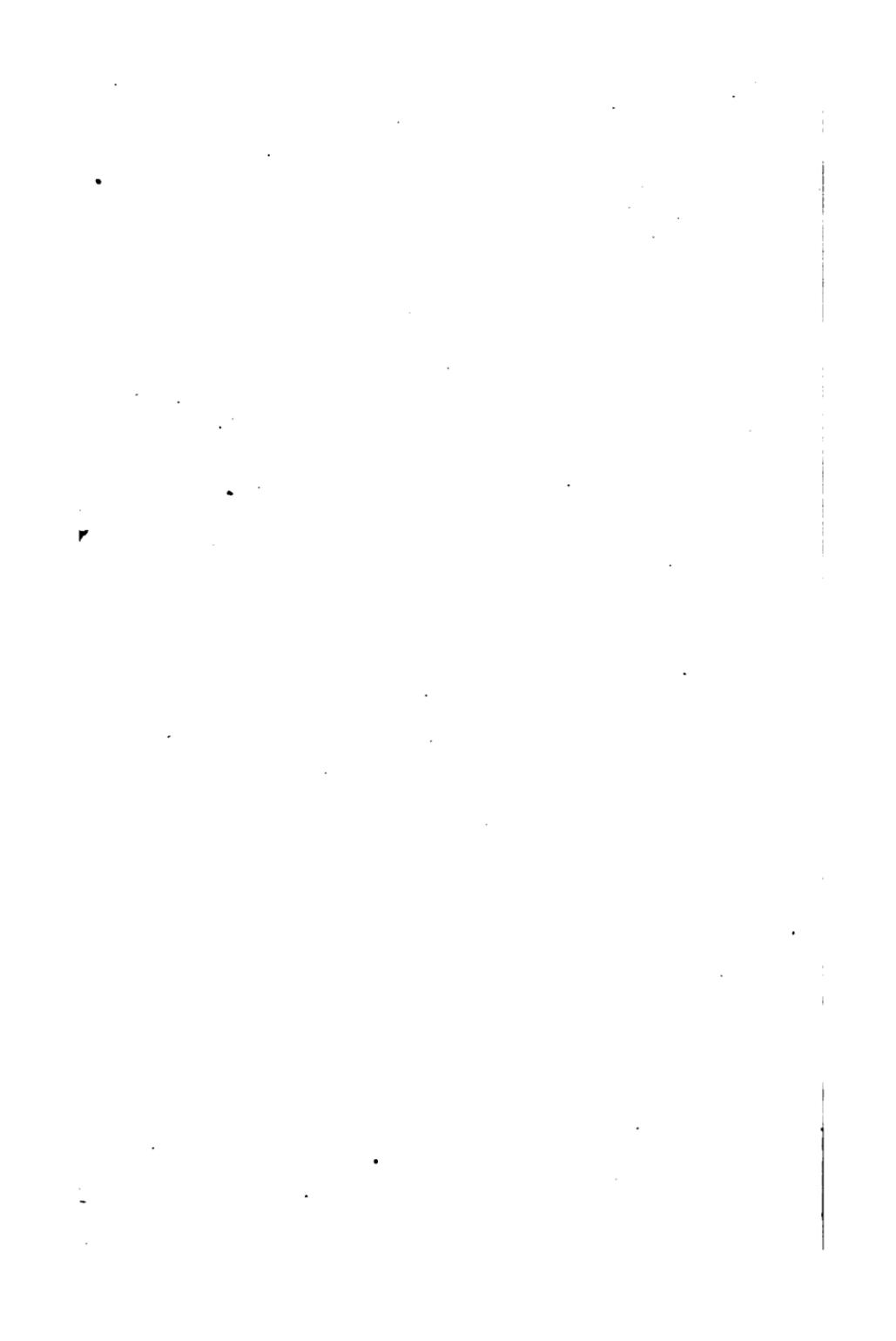


848

1788/An

1873

in 2. Par. 2. 1873



B
COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS FILS

SOPHIE PRINTEMS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Format grand in-18

ANTONINE.	1	vol.
AVENTURES DE QUATRE FEMMES.	1	—
LA BOITE D'ARGENT.	1	—
LA DAME AUX CAMÉLIAS.	1	—
LA DAME AUX PERLES.	1	—
DIANE DE LYS.	1	—
LE DOCTEUR SERVANS.	1	—
LE RÉGENT MUSTEL.	1	—
LE ROMAN D'UNE FEMME.	1	—
SOPHIE PRINTEMPS.	1	—
TRISTAN LE NOUÏ.	1	—
TROIS HOMMES FORTS.	1	—
LA VIE A VINGT ANS.	1	—
AFFAIRE CLÉMENCEAU. — Mémoire de l'accusé. — 12 ^e édition.	1	—
THÉÂTRE COMPLET, avec préfaces inédites. — 2 ^e édition	4	—
CONTES ET NOUVELLES.	1	—

THÉÂTRE

- L'AMI DES FEMMES, comédie en cinq actes.
- LE BIJOU DE LA REINE, comédie en un acte, en vers.
- LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame en cinq actes.
- LE DEMI-MONDE, comédie en cinq actes.
- DIANE DE LYS, comédie en cinq actes.
- LE FILLEUL DE POMPIGNAC, comédie en quatre actes.
- LE FILS NATUREL, comédie en cinq actes.
- LES IDÉES DE MADAME AUBRAY, comédie en quatre actes.
- LE PÈRE PRODIGE, comédie en cinq actes.
- LA PRINCESSE GEORGES, pièce en trois actes.
- LA QUESTION D'ARGENT, comédie en cinq actes.
- UNE VISITE DE NOCES, comédie en un acte.
- LA FEMME DE CLAUDE, pièce en trois actes et une préface.

UNE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR. — 3 ^e édition.	1	vol.
NOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI A.-D. — Révélation curieuses et positives sur les principaux personnages de la guerre actuelle. — 4 ^e édition augmentée d'un avant-propos de George Sand.	1	—
UNE NOUVELLE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR.	1	—
L'HOMME-FEMME (41 ^e édition).	1	—

SOPHIE
PRINTEMS

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

NOUVELLE ÉDITION



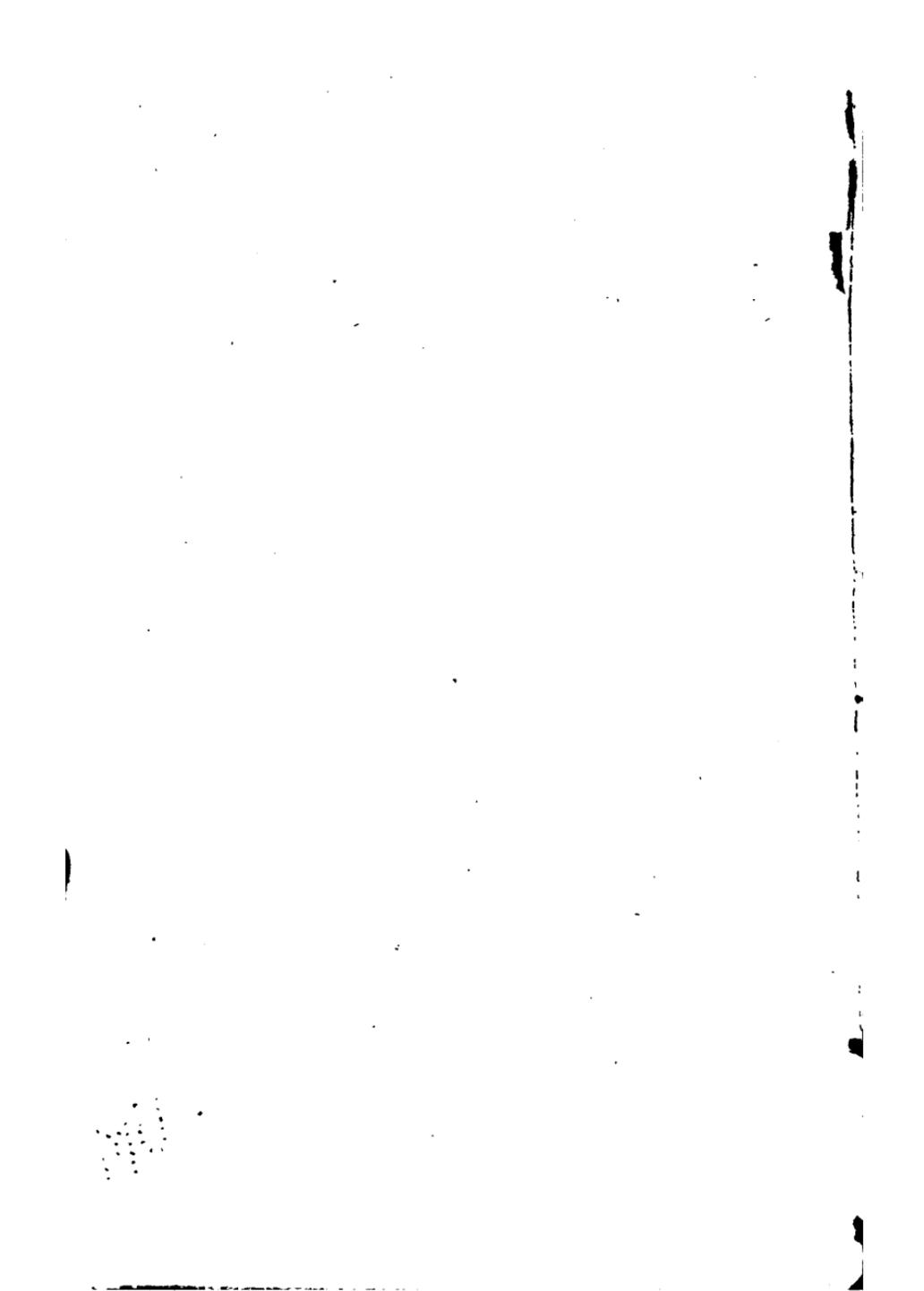
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction et de traduction réservés



SOPHIE PRINTEMS

Request of
Sevr. L. Barbour
4-1-26

I

Supposez qu'en creusant le roc pour y trouver le marbre dont il compte faire une statue, un sculpteur trouve une statue toute faite, non par la main d'un confrère antérieur, mais par la main même de la nature fantasque, qui, pour se venger des empiètements éternels des hommes, empiète quelquefois sur eux et fait, toute seule, ce que seuls ils se croyaient appelés à faire; supposez cela et que le sculpteur n'ait que quelques coups de ciseau à donner pour faire une œuvre à lui de cette œuvre naturelle, et vous aurez justement supposé ce qui m'arrive. Je ne cherchais pas un sujet; car, heureusement, je n'en suis pas à les chercher et ils me font encore la politesse de venir à moi, un peu par

égoïsme et comme des enfants tout nus qui viennent demander des vêtements à un ami, pour avoir le droit de se montrer; je ne cherchais donc pas un sujet, mais j'en étudiais un, quand un roman réel se présenta avec ses faits, ses personnages, ses incidents, ses caractères, dans un ordre qu'il n'y avait pas besoin d'intervertir et si complet, que je n'avais plus qu'à faire ce que le daguerréotype fait en face de l'objet qu'on lui montre, à le représenter tel quel.

Ma foi j'ai fait comme Molière; heureux de l'occasion de lui ressembler en quelque chose, j'ai pris mon bien où je l'ai trouvé et voici l'histoire, simple jusqu'à la naïveté; si elle vous intéresse, ne m'en sachez pas de gré; si elle vous ennue, n'en accusez que moi.

Il y a une quinzaine d'années, dans une ville du Nord que nous ne nommerons pas, afin de ne blesser les susceptibilités de personne, et de ne pas trop mettre les noms sur les visages, mais dans une ville de France cependant, une petite maison de deux étages, ayant perron à sa porte, chèvre-feuille à son mur et pigeonnier sur son toit, comme une maison de nouvelle allemande, dormait paisiblement à l'extrémité d'une rue à peu près déserte, ce qui avait permis à l'herbe de pousser entre les pavés inégaux. Le matin, un grand rayon de soleil, fidèle à sa mission, léchait cette blanche demeure, comme pour la réveiller doucement avec une caresse; les persiennes s'ouvraient alors et jusqu'à midi, le radieux visiteur avait place dans la maison, où il s'ébattait en ami.

Voilà pour l'extérieur, et certes, le voyageur qui eût passé par là, à moins qu'il ne fût bien myope ou bien prosaïque, eût souhaité, ne fût-ce qu'une minute de donner cette maison pour terme à son voyage, et le paysage qui se déroulait devant lui, pour limite à son horizon.

C'était un de ces paysages simples comme on en voit partout et comme on les aime toujours, à cause même de leur fréquence. L'œil se fatigue si vite à être étourné. Puis ces décors étranges, comme certains pays en gardent dans leurs plis, avec leurs rochers gigantesques, avec leurs végétations brutales, avec leurs exagérations de couleurs, d'aspects et de dangers, sont faits pour être vus, plutôt que pour être aimés. Ils forcent l'esprit qui les contemple à ne s'occuper que d'eux. Ils le dominent, ils s'imposent à lui, ils l'humilient pour ainsi dire et il a peine à gravir leurs sommets, ou bien, il lui faut être dans une de ces situations exceptionnelles qui ont besoin pour cadre des exceptions de la nature ; tandis que les aspects harmonieux sans trop de monotonie, d'une valeur égale et se dégradant par une grande sensibilité de tons, jusqu'à ce qu'ils se fondent sans brusquerie et sans lutte dans l'indéfini, sont un chemin doux au cœur qui les visite.

On peut prendre sa pensée par la main comme un enfant et la mener partout sans la fatiguer ; ou bien même, s'asseyant au pied d'un tremble ou sur le bord d'un ruisseau, la laisser, comme un oiseau privé, courir en tous sens, avec certitude qu'elle trouvera de quoi rassasier sa rêverie, satisfaire à ses tranquilles exigences et qu'elle reviendra encore,

rapportant un rameau joyeux, comme la colombe de l'arche ; bref, on n'est pas absorbé, on absorbe, et le repos naît de cette poésie facile, et le calme résulte de ce spectacle riant.

Ainsi était le paysage qui faisait face à la blanche maison dont nous venons de parler, c'est-à-dire une vaste plaine, où, dans un enfoncement avaient poussé deux ou trois maisons à toits rouges, parmi lesquelles caquetait un moulin, les pieds dans l'eau. Cette petite vallée, cachée derrière un rideau de peupliers, comme une coquette derrière son éventail, faisait le seul bruit qui troublât le silence général, encore était-il si cadencé, si périodique, si connu, qu'on eût pu l'appeler un silence mélodieux. Tout à l'entour, des tapis de trèfles, des blés, des labours gras, que creusait sans cesse la charrue ; de temps en temps une ferme, avec un grand arbre en parasol, et ses meules groupées aux environs, comme des enfants assis autour de leur mère et qu'à l'époque où nous commençons cette histoire, les moissonneurs terminaient, ce qui les faisait ressembler à des ruches humaines ; des bouquets de bois, servant d'asile aux ramiers et de remises aux chasseurs, des collines grasses, fermes, rondes comme des mamelles, où des moutons paissaient au bruit de la clochette conductrice, gardés par la vigilance du chien et le sommeil du berger, trois ou quatre grands bœufs roux et noirs, graves, fiers, inquiets, taquinés par quelques petits enfants ; au fond une grande ligne bleuâtre, que de loin on eût prise pour la mer et dans laquelle, sur le coup de deux heures, le soleil en passant découvrait un petit village blanc avec son clocher

pointu ; des nuages furtifs, légers, rapides, cotonneux allant s'amasser, pour faire le soir des coussins d'or à l'astre qui se couche ; une brise fraîche dont on suit le passage sur les blés ; quelques grands arbres jetant des points d'ombre sur les chemins étroits, aux ornières profondes ; parfois un chariot qui passe, une volée de sansonnets qui s'abat sur les troupeaux, du soleil partout et l'immensité pour cadre, voilà le tableau.

Maintenant, si vous voulez voir tout cela se résumer dans un seul être ; si vous voulez retrouver cette chaleur douce et ce ton doré du commencement de l'automne, dans un regard et dans des cheveux, ce sourire de la nature dans une bouche, cette sérénité dans un sourire, cette transparence de l'air dans la pureté d'un teint ; enfin toute cette nature pleine de poésie native, de coquetterie naturelle, d'expansion chaste avec ses chansons, ses parfums, son éclat et même ses ombres, dans une femme, suivez-moi au premier étage de la maison d'où l'on découvre ce paysage ; entrez dans cette chambre et regardons cette jeune fille assise près de la fenêtre et lisant ou plutôt croyant lire.

Quel nom a-t-elle ? Un nom frais et parfumé : Sophie Printems. Quel âge ? Dix-huit ans à peine.

Est-elle éveillée ou endormie ? Vit-elle seulement ? On ne l'affirmerait pas, tant elle est immobile, tant elle est délicate et pâle, à ce point qu'on dirait que son corps n'a été fait que pour laisser voir son âme.

Voyez comme elle est triste. Étendue tout au long dans un grand fauteuil, son livre sur ses genoux, sa tête posée sur sa main gauche, qui la soutient sans

effort, l'œil fixé sur une chose qu'elle ne voit pas, elle songe. A quoi? Nous le saurons peut-être.

Mais, auparavant, regardons-la.

Que de cheveux blonds et quelle grâce dans le désordre qui leur sert de coiffure, car une coiffure régulière, à une pareille quantité de cheveux, serait une fatigue trop grande et un travail trop long pour celle qui le ferait.

Cette belle enfant est mince, grande et toujours lasse, comme s'il lui fallait toute sa vie pour se reposer du chemin qu'elle a fait en venant du ciel. Peut-être Dieu hésitait-il à nous la donner, et curieuse, s'était-elle glissée dans ce monde au milieu de cette hésitation. Toujours est-il que la vie semble n'avoir reçu ordre que de passer par ce beau corps et de n'y point séjourner.

Elle a l'air d'une de ces belles vierges blondes des vitraux chrétiens que les peintres mettaient dans les églises entre la lumière du soleil et le feu des encensoirs pour qu'elles s'éclairassent de l'un et de l'autre, et ne touchant pas à la terre, parussent toujours être sur la route du ciel. Pour être logique, elle devait être vêtue d'une longue robe bleue à bordure d'or, porter sur son front une couronne de roses blanches et attendre, dans une attitude complaisante de clémence et de pardon, les pèlerins qui doivent en passant s'agenouiller devant toutes les madones.

A quoi bon vous dire qu'elle a la peau comme ce beau marbre, légèrement teinté de rose, et dont la Grèce seule eut le secret; que, sous ses sourcils fins et tirés d'un seul coup de pinceau, ses yeux d'une nuance céleste semblent deux bleuets éclos dans la

neige ; que sa bouche est d'un rose pâle ; que le sourire y est facile, surtout ce sourire triste qui entr'ouvre les lèvres pour laisser exhaler un peu de l'âme ; que le nez est petit et que les narines, transparentes comme la cire la plus fine, aspirent sans cesse les parfums qui l'entourent. Vous saviez cela aussi bien que moi, ou plutôt vous le deviniez.

Cependant, rassurez-vous ; si faible qu'elle paraisse et qu'elle soit, cette belle personne n'est pas malade. Non, grâce à Dieu, rien ne souffre en elle.

Elle est ainsi faite, voilà tout ; et si vous lui demandiez la cause réelle de toute la mélancolie répandue sur elle et jusque dans les plis de sa robe blanche, elle ne saurait vous la dire car elle ne la sait pas. Elle est rêveuse, pâle et triste comme certaines choses sont nées pour être ainsi, comme le chant du pâtre dans le crépuscule, comme la fleur éclose dans l'aridité d'un rocher. L'âme d'élite n'est-elle pas d'ailleurs, au milieu de ce monde, aussi isolée que la fleur perdue dans la montagne déserte.

Des mains fines, blanches, aux doigts effilés et roses, mains faites exprès pour cueillir et caresser, et si souples, si ductiles, que lorsqu'elles touchent un clavecin, on se demande si, sous d'autres mains, l'instrument rendrait une pareille harmonie ; voilà tout ce qu'après sa tête, la pudeur de son vêtement laisse voir et même imaginer d'elle.

Puis, autour de cette femme, un autre air que celui que nous respirons, si bien qu'elle semble avoir emporté avec elle un écho des divines harmonies imprégné des senteurs éternelles. Tout ceci ressemble un peu bien à de la légende et à un parti pris de

poésie. C'est à vous de ne pas me croire, mais alors tant pis pour vous; car je vous déclare que cette jeune fille est telle que je viens de la décrire, avec toute la supériorité de la réalité sur la peinture, du fait sur le récit.

Elle avait appuyé sa tête sur sa main, avons-nous dit; elle rêvait dans la pose d'une femme qui lit. Au lieu de suivre des yeux les caractères de son livre, elle suivait ses pensées, ces oiseaux invisibles qui rasent sans cesse de leur vol le ciel des esprits sérieux. A quoi rêvait-elle?

A quoi rêvent les jeunes filles!...

Eh bien! Nulle préoccupation ne montait du cœur à la tête de la belle enfant. Elle n'aimait pas et n'était pas sur la pente d'aimer. L'ange qui la suivait depuis son enfance, pouvait se pencher sur son âme sans crainte d'y voir une autre image se refléter à côté de la sienne. Elle rêvait par nature et non par besoin, et sa rêverie ne venait pas d'elle; c'était la rêverie générale de l'espace, des nuages et de la solitude, qui, trouvant une âme capable de l'accueillir et de la comprendre, s'y arrêtait un instant et se laissait voir par les yeux et le sourire de la jeune fille. Au premier bruit inattendu qui se fera, elle secouera sans doute cette préoccupation comme un enfant secoue en riant la neige qui pendant ses promenades d'hiver, se mêle à ses cheveux.

Maintenant, comment se fait-il que cette jeune fille n'ait encore rien à entendre quand elle écoute son cœur; d'où vient qu'aucune illusion, qu'aucun rêve n'est venu faire son nid dans ce printemps doré?

Cela vient sans doute de ce que toutes les âmes ne sont pas prêtes en même temps à recevoir l'amour, cette âme de l'âme, cet hôte familier des natures vulgaires, mais qui, ne devant visiter qu'une fois les natures privilégiées, s'y fait quelquefois un peu attendre. Dire que lorsque la jeune fille se cachait dans les plus secrets abris de son être, dans ces profondeurs intérieures où la femme peut se mettre toute nue de cœur, sans craindre qu'on la surprenne; dire qu'alors elle n'entrevoit pas une félicité possible en rapport avec sa jeunesse, son innocence et sa beauté; dire qu'elle n'avait pas les pressentiments d'une seconde vie, au sein même de notre vie mortelle, ce serait mentir peut-être, mais ce serait la calomnier à coup sûr que d'indiquer ce sentiment autrement que comme un instinct, et que de le résumer dans un être vivant.

Savoir que les battements du cœur n'ont pas été faits seulement pour marquer la circulation du sang et qu'une pensée peut les ralentir ou les précipiter aussi vivement qu'une douleur physique; connaître que Dieu ne nous a pas donné les yeux seulement pour voir les choses extérieures, et que l'intelligence est faite pour la révélation des choses impalpables et invisibles, c'est là une science que toute jeune fille a sans l'avoir acquise, et qui, depuis Ève, naît et grandit avec elle. Mais, de là à donner une forme au rêve, une certitude à l'âme, il y a loin, si loin, que bien des femmes n'ont pas eu assez de toute leur vie pour aller du rêve à la réalité et qu'elles ont passé sur la terre sans en emporter autre chose qu'une espérance déçue.

Ainsi le cœur de notre héroïne ne s'était jamais questionné.

Peut-être aussi était-elle d'une essence trop au-dessus des conditions humaines pour toucher à la terre par autre chose que par le bout de sa robe blanche, comme ces beaux anges des fresques italiennes qui effleurent le monde, mais qui ne s'y arrêtent pas.

L'amour nous élève parce que nous sommes bas, mais il est des élus qui, tout en se mêlant à nous, sont restés si près de Dieu, qu'aucun de nos enthousiasmes terrestres ne saurait les élever, et que tout ce que nous voyons au-dessus de nous passe au-dessous d'eux. Peut-être pour cette femme l'amour était-il à la fois trop et trop peu ; peut-être une sensation forte eût-elle brisé comme du verre ce corps frêle, cette enveloppe délicate et transparente.

Peut-être aussi l'amour tel que nous l'entendons n'eût-il pu remplir cette âme choisie et n'y eût-il été qu'une fleur tombée dans un lac qui, reflétant le ciel entier, ne se préoccupe pas d'une fleur.

Enfin, peut-être était-elle destinée à passer dans ce monde, non pas incomprise, mais ne comprenant pas.

Nous le saurons bien.

Quant à la vie qu'elle menait, elle était bien simple, et un ange, en voyage sur la terre, eût vécu ainsi. Elle n'avait plus que sa mère et croissait à l'ombre et sous les rayons de cet amour vigilant et toujours inquiet ; car la faiblesse du premier âge, continuée dans une autre période de la vie, comme si Dieu n'eût permis à cette femme de grandir qu'à

la condition qu'il n'ajoutera rien à l'enfant, effrayait celle dont la vie était attachée à la vie de la jeune fille. Aussi, la mère avait-elle écarté de son enfant bien-aimée toutes les aspérités auxquelles on se heurte incessamment dans ce monde; elle lui avait fait l'existence tranquille comme une habitude, et l'une et l'autre ne s'approchaient qu'en s'apportant l'une et l'autre un sourire et un baiser.

Mais la destinée est jalouse de tous ceux qui tentent d'échapper à la domination du fait, en se réfugiant dans le sentiment; alors elle ramène à la terre les âmes qui s'en écartent, et, liant leurs ailes, elle les contraint, au moins pendant quelque temps, à marcher comme tout le monde.

II

Le jour commençait à baisser, la campagne se faisait déserte et les bruits épars dans la plaine, en se rapprochant de la ville, annonçaient le retour du soir. Quelques teintes de pourpre et d'or s'entassaient à l'horizon et la brise automnale, plus fraîche à cette heure, soulevait par moments les belles boucles blondes qui jouaient autour du cou de la jeune fille.

Elle était si profondément retirée en elle-même, qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir et sa mère s'approcher d'elle; ce n'est que lorsque celle-ci l'eut embrassée qu'elle se retourna.

— Ma mère! dit-elle alors d'une voix douce

comme un chant, en rendant le baiser reçu ; puis, voyant déjà l'ombre gagner les sommets :

— Ah ! comme il est tard, ajouta-t-elle.

Et, fermant son livre, elle se leva et passa les mains sur ses joues, sans doute pour en chasser une rougeur subite.

Tous les sentiments délicats ont leur pudeur, et une jeune fille rougit toujours quand elle est surprise en état de rêverie, même par sa mère, cette confidente naturelle. Il y a de la Suzanne au bain dans toute femme qui rêve.

La mère prit tendrement la main de sa fille dans les siennes.

— Sophie, peux-tu recevoir quelqu'un ? lui demanda-t-elle.

— Oui, ma mère. Qui donc ?

— M. Théodore.

— Très-volontiers.

— Il m'a fait une visite et ne voudrait pas s'en aller avant de t'avoir vue. Il attend dans le jardin.

— Qu'il vienne.

En même temps Sophie fermait elle-même la fenêtre et sonnait pour avoir de la lumière.

Deux minutes après, sa mère rentrait avec le visiteur, qui en franchissant le seuil de la chambre et en apercevant la jeune fille, s'arrêta timidement et devint tout rouge.

— Bonsoir, mademoiselle, dit-il en saluant avec une certaine gaucherie et en prononçant ces mots avec une certaine hésitation, comme s'il eût eu de la peine à tourner ces simples mots.

— Bonsoir, monsieur Théodore ; entrez donc.

M. Théodore avait évidemment besoin de cette invitation pour se hasarder à faire quelques pas de plus.

A mesure que cet homme pénétrait dans le rayon de lumière que jetait devant lui la lampe posée sur la cheminée, ses traits devenaient plus sensibles et pouvaient se détailler.

C'était, nous devons l'avouer, au premier aspect, un assez étrange personnage.

Grand et maigre à l'excès, il avait je ne sais quel air maladif répandu sur toute sa personne et tout à fait en harmonie avec son teint bilieux, ses grands yeux à fleur de tête, d'un bleu faïence clair et creux ; avec ses sourcils à peine visibles, son front étroit et haut, ses cheveux plats et blonds comme la filasse, sa tête fuyant en arrière, ses joues creuses, son nez fortement indiqué, sa bouche mince, entr'ouverte, et laissant voir de longues dents trop blanches, semblables à de la porcelaine.

Bref, sa tête sans barbe, posée sur une cravate blanche qui laissait voir la moitié d'un cou maigre, était tout à fait propre à mettre sur les épaules d'un de ces personnages mystérieux, comme on en trouve dans les contes fantastiques.

Parfois, son œil se bordait de rouge et s'injectait. Alors, cet homme avait l'air d'un méchant lâche, comme est la couleuvre ou le jeune serpent ; parfois aussi ce regard se fondait en une douceur humble et résignée, et l'on eût dit qu'il allait en pleurant demander pardon de la sensation première que sa vue avait causée. Enfin, par moment, ses yeux de-

venaient si étrangement fixes, qu'on les eût pris pour deux trous et qu'on se fût sauvé comme d'un fou de l'homme qui regardait ainsi.

Le plus habituellement cependant, il tenait ses yeux fermés, car sans doute la lumière blessait ce regard pâle. Complétez ce portrait par des oreilles grandes, souvent rouges, par des omoplates en dehors, dont le vêtement n'empêchait pas de surprendre le jeu osseux ; par des mains longues aux doigts plats et carrés, doigts de mathématicien, par des pieds en rapport avec les mains, par un costume tout noir, cette éternelle élégance des gens qui ne savent pas s'habiller, par une odeur inséparable de bureaucratie, et vous aurez au grand complet l'individu avec lequel nous allons faire connaissance.

Cependant, il fallait une certaine habitude, même une certaine envie d'analyser, pour surprendre tout de suite les détails que nous venons de donner. En général, le premier aspect de cet homme, qui pouvait avoir trente-cinq ans, était l'aspect de tous les hommes d'une classe inférieure, comme position et comme intelligence, avec la timidité inhérente à toute infériorité, timidité qui, blessée, peut se changer en haine et devenir dangereuse.

Voilà ce qu'il était pour ceux qui le voyaient et qui, n'ayant aucune raison de le remarquer plus qu'un autre homme, ne pouvaient lui en vouloir de son plus ou moins de maigreur, de son plus ou moins d'esprit, de son plus ou moins de distinction. Dans le milieu où le sort l'avait placé, il n'avait pas besoin d'être autre chose que ce qu'il

était. Pour Sophie, c'est-à-dire pour une âme douce, toute en noblesse, en indulgence et en bonté, M. Théodore était un être presque sympathique, à cause même de ses disgrâces naturelles, disgrâces plus visibles pour les yeux d'une femme. Elle ne voyait en lui que le côté triste et souffrant de l'homme qui a à se plaindre de la nature et c'était toujours avec une sentiment de douce et réelle pitié qu'elle lui tendait la main. Puis, dans l'émotion qui s'emparait de cet homme quand il s'approchait d'elle, ce qui le rendait encore plus humble, elle voyait un hommage naïf dont elle lui savait gré, car elle avait le cœur capable de toutes les délicatesses.

Cependant, si elle l'eût examiné avec attention, elle se fût aperçue que, lorsque M. Théodore était en sa présence, sa physionomie acquérait des nuances toutes nouvelles et qui ne se révélaient jamais devant d'autres personnes. Quand il la regardait depuis quelque temps, son œil prenait peu à peu l'expression de la basse convoitise, et si elle eût surpris certains de ses regards dans ces moment-là, elle eût poussé un cri involontaire. Elle eût découvert alors de la bête fauve dans cet individu qu'elle résumait par ces deux mots quand elle parlait de lui :
Pauvre garçon !

Sophie avait connu M. Théodore dans une maison où elle allait avec sa mère, où l'on se réunissait une fois par semaine, pour s'aider à tuer le temps des soirées si longues en province. Elle l'avait revu dans d'autres familles qui avaient pris les mêmes habitudes, et quand il avait demandé à ces

dames la permission de venir leur faire visite en dehors de ces réunions, elles la lui avaient accordée d'autant plus facilement qu'il n'était qu'en passage dans la ville, pendant les vacances. Sa connaissance ne pouvait être complètement ennuyeuse, puisqu'elle ne pouvait être de longue durée. Au moment où nous le faisons paraître, il était sur le point de partir. De famille il n'en avait point, si ce n'est un oncle et une tante qui habitaient Paris.

Sept ou huit mille livres de rente, six ou sept mille francs d'appointements, comme sous-chef au ministère, donnaient à notre héros une médiocrité bureaucratique et dorée, et le droit de prétendre à un mariage de deux cent mille livres au moins.

C'était ce que le monde appelle un bon parti.
Pauvres jeunes filles !

M. Théodore s'assit à côté de la mère, en face de la fille, et après avoir cherché un peu :

— Mademoiselle, dit-il, si j'ai insisté auprès de madame votre mère pour avoir l'honneur de vous voir, c'est que j'étais au moment de quitter la ville et que cette visite est peut-être la dernière que j'aurai le plaisir de vous rendre.

— Vous retournez à Paris ?

— Dans huit jours.

— Vous aimez Paris ?

— Je l'aimais.

— Et vous ne l'aimez plus !

— Je l'aime moins.

— D'où vient ce changement ?

— J'ai contracté ici de douces habitudes que je vais être forcé de perdre, par exemple celle...

— Celle ?

— Celle de vous voir, mademoiselle.

— Oh ! c'est très-aimable cela, monsieur Théodore ; mais cette habitude, vous la reprendrez l'année prochaine, j'en espère du moins.

M. Théodore se tut et regarda la mère de Sophie.

Quant à celle-ci, elle répondait à ce que lui disait le jeune homme, comme toutes les femmes intelligentes répondent aux compliments. Elle ne soupçonnait pas que ces paroles cachassent une intention.

M. Théodore n'osa pas reprendre la conversation dans le même sens. C'était au-dessus de ses ressources d'esprit. Il la rejeta donc dans d'autres banalités plus banales encore, après avoir regardé de nouveau la mère de Sophie, de façon à lui faire comprendre qu'il lui laissait le soin de revenir sur ce sujet et qu'il se confiait à elle. Il fut question du temps qu'il avait fait, des personnes de la ville, de l'approche de l'hiver, de tous ces lieux-communs dont il est convenu qu'on parlera quand il serait si simple et si facile de se taire.

Il est vrai que toutes ces choses, si indifférentes en apparence, servent souvent de marque à une pensée que l'on ne peut dire et, en tout cas, permettent à ceux qui les disent de rester en la présence de la personne aimée. Les yeux et le cœur y gagnent, sinon l'esprit, et, tout compte fait, ces lieux-communs valent quelquefois mieux que les choses les plus spirituelles.

C'était le cas où se trouvait notre héros, lequel eût parlé de n'importe quoi, pourvu que ce fût à

Sophie qu'il en parlât. Sa visite ne pouvait pourtant se prolonger au delà d'une certaine heure, et cette heure arrivée, il se leva et prit congé des deux dames. Il y avait déjà dix minutes qu'il ne parlait plus. Il était à bout même de banalités. Quant à Sophie, qui ne demandait qu'à ne rien dire, elle avait laissé mourir la conversation, sans même s'apercevoir qu'elle mourait. Elle ne le sut que lorsque M. Théodore se leva pour prendre congé d'elle et ne se rappelant de toute la conversation qu'une chose : qu'il devait partir !

— Allons, lui dit-elle, à l'année prochaine, si vous revenez.

— Oh ! je vous reverrai encore une fois, mademoiselle, du moins je l'espère, avant de retourner à Paris.

Puis il échangea avec madame Printems un serrement de main dans lequel il enferma une recommandation tacite.

Quand M. Théodore fut parti, la mère vint s'asseoir à côté de sa fille.

— Ce pauvre garçon ? dit-elle après une pause d'un instant.

— Il est bien doux, répondit machinalement Sophie.

— Il est aussi bien malheureux.

— Que lui arrive-t-il donc !

— Oh ! c'est toute une histoire.

— Intéressante !

— C'est selon.

— Tu peux la dire ?

— C'est bien simple, il est amoureux.

— Lui?

— Lui-même.

— En effet, il doit être bien à plaindre.

— Tu as donc deviné que celle qu'il aime ne l'aime pas?

— Il ne faut pas le voir souvent pour deviner cela.

— Oui, mais aussi plus on le voit, plus on s'aperçoit qu'il y a en lui de rares et précieuses qualités.

— C'est vrai. Aussi s'il ne peut prétendre à l'amour, a-t-il droit à l'estime et à une sincère affection. Qu'il ne demande que ce qu'il peut obtenir, et il ne sera pas malheureux.

— Ainsi, à ton avis, s'il ne demandait que cela, il ne devrait pas désespérer tout à fait.

— Si la femme qu'il aime n'aime personne, je ne vois pas pourquoi elle ne l'aimerait pas de cette façon. Il me semble même qu'une femme de cœur ne serait pas malheureuse avec un pareil homme. Il serait sans aucun doute aux petits soins pour elle et pourrait lui faire une existence sinon brillante, du moins tranquille.

— Ah! s'il t'entendait, comme il serait content!

— Il fallait me dire cela tout à l'heure, il aurait entendu ma réponse.

— Il m'avait, au contraire, recommandé de ne point te parler devant lui de cette histoire.

— Pourquoi?

— Tu ne devines pas?

— Non.

— C'est de toi qu'il s'agit!

— De moi?

— Oui.

— M. Théodore m'aime ?

— Il t'aime.

— Et ?

— Et quand un honnête homme aime une jeune fille comme toi, il la demande en mariage.

— Et il m'a demandée !

— A peu près.

Sophie pâlit légèrement.

— Tu plaisantes, ma bonne mère, reprit-elle.

— Pas du tout.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que je t'en parlerais.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— Mais je ne l'aime pas, moi, reprit-elle un instant après.

— D'amour, non. Mais tu pourras l'aimer de cette affection plus durable que l'amour, et dont tu parlais tout à l'heure.

— Est-ce ainsi que tu aimais mon père ?

— Non ! mais aussi que de chagrins cet amour m'a causés ! Que de jalousies, que de déceptions, que de querelles même !

— Ainsi, tu l'approuves ?

— Je l'encourage.

— C'est bizarre.

— Quoi ?

— Qu'il vienne à l'idée de quelqu'un de m'épouser.

— Ce qui m'étonne, c'est que cette idée ne vienne pas à tout le monde.

— Que tu es bien mère !

— Eh bien, ta réponse ?

— Eh bien, je ne veux pas épouser M. Théodore.

— Pourquoi ?

— C'est si inutile. Et puis, j'aime autant ne pas te quitter.

— Mais il se peut que je te quitte, moi.

— Et comment !

— Ne sommes-nous pas tous mortels ?

— Mais, grâce à Dieu, tu es jeune encore et tu te portes bien.

— Un accident est bien vite arrivé, chère enfant, et il ne faut qu'une minute pour tuer la meilleure mère. Que deviendrais-tu si je mourais. Où trouverais-tu une consolation et un appui ? Il faut songer à tout. Puis, tu connais notre position ; nous ne sommes pas riches, nous vivons d'une bien petite rente, héritage de ma sœur, et de la pension que je reçois comme veuve d'un officier supérieur ; mais cette pension mourra avec moi et tu te trouveras réduite à notre modeste revenu. Cela m'effraie par moment. Que feras-tu alors ? tu travailleras. Ta nature, ta complexion, tes habitudes, te rendraient tout travail insupportable. Dieu sait à quels dangers ton isolement, ton âge et ta beauté t'exposeraient. Non, crois-moi, mon enfant, tu es assez grande pour qu'on raisonne avec toi les choses les plus sérieuses de la vie ; tout me dit de te donner le conseil que je te donne : Marie-toi. M. Théodore n'est pas beau, ce n'est pas un élégant, ce n'est pas même un homme du monde ; tant mieux peut-être, il appartiendra davantage à sa femme. Tu n'auras jamais

pour lui ce qu'on appelle de l'amour, tant mieux encore, je me défie de toutes les exagérations du cœur. Du côté matériel, c'est un bon parti et tu ne peux prétendre à mieux, puisque tu n'as rien. Y compris sa place, il a une quinzaine de mille francs de revenu, et il aura de l'avancement, car c'est un travailleur. Ta position sera donc assurée et vous aurez même une agréable aisance. Voyons, chère enfant, réfléchis un peu et réponds-moi.

Parlant ainsi, madame Printems prenait les mains de sa fille et donnait à sa voix ce ton convaincant que les vraies affections connaissent si bien.

— Et toi, ma mère, que feras-tu ?

— J'irai vivre à Paris avec vous, c'est convenu. w

— Et tu crois qu'il y a le bonheur pour moi dans cette union ?

— Je le crois fermement.

— Écoute, ma mère, je ne sais qu'une chose, c'est que Dieu a recommandé aux enfants d'obéir à ceux dont ils ont reçu l'être ; je sais en outre que, depuis que je suis au monde, jamais ton amour maternel ne s'est démenti ni trompé et que si j'ai toujours été heureuse, c'est à toi que je le dois. Il est donc impossible qu'un cœur comme le tien puisse faire une faute en ce qui me concerne. Tu ne me donnerais pas un pareil conseil s'il n'était bon, puisque tu es ma mère, et que tu mourrais d'une seule de mes douleurs. Prends tes dernières mesures, tes dernières informations, et si dans huit jours, tu me dis

encore d'épouser M. Théodore, je l'épouserai. —
Est-ce cela ? chère mère.

— Tu es un ange.

— Là-dessus les deux femmes se jetèrent avec émotion dans les bras l'une de l'autre.

III

Pendant huit jours, il ne fut plus question de rien entre la mère et la fille. Après ce temps, madame Printems fit demander à Sophie si elle était visible pour elle et M. Théodore.

Ce ne fut pas sans émotion que la jeune fille répondit : Oui.

Une femme d'une délicatesse aussi exquise, si aveuglément obéissante qu'elle soit à l'amour de sa mère, a bien le droit de se sentir émue et de mettre un instant la main sur son cœur, au moment de prendre un engagement comme celui que notre héroïne allait prendre.

Cependant, quand sa mère parut avec M. Théo-

dore, elle était calme, souriante même, et, sans dire une parole, elle tendit la main à M. Théodore.

C'était toute une explication et tout un consentement.

Théodore se précipita sur cette main et la couvrit de baisers. Sophie sentit même deux larmes à travers cette expansion.

Quand il releva la tête, il était d'une pâleur d'ivoire, ses lèvres tremblaient et son regard avait quelque chose d'effrayant; il porta la main à son front et ne put retenir ce mot : Mon Dieu !

— Qu'avez-vous? s'écrièrent à la fois les deux femmes.

— Rien! répondit-il en reprenant ses sens et en parvenant à sourire, rien que l'émotion et la joie.

Et il serra les mains qu'on lui avait tendues.

La mère et la fille se regardèrent.

— La réponse que vous avez faite à madame votre mère, reprit-il, est un si grand bonheur pour moi, mademoiselle, que je n'ai pu le supporter tout entier sans plier un peu dessous.

Dans son état normal, M. Théodore n'eût pas trouvé cette phrase. La grande douleur et la grande joie, ces deux pôles de la sensation humaine, font les véritables poètes, dit-on. Enfin le fiancé parut exhaler dans l'effort d'un dernier soupir tout ce qui restait encore d'oppression en lui, et il ajouta :

— Je n'ai plus maintenant, mesdames, qu'à vous demander pardon de n'avoir pu vaincre ma joie et de vous avoir ainsi causé un moment de frayeur. Dans une heure je pars pour Paris, mademoiselle;

madame votre mère m'a promis de vous dire tout ce que je n'ose vous dire moi-même.

Et là-dessus M. Théodore se retira, après avoir baisé une dernière fois la main de celle qui, depuis dix minutes, devait être sa femme.

Quand les deux femmes furent seules :

— Je t'avoue que j'ai eu bien peur en le voyant pâlir ainsi, dit la jeune fille à sa mère. On eût dit qu'il allait mourir.

— Cet homme t'aime profondément.

— N'est-ce que cela ?

— Que veux-tu que cela soit ?

— As-tu vu ce regard et ce tremblement des lèvres ? Et quoiqu'il ait essayé de nous rassurer, quand il est sorti, il semblait près de tomber.

— C'est une nature timide, vois-tu, toute en elle-même ; peu accoutumé au bonheur, son cœur s'est gonflé sous la joie et l'a étouffé un instant.

— Oui, sans doute ; mais je lui éviterai toute espèce d'émotion. Voyons, que t'a-t-il chargé de me dire ?

— Il va régler toutes ses affaires à Paris pour ne pas perdre de temps ; dans quinze jours nous partirons, nous habiterons l'appartement qu'il va faire préparer pour nous deux, dans un mois tu seras mariée. Jusques-là il m'a demandé la permission de t'écrire, et je la lui ai accordée.

— Allons, que ta volonté soit faite, ma mère.

— Tu seras heureuse, mon enfant, c'est un bon et brave cœur.

Une heure après, M. Théodore était sur la route de Paris. La première chose qu'il fit en y arrivant

fut d'écrire une lettre de quatre pages à Sophie. Ce qu'il y disait nous ne le dirons pas, cela se devine.

Lorsqu'une jeune fille aime, lorsqu'elle sent dans son être cette première secousse qui lui annonce une vie inconnue et que son âme est mère d'un sentiment nouveau, certes, ce doit être une chose douce pour elle qu'une lettre de quatre pages écrite par l'homme aimé. C'est l'arôme palpable, c'est le parfum visible de cet amour éloigné, et les mots de cette lettre doivent, quand elle s'ouvre, comme des oiseaux joyeux qui sortent de leur cage, s'ébattre autour d'elle et lui chanter une bien douce et bien tendre mélodie; sans compter que, devant une lettre, la jeune fille n'est pas forcée de se renfermer dans la même réserve que devant celui qui l'écrit, qu'elle peut en relire et en caresser tous les mots, et quand ils plaisent à son âme, s'en parer dans tous les sens comme une coquette se pare de bijoux attendus.

Mais quand, comme Sophie, la femme sait d'avance qu'elle ne trouvera pas un battement de cœur dans la lettre qu'elle reçoit, pas un bijou dans l'écrin qu'elle ouvre, quand son amour est un raisonnement, et se continuant par le devoir, va devenir une habitude; alors, elle doit être d'autant plus triste devant ce papier, feuille morte d'un arbre qui n'a point vécu, et laisser tomber sa tête dans ses mains et ses larmes sur ces mots que tout le monde pourrait lire comme elle les lit. C'est ce qui arriva à Sophie.

Les deux premières larmes qu'elle versa, ce fut sur cette lettre. C'est que ce qu'on appelle l'amour

est toujours une immensité : quand ce n'est pas le ciel, c'est le désert.

Elle répondit ce qu'elle avait à répondre : mais elle avait en elle un tel trésor, que sa pitié pouvait enrichir un cœur presque autant que son amour, et que M. Théodore baisa avec transport la réponse qu'il reçut.

Pendant ce temps, il réunissait tous ses papiers, faisait tous ses préparatifs, installait son appartement, et muni du consentement de madame Printems, faisait publier les bans.

Quinze jours se passèrent ainsi, et un matin, il écrivit à ces dames qu'elles pouvaient partir et que tout était prêt à les recevoir.

Ce jour-là, c'eût été pour un observateur une chose curieuse à étudier, que M. Théodore. Quand il eut écrit cette lettre, quand il l'eut fait mettre à la poste, il se leva, s'approcha de sa glace et s'y regarda d'abord avec attention, puis avec fixité.

On eût dit qu'il voulait surprendre quelque chose en lui-même, et lire dans ses yeux avec ses propres yeux. Il passa la main sur son front, il s'étudia à respirer, il contracta ses traits; puis il leur fit reprendre leur physionomie ordinaire et continua à se regarder, mais en se collant presque le visage contre la glace, pour se voir de plus près encore et comme pour découvrir un mystère au-dessous de sa mate pâleur. Il entr'ouvrit ses lèvres, il choqua ses dents les unes contre les autres; puis, après s'être tâté les mains, avoir fait jouer ses membres et s'être livré à toutes sortes de contorsions qui l'eussent fait passer pour un fou aux yeux d'un témoin, se re-

trouvant toujours dans le même état, il parut satisfait et murmura ces mots : Allons, tout va bien.

Puis il s'habilla tout en fredonnant, mais plutôt comme fredonne un poltron dans un chemin obscur que comme un homme qui a envie de chanter, et en se regardant encore de temps en temps du coin de l'œil.

Quand il fut prêt, il se tut et vint assurer devant sa glace le nœud de sa cravate. Pendant cinq minutes encore, il se regarda, ouvrant à l'excès ses grands yeux bleus, et bien certainement, pendant ce temps, la pensée n'habita pas son cerveau. Il avait fini par s'abîmer complètement dans cette étrange contemplation ; et, sans une espèce de rire nerveux et fébrile qui agita tout à coup ses lèvres, il fût peut-être resté une heure ainsi, après quoi il eût parfaitement pu devenir idiot.

C'était un dimanche matin.

M. Théodore ne se rendit point à son bureau ; il monta dans une voiture et se fit conduire dans une rue voisine du boulevard des Italiens, devant une maison d'une élégante apparence.

— Le docteur est-il chez lui, demanda-t-il au concierge ?

— Oui, monsieur.

M. Théodore monta au second étage et s'arrêta devant une porte ayant, gravés sur son écusson, ces mots : De Blaru, docteur médecin.

Il paraît qu'il avait monté vite, car le cœur lui battait. Il fut introduit dans le salon de M. de Blaru, déjà en habit noir et en cravate blanche.

Le docteur était un petit homme maigre avec de

grands yeux noirs, ronds, portant perruque, quoique jeune encore, puisqu'il avait à peine trente ans, ayant un gros nez dans une figure longue et des favoris le long de la figure, la lèvre inférieure avançant un peu, les dents assez jolies, l'esprit assez fin et le parler lent, pour paraître réfléchir sans doute ; mais ce qui le faisait remarquer avant toute chose et ce pourquoi il était connu enfin, c'était la façon de ses habits. Je ne sais pas comment son tailleur l'habillait ou comment il était fait, mais ce que je sais, c'est que les pans de son habit avaient toujours l'air d'être à quatre pouces de son corps. Il ressemblait assez dans ses mouvements à un hoche-queue qui va sauter un ruisseau. Cette tournure en deux morceaux, cette allure sautillante lui venaient certainement de ses habitudes d'obséquiosité, surtout avec les femmes. Il était incapable de leur parler sans pencher le haut du corps en avant comme l'esclave le plus soumis. Ce que je vais dire n'est pas à la louange de ces dames, mais le docteur était un homme à bonnes fortunes. Il arrivait, par la seule force de la persévérance, par l'insinuation adroite et discrète de la passion cachée, là où ne seraient pas arrivés la beauté, la grâce, les charmes extérieurs d'hommes plus privilégiés en apparence. M. de Blaru avait le sentiment, l'amour de la femme. Il en avait fait son occupation incessante et sa qualité de médecin lui ouvrait les portes fermées à tout autre. Grâce à sa connaissance de l'organisme humain, à sa position de confesseur du corps, il découvrirait facilement chez ses clientes le plus ou moins d'aptitude naturelle à ce besoin du cœur ou

des sens qu'on appelle du même nom l'amour. Il exploitait cette disposition avec les précautions mielleuses d'un séminariste. Doué d'une constitution méridionale, enveloppé d'une discrétion à toute épreuve, il avait tout ce qu'il faut pour réussir auprès de l'hypocrisie de certaines femmes qui croient que rien n'est perdu tant que la réputation ne l'est pas, et qui préfèrent un amant qu'elles n'aiment pas, mais qu'elles peuvent nier, à un amant qu'elles aimeraient, mais qui pourrait les compromettre. Il ne serait venu à l'idée de personne de croire qu'une eune femme, jolie et distinguée, pût se donner à un homme comme M. De Blaru, de dehors presque ridicules. Cela était cependant, et si nous pouvions fouiller dans les tiroirs de cet hippocrate, nous y trouverions des lettres pleines d'aveux auprès desquels les présents d'Artaxercès étaient bien peu de chose.

Cependant on ne lui connaissait pas de maîtresse. Les mères les plus austères et les plus craintives le donnaient pour médecin à leurs filles, et elles avaient bien raison. Il était trop fin pour réussir auprès d'une jeune fille et, somme toute, c'était un homme de talent.

— Ah! cher ami, je vous attendais, dit-il au bureaucrate, en le voyant entrer.

— Suis-je en retard ?

— Non pas. Et vous allez bien ?

— A merveille.

En répondant cela, le visiteur regardait le médecin en homme qui aurait besoin de s'entendre confirmer ce qu'il dit; et le médecin jetait sur lui ce regard

rapide, profond, inflexible de la science, qui va chercher jusqu'au fond des entrailles d'un homme la vérité qui lui échappe à lui-même.

M. Théodore pâlit devant ce regard.

— Eh bien ! reprit-il avec un mouvement fébrile, vous êtes prêt ?

— Oui.

— Nous pouvons aller déjeuner ?

— Tout de suite.

— J'avais peur que vous n'eussiez pas reçu ma lettre à temps.

— Je l'ai reçue hier à deux heures.

— Avez-vous faim ?

— Très-faim !

— Moi aussi.

M. de Blaru et son compagnon partirent.

Deux ou trois fois pendant la route M. Théodore ouvrit la bouche pour dire quelque chose au docteur et toujours il se retint. Après ces tentatives, il regardait du coin de l'œil avec une sorte de peur enfantine son compagnon, qui ignorant de quel examen il était l'objet, marchait tout en fredonnant et véritablement en homme qui a faim, qui va déjeuner et ne saurait s'occuper d'autre chose.

Les gens spéciaux sont si heureux, quand ils peuvent un instant oublier leur spécialité !

Ils arrivèrent au café, prirent place à une table, dans une salle où il n'y avait personne et commandèrent leur déjeuner.

— Quelle bonne idée vous avez eue de m'offrir à déjeuner ce matin, commença le docteur, je ne saurais que faire de ma matinée.

Avant de répondre, M. Théodore sembla prendre une grande résolution.

— C'est que, dit-il, il ne m'arrivera plus souvent de déjeuner en garçon.

— Pourquoi ?

— Parce que je me marie.

— Vous ! s'écria involontairement le docteur d'un ton qui pouvait se traduire par : c'est impossible !

Cette fois, M. Théodore pâlit tout à fait.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il. Pourquoi ne m'épouserais-je pas comme un autre ! Je suis jeune, j'ai une bonne position, je suis bien portant...

— Certainement vous avez tout cela, répliqua M. de Blaru, aussi mon étonnement ne vient-il que de la brusque façon dont vous m'avez annoncé ce mariage. Puis, vous m'avez dit souvent que vous ne vous marieriez jamais.

— C'est que je ne connaissais pas encore la femme que j'épouse.

— Elle est jeune !

— Dix-huit ans.

— Jolie ?

— Comme un ange.

— Et vous l'aimez ?

— Comme un fou.

— Tant pis.

— Tant pis, dites-vous ?

— Oui, c'est toujours un malheur d'aimer.

— Ce n'est pas cela que vous vouliez dire.

— Si fait, en vérité.

— Non, docteur, on eût dit que ce tant pis ne

s'adressait pas à moi. Voyons, parlez-moi franchement.

— Que diable avez-vous aujourd'hui?

— S'il y a une raison pour que je ne me marie pas, dites-la-moi, et si avancé que soit ce mariage, je le romprai.

— Les bans sont publiés?

— Oui.

— Vous attendez votre femme?

— Dans deux jours.

— Mariez-vous, mon cher, mais évitez les émotions.

— Pourquoi?

— Parce qu'elles font toujours mal.

— Ainsi, je suis d'une organisation...

— Excellente, mon cher. C'est de la psychologie que nous faisons là et non de la médecine. Ah! çà, est-ce que vous vous croiriez malade?

— Par moments, j'ai peur.

— Et de quoi? grand Dieu!

— Je n'en sais rien, d'un mal inconnu, mystérieux.

— Vous vous portez comme Mathusalem, mon cher.

— Vraiment!

— Ma parole, et s'il n'y avait que des gens comme vous je ne me serais pas fait médecin, allez.

— Ah! docteur, que vous me rendez heureux.

Et M. Théodore pressa avec effusion les mains de M. de Blaru.

Toute la journée, M. Théodore fut d'une gaieté folle, exagérée, nerveuse, il ne voulait plus quitter le médecin, qui ayant, le dimanche comme les autres jours, ses malades à voir et ses consultations à

faire, n'avait que peu de temps à donner à la joie de ses amis.

Ils se séparèrent. M. Théodore avait promis à M. de Blaru de le présenter à sa fiancée dès qu'elle serait arrivée à Paris.

Deux jours après, Sophie et sa mère étaient arrivées, et M. Théodore allait au-devant d'elles à la voiture.

Sophie avait cru l'obéissance plus facile. A mesure que l'époque du mariage approchait, une vague terreur s'emparait d'elle. C'est qu'il est dans les réalités de ce monde des événements effrayants pour l'âme pudique d'une jeune fille. C'est à peine si la vierge qui aime et qui a résumé toutes ses pensées, tout son cœur, tous ses rêves, dans l'homme qu'elle a choisi, lorsque Dieu et les hommes ont autorisé par le mariage le don de son cœur, ose songer que derrière son amour tout idéal il en est un autre plus terrestre, plus humain, et souvent même elle ignore ce mystère, dont la connaissance eût peut-être fait hésiter son âme sur le seuil de ses chastes aveux : ou si elle le connaît ou le devine, ce n'est que peu à peu qu'elle consent à en recevoir la révélation, et l'époux, fier de la rougeur et du trouble de sa fiancée, accessible à toutes les intelligences, puisqu'il aime, se fait un devoir d'abord, puis un bonheur, d'encourager cette innocence, de la vaincre en l'encourageant, de ménager ce trésor et de s'en emparer pièce à pièce.

Pour être mystérieuse et progressive, cette initiation n'en est que plus douce ; et tous les deux, les yeux levés au ciel, ne prennent de la terre que ce

qui peut les en éloigner. Il arrive alors parfois que l'ignorance de la jeune fille se change en un doux étonnement et devient même de l'expansion.

De là ces unions complètes, qui laissent aller le monde comme il veut sans s'en occuper ; car trouvant tout en elles-mêmes, elles n'ont rien à demander aux autres : c'est tout simplement le bonheur.

Mais lorsqu'une belle enfant, qui ne s'est même pas à elle-même, tant elle est chaste, dévoilé toutes ses beautés, et dont la pudeur est si instinctive qu'elle rougit de l'indiscrétion de son miroir, se voit au moment, par convenance, par devoir, par raisonnement, d'appartenir à un homme qu'elle n'aime pas, ne doit-elle pas être assaillie de craintes, surtout quand elle se sait aimée, désirée même de l'homme à qui elle appartiendra et qu'elle se demande si cet amour va inspirer à son époux l'impatience ou le respect ?

C'est bien pis encore quand elle est d'une essence privilégiée, quand son âme est délicate à ce point qu'ainsi que dans une grotte fraîche et solitaire, tout y a un écho retentissant, et qu'elle va se trouver associée, unie, liée à une nature discordante avec la sienne, brusque, exigeante peut-être, inférieure à coup sûr. A quoi bon avoir amassé tant de chastetés pour les voir éparpiller au souffle d'un vent brutal, qui n'aura ni les caresses des brises d'été, ni même la majesté des ouragans d'hiver ?

Il ne reste plus à l'âme inquiétée à ce point qu'à envelopper sa pudeur de courage et à prier Dieu.

C'est ce que faisait Sophie.

IV.

Au-dessus de cette obéissance à la famille, obéissance, qui n'est, pour ainsi dire, que la vertu des enfants, lesquels, ignorants des véritables chemins de terre, ont besoin d'être dirigés sans cesse par ceux qui les aiment ; au-dessus de cette obéissance, disons-nous, il est pour l'âme devenue majeure, si nous pouvons nous servir de ce mot, une vertu plus forte qui admet l'intervention indiscutable de Dieu là où cesse pour l'homme l'influence directe des parents. Cette vertu, celle que le Christ recommandait le plus, celle dont il avait fait la base et l'appui de sa vie, la plus difficile à posséder, en ce sens que se concentrant dans l'intimité de l'individu, elle n'a

pas d'expression extérieure dont on puisse la louer, ce qui fait d'elle l'ainée de toutes ses sœurs ; cette vertu, c'est l'humilité. Elle est le privilège des grandes âmes seules, qu'elle élève, pour les dédommager, dans une proportion double de l'abaissement apparent auquel elle les oblige.

Sophie possédait cette vertu, et quoique jeune encore, elle avait eu l'occasion de la prouver. Elle la devait à l'éducation religieuse qu'elle avait reçue d'une mère pour laquelle la religion avait été un secours dans le chagrin, sans avoir été un principe dans sa jeunesse.

Madame Printems, née à une époque où il était de bon goût de nier Dieu, n'avait eu d'autres enseignements que ceux de sa propre nature. Elle avait vécu d'une vie un peu superficielle et quand, plus tard, mariée à un jeune homme élégant et beau qu'elle aimait, la légèreté de son mari l'avait jetée dans les inquiétudes et les jalousies, quelquefois sans motif, où tombent les âmes aimantes, elle avait en vain cherché autour d'elle cette consolation in- tarissable que lui eût donnée le sentiment religieux.

Elle y était arrivée cependant, mais après toutes sortes de luttes, et un peu comme un malade désespéré arrive en dernier ressort et quand il ne peut faire autrement, à employer un remède qu'on lui conseillait souvent, dans lequel il n'avait aucune confiance, et qui le sauve. Ce serait pourtant bien facile à comprendre, même algébriquement parlant ; que l'infini doit consoler du fini ; que ce qui a toujours été et sera toujours est plus fort que ce qui est transitoirement ; que Dieu est plus grand et meilleur

que l'homme, et que la vertu, cette passion à soi seul, doit donner des jouissances plus certaines que la passion, cette vertu des sens, qui a toujours besoin de complicité.

Madame Printems avait donc été fort étonnée de pouvoir puiser dans une religion dont elle avait entendu dire tant de mal, quand elle était jeune, une consolation toute prête pour sa douleur toute personnelle.

Certes, elle avait été vertueuse jusqu'alors, mais de cette vertu négative qui résulte du bonheur, de la satisfaction des désirs et qui ne peut jamais servir d'exemple, puisque, s'appuyant sur les choses essentiellement humaines, elle peut chanceler, tomber même, si ces choses viennent à lui manquer tout à coup.

C'était donc un hasard que madame Printems, jeune, belle, entourée comme elle l'était au moment de ses plus grands chagrins, n'eût pas cherché à les oublier dans les fausses consolations que la société offre aux femmes avec un sourire, jusqu'à ce qu'elle les leur reproche avec une insulte.

Sans ses enfants elle eût failli. L'instinct de la mère sauva l'épouse. Nous disons l'instinct, parce qu'à ce moment cette femme, toute au désespoir de l'abandon où la laissait son mari, n'avait certainement plus une conscience exacte du bien et du mal. Elle aimait dans ses enfans les fruits de son amour et ne voyait pas en eux, comme l'eût fait une mère véritablement chrétienne, des germes à développer dans un but utile pour eux et pour les autres. Comme pour beaucoup de jeunes mères, ils n'étaient

un peu que les joujoux de son cœur. Le chagrin avait rendu cet amour plus sérieux.

Ces petites créatures, encore incapables de comprendre à consoler leur mère, et par conséquent impuissantes par la parole, l'attirèrent cependant par la seule force de la nature, et, comme nous le disions tout à l'heure, de l'instinct maternel. En présence de ces deux petits anges qui représentaient l'avenir, elle commença à donner moins d'importance au présent. Ils étaient la double manifestation, sans mélange, de l'amour de son mari; elle se demanda s'il n'y aurait pas moyen de ne plus l'aimer qu'en eux.

La passion se dégagea peu à peu de son âme et devint un simple sentiment; dans le besoin qu'elle avait d'être protégée, la jeune femme devina le bonheur de la protection; elle comprit qu'un jour ses enfants seraient l'un un homme, l'autre une femme; que la vie leur gardait, peut-être comme à elle, quelques rudes épreuves, et qu'il serait bon de les mettre tout de suite en mesure de les supporter. Elle dirigea si bien ces deux jeunes âmes, qu'elles ne voyaient et ne pensaient que par leur mère.

Mais elle songea tout à coup qu'elle pouvait mourir; et leur douleur, dans ce cas-là, serait d'autant plus grande qu'elle aurait concentré sur elle toutes leurs affections; qu'habituees à se conduire par ses conseils, elles vacilleraient quand ses conseils viendraient à leur manquer, et qu'il fallait trouver une consolation préventive et éternelle qui ne pût jamais leur faire défaut.

C'est alors Dieu qui se présenta.

Grâce au chagrin qu'elle avait eu, madame Printems n'avait pas à faire pour elle-même l'éducation religieuse dont elle voulait doter ses enfants. Quand elle avait compris qu'eux seuls l'attachaient à la terre, elle avait demandé à Dieu de les lui conserver, et, par cette première prière, elle avait reçu communication du véritable sentiment chrétien. La douleur, cette initiation subite à la nécessité de Dieu, l'avait dispensée d'apprendre et lui donnait le droit d'enseigner,

D'ailleurs, Dieu ne s'apprend pas, il se devine; il n'est pas une étude, il est un besoin. Inintelligible pour nos sens, il ne l'est pas pour notre cœur, et notre bouche ne peut le définir. L'aimer, c'est l'expliquer.

Pendant, en reconnaissant cette puissance supérieure à la sienne, dont elle allait demander l'appui pour ses enfants, la mère avait été forcée de s'en rendre digne par un premier sacrifice. Ce sacrifice était, après avoir occupé seule le cœur et la pensée de son fils et de sa fille, de leur apprendre qu'elle n'était que l'intermédiaire visible d'une protection bien autrement précieuse que la sienne : c'était, abandonnant tout égoïsme, de concéder à Dieu la plus grande part de leur amour, afin que, le jour où elle retournerait à lui, il occupât assez de place dans leur cœur pour que la douleur sans espoir ne pût y entrer.

Admirable découverte, celle de cette vérité qui dit à l'enfant : Ton père et ta mère ne sont que les mandataires de Dieu auprès de toi ; quand ils meurent, ils ne t'abandonnent pas et vous n'êtes pas

séparés ; ils vont rendre compte au Seigneur de leur mission, ils te suivent dans toutes les actions de ta vie ; si tu fais bien, ils se réjouissent, si tu fais mal, ils intercèdent. Ce qui t'aimait en eux vit en toi, car ce qui t'aimait n'avait rien de commun avec leur corps, et la preuve c'est que si tu ouvres leur cercueil et veux les revoir maintenant, tu ne les reconnaitras plus sous l'envahissement de la mort ; tandis que si tu questionnes ton cœur, tu sentiras leur souvenir y palpiter toujours vivant, toujours jeune, toujours le même, sans qu'aucun des amours nouveaux qui traversent ton cœur puissent l'altérer ou l'amoindrir.

Admirable religion celle qui dit à chacun : Tu retrouveras un jour tous ceux que tu auras aimés, et qui fait commencer la vraie vie non pas à la naissance, mais à la mort !

Voilà ce que madame Printems avait à faire comprendre à ses deux enfants ; voilà ce qu'ils comprirent, et leur jeune cœur s'élargissant à mesure que Dieu y entra, ils n'eurent même pas à le partager. Ils aimèrent Dieu sans aimer moins leur mère, et ces deux amours, s'aidant l'un l'autre, se manifestaient toujours simultanément. Ils remerciaient Dieu de leur avoir donné une telle mère ; ils remerciaient leur mère de leur avoir fait connaître un tel Dieu.

Celle-ci leur montrait la Divinité dans tout et partout, si bien que leur admiration naïve et leur jeune adoration s'étendaient de la cause aux effets et se répandaient sur toute la nature. Élevés à la campagne, ils avaient toujours autour d'eux les

preuves les plus directes de la puissance créatrice, le soleil, les fleurs et les oiseaux.

Les symboles de cette religion chrétienne qui, pour pénétrer dans notre âme, utilise tous nos sens, les processions, les jeunes filles vêtues de blanc, le vieux curé officiant en grand costume, à son autel doré, chargé de lumière et de fleurs ; le chant clair des enfants de chœur, la voix majestueuse de l'orgue, le soleil riant dans les vitraux peints, le parfum de l'encens, les cloches joyeuses, tout ce spectacle pompeux enchantait leur jeune esprit, impressionnait vivement leur imagination et donnait une forme à leur sentiment sans jamais le matérialiser.

Ils grandissaient ainsi en croyance et en charité. Rien n'était plus attendrissant à voir que ces deux enfants ne se quittant jamais, unis dans leurs jeux, dans leurs prières, et surtout dans leur amour filial, comme s'ils eussent eu besoin d'être deux pour aimer leur mère, pour lui rendre un amour égal au sien. Leur intelligence se développait en même temps et en même proportion que leur cœur, mais en tendant toujours à se dégager des choses de la terre et en rapportant tout au principe divin ; si bien, qu'elle dépassait leur âge, et que souvent les familiers de la maison disaient à la mère : « Ces jeunes imaginations-là travaillent trop : il faudrait les rappeler le plus possible à la vie matérielle, jusqu'à ce que la nature physique ait fait son œuvre de croissance et de force. Les abandonner trop librement à leurs instincts exceptionnels, c'est risquer de faire succomber leur corps sous leur esprit. »

La mère suivait ces conseils, elle qui n'avait d'au-

tre joie que ces deux enfants, et qui, dans la vue de leur double développement moral, dans l'orgueil bien légitime qu'il lui causait, avait fini par oublier tout à fait les chagrins d'autrefois.

Pendant ce temps, le père faisait la guerre d'Espagne. C'était un brave soldat, chez lequel la rude philosophie des camps dominait un peu trop. Il aimait ses enfants, son fils surtout, dont il comptait se faire un jour un compagnon d'armes, car il ne croyait pas qu'il y eût pour l'homme carrière plus noble ici-bas que la carrière militaire.

Cependant il n'avait pas vu ses enfants depuis un assez long temps. Il craignait les reproches de leur mère, qui ne les lui avait pas ménagés dans le commencement de ce qu'il appelait ses fredaines ; aussi fut-il bien étonné quand, s'étant décidé à les revoir, il trouva sa femme calme, souriante, muette sur le passé, le recevant comme un frère qui revient de loin, ne lui demandant plus le moindre compte de sa vie, et se contentant, pour lui expliquer ce changement, de lui présenter Lucien et Sophie.

Le père les interrogea, et quand il eut entendu le pieux gazouillement de ces deux âmes précoces :

— Qu'est-ce qu'on a fait de vous ! s'écria-t-il, des enfants de cœur ! Lequel est le garçon ? Ils parlent comme deux filles. Il ne manquait plus que cela !

Et, littéralement, le père se sauva de la maison, laissant à sa femme, avec le regret ancien de n'avoir pas été aimée comme épouse, le chagrin nouveau de n'être pas comprise comme mère ; laissant les enfants tout étonnés que leur père n'eût pas reconnu

par des baisers, comme le faisaient tous ceux qui les entendaient, les saintes paroles avec lesquelles ils avaient accueilli son retour.

Cependant, un jour, ce père devait se repentir amèrement de n'avoir pas mieux compris l'âme de ces deux chers petits.

En effet, Dieu, voulant sans doute s'assurer de la foi nouvelle de la mère et de la religion précoce des enfants, leur envoya une grande épreuve.

Sophie avait atteint huit ans, Lucien neuf.

Une nuit, la mère dormait, quand il lui sembla entendre un cri.

Elle se leva, prit une lumière, et courut droit aux lits des enfants.

Sophie dormait souriante et calme.

Lucien haletait, couvert d'une sueur froide, les yeux fixes, la gorge serrée. Il reconnut sa mère, fit un effort, étendit les bras vers elle, et murmura :

— Maman.

— Qu'as-tu? s'écria sa mère épouvantée en le prenant dans ses bras; qu'as-tu, mon enfant, dis-moi?

L'enfant porta la main à sa gorge en signe qu'il étouffait et qu'il ne pouvait parler.

Madame Printems appela la vieille femme qui l'avait aidée à élever les deux enfants et l'envoya chercher le médecin; puis, ne pouvant donner au malade d'autres soins physiques que ses baisers, d'autre consolation que sa prière, elle tomba à genoux près de son lit, invoquant Dieu et réchauffant, ou plutôt essayant de réchauffer contre son sein ce pauvre petit corps frissonnant.

Le médecin arriva.

La mère se leva, et, se tenant immobile près du lit, dévora des yeux le visage de cet homme, dans les traits duquel elle avait hâte de saisir une espérance.

Le visage du médecin resta impassible.

Il tâta le pouls de l'enfant.

— Comment ce mal lui a-t-il pris? demanda-t-il.

— Tout à l'heure.

— Hier il allait bien?

— Oui.

— Où couche sa petite sœur?

— Dans cette même chambre.

— Il faut la transporter autre part.

— Cette fièvre est donc dangereuse?

— Non; mais cet enfant a besoin d'être seul pour être bien soigné. Si vous voulez m'aider, madame, nous allons transporter la petite dans une autre chambre.

La mère et le médecin se retournèrent dans la direction du lit de l'enfant pour faire ce qui venait d'être dit, mais au lieu de la trouver dormant comme elle était quelques minutes plus tôt, ils la virent agenouillée sur son petit lit, les mains jointes, les yeux levés au ciel.

— J'ai tout entendu, ma mère, dit-elle, et comme Lucien va mourir, je prie Dieu pour lui.

La mère poussa un cri et tomba à la renverse.

Pour elle, cette parole de l'enfant était une prédiction.

— Alors, puisque maman est malade, reprit la petite fille, c'est moi qui vais soigner Lucien.

Et se levant à ce mot, elle s'habilla promptement et dit au médecin, comme eût dit une femme :

— Ordonnez, monsieur ; que faut-il faire ?

La maladie de Lucien dura huit jours, avec des alternatives de bien et de mal pour lui, d'espérances et de craintes pour sa mère.

Celle-ci ne mangeait pas, ne dormait pas, et la révolution que lui avait causée ce coup inattendu lui avait donné une telle fièvre, que par moment cette fièvre, jointes aux fatigues de ses veilles et à la faiblesse résultant du jeûne, arrivait jusqu'au délire et mettait ses jours en danger. Alors le médecin exigeait qu'elle ne quittât pas sa chambre. Elle paraissait se soumettre, et dès qu'elle était seule elle sortait de son lit et venait retrouver son fils.

Quel raisonnement pourrait empêcher une mère de soigner son enfant !

Mais ce qui était remarquable, c'est l'attitude de Sophie pendant la maladie de son frère. Les forces de cette enfant semblaient s'être décuplées. Elle ne quittait pas le chevet de Lucien, dormant tout au plus deux heures chaque nuit, et pour cela posant sa tête sur le même oreiller que le malade, sans redouter la fièvre et comme si, pendant sa pieuse mission, elle se fût sentie au-dessus de tout danger.

Tous ceux qui la voyaient, le médecin, la garde, les amis étaient dans l'admiration de ces soins intelligents, simples, réguliers, efficaces. Le docteur avait d'abord voulu s'opposer, dans l'intérêt de la jeune fille, à ce qu'elle restât dans le voisinage de cette maladie contagieuse ; mais elle lui avait dit si tranquillement : Je n'ai rien à craindre ! qu'il avait compris que la nature donne un talisman à ces dévouements de la famille, et que le besoin que le malade a de leur aide, les préserve contre sa maladie.

Les maladies contagieuses ne le sont, je commence à le croire, que pour les indifférents. Le médecin avait donc laissé faire l'enfant, et il avait même fini par reconnaître qu'elle seule pouvait soigner Lucien ; qu'elle était plus intelligente que la garde ; qu'elle était plus calme que sa mère, et, sans se rendre compte, lui qui ne savait pas au milieu de quels sentiments pieux s'était développée cette créature exceptionnelle, sans se rendre compte des causes de cette force, de cette intelligence et de ce sang-froid, il les utilisait au profit du malade.

Mais ce n'était pas tout, et qu'eût-il pensé d'elle s'il eût entendu ses entretiens mystérieux avec son frère pendant les moments de lucidité de l'enfant, et s'il eût pu surprendre ce qu'une nuit, surprit madame Printems !

Un soir, cédant aux sollicitations du médecin, qui, d'ailleurs, lui affirmait que l'enfant était beaucoup mieux, la mère avait consenti à prendre un peu de repos et à se coucher, tandis que Sophie, l'infatigable sœur, promettait, de son côté, de dormir toute la nuit. En effet, la jeune fille se coucha, seulement elle fit rapprocher son lit de celui de son frère.

Madame Printems dormait, elle, de ce sommeil févreux, propre aux mères inquiètes, et qui est encore plus une fatigue qu'un repos. Aussi ne tarda-t-elle pas à se réveiller en sursaut sous un de ces pressentiments qui secouent celui qui dort comme le vent d'hiver secoue un arbre.

Elle se leva et marcha vers la chambre de son fils ; mais, pour ne pas l'effrayer de sa brusque apparition, s'il dormait, elle se mit à marcher le plus doucement possible, sur la pointe des pieds, et, arrivée à la porte entr'ouverte, elle y colla son oreille afin d'entendre la respiration du malade et de se rassurer avant que de l'avoir vu.

Elle n'entendit pas seulement la respiration des deux enfants, elle entendit leur voix.

La garde s'était endormie sur un fauteuil, dans un coin de la chambre, et les deux enfants causaient le plus bas possible, pour ne la point réveiller.

Au lieu d'entrer, la mère écouta.

— Ainsi, tu me le promets, disait Lucien à sa sœur d'une voix calme.

— Oui.

— Demain, tu écriras à notre père.

— Je lui écrirai, mais que lui écrirai-je?

— Que je suis très-malade, et qu'il faut qu'il revienne.

— Pourquoi notre mère ne lui a-t-elle pas écrit?

— Parce qu'elle croit qu'on me guérira.

— Et tu ne le crois pas, toi?

— Je suis sûr du contraire.

— Qui te l'a dit?

— Je le sens bien. Est-ce que si tu étais malade, Sophie, quelque chose ne te dirait pas intérieurement si tu dois ou non être sauvée?

— Si, je le crois.

— Et tu comprends, je ne dois pas mourir sans que mon père m'ait vu.

— C'est juste.

— Et puis, autant profiter de ma mort pour reconcilier notre père et notre mère. Je crois même que Dieu ne me redemande que pour cela. Il est plus utile que notre père et notre mère soient unis et s'aiment, qu'il n'est utile que je vive, puisqu'ils t'auront encore pour me remplacer, et que rien ne saurait remplacer pour eux l'affection qu'ils se doivent.

La mère, qui entendait cette étrange conversation, semblable à celle de deux âmes qui seraient complètement dégagées de leurs corps, était tombée à genoux et pleurait abandonnément, mais en écoutant toujours, et malgré elle.

L'enfant reprit :

— Il faut encore que je te demande quelque chose.

— Parle.

— Tous les jours le curé vient savoir de mes nouvelles.

— Tous les jours.

— Demain, tu te trouveras là quand il viendra à l'heure accoutumée ?

— Oui.

— Et tu le prieras d'entrer.

— Que veux-tu lui dire ?

— Je veux me confesser.

— As-tu donc quelques gros péchés sur la conscience ?

— Je ne crois pas ; mais en tout cas, autant que je sois toujours prêt à paraître devant Dieu.

— Tu as raison.

Sophie répondait à toutes ces phrases avec une voix d'un calme effrayant, et comme si elle n'eût pas compris le véritable sens des mots qu'elle entendait.

Elle comprenait, cependant.

— Et puis, continua l'enfant, mon corps même gagnera davantage à la visite du prêtre qu'à celle du médecin.

— Crois-tu ?

— J'en suis sûr. J'ai toujours envie de rire quand il est là, ce médecin.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne sait rien du tout. J'ai beau lui dire : Monsieur, c'est inutile, je vais mourir, je le sais bien ; j'aimerais tout autant que vous ne me

fissiez pas de mal, il me répond toujours : Non, mon enfant, je vous guérirai. Je le laisse faire alors pour tranquilliser ma mère.

— Et tu fais bien, car elle s'alarme beaucoup. Elle t'aime tant. Je crois même qu'elle t'aime plus qu'elle ne m'aime.

— Cela te fait cet effet-là parce que je suis malade en ce moment et que son amour pour moi s'augmente de la crainte de me perdre, tandis que son amour pour toi se repose dans la certitude de ta santé ; quand je serai mort, elle-même croira qu'elle m'aimait plus que tout au monde et que rien ne la pourra consoler, puis elle finira par avoir si grand besoin de ton affection, qu'elle s'y rattachera tout entière et qu'un jour tu tiendras dans son cœur toute la place à toi seule ; mais en somme, elle nous aura aimés comme une bonne mère qu'elle est, autant l'un que l'autre ; et j'aurai toujours une part égale à la tienne ; seulement elle s'appellera souvenir au lieu de s'appeler amour.

La mère étouffait, en entendant ces étranges paroles, si extraordinaires chez un enfant de cet âge, et qui prouvaient que son âme déjà élevée par les sentiments dont on l'avait nourrie, se rapprochait peu à peu du centre de lumière et de vérité auquel la mort allait la conduire, et s'éclairait déjà de la flamme céleste et pure qui alimente, dans l'éternité, les âmes sauvées.

— Mais, dis-moi, demanda Sophie, ne trouves-tu pas que notre mère a vraiment trop de chagrin de ta maladie ? et j'ai peur de lui paraître bien in-

sensible, moi qui ne m'effraie pas, qui te soigne sans m'émouvoir et t'écoute sans pleurer.

— Je vais t'expliquer cela comme je crois le comprendre. L'enfant tient par deux choses à sa mère, par l'âme et par le corps. En le portant dans son sein et en le nourrissant de son lait, la nature a établi entre elle et lui un lien qui n'existe pas entre le frère et la sœur, nés l'un après l'autre, mais non l'un de l'autre. C'est ce lien qui crie chaque fois qu'il sent qu'il va être rompu, parce qu'étant le lien terrestre et matériel, il est accessible à l'expression et à la sensation de la douleur que l'âme ne peut admettre. Cependant, en se rompant, il produira pendant quelque temps une secousse qui troublera ma mère jusque dans sa raison; mais son âme, ayant toujours conservé le lien qui l'unit à la mienne, parce qu'étant immatériel, il ne saurait être détruit, recommencera à communiquer avec moi, et me sachant heureux, fera taire peu à peu une émotion inutile et impie, car en se prolongeant, cette émotion offenserait le Dieu qui consent à m'appeler au partage des joies éternelles. N'est-ce pas cela que notre mère nous a appris?

— Oui; et moi, je voudrais bien être à ta place.

— Je le crois bien, répondit naïvement le malade.

— Habiter le ciel, toujours vivre au-dessus des nuages, avoir des ailes, voir de près la vierge et l'enfant Jésus, si bon, si aimable, si souriant. Ah! oui, tu vas être bien heureux; mais si tu allais ne pas mourir: ah! fit Sophie en riant tu serais bien attrapé.

En entendant ce rire et les mots qui l'accompa-

gnaient, madame Printems se sauva avec une sorte d'effroi. ❧

En effet, il y avait au premier aspect quelque chose d'effrayant dans cette expression naïve jusqu'à la gaieté de l'amour de Dieu et de sa confiance en lui. Ainsi les deux enfants avaient accepté au pied de la lettre les symboles mêmes de la religion que leur mère avait enseignée.

Deux vases neufs et faits d'une matière pure et tendre encore, non-seulement contiennent, mais encore boivent, par tous leurs pores qui ne demandent qu'à s'ouvrir, la liqueur qu'on leur comfie, si bien qu'après avoir été vidés, ils en contiendraient toujours, et qu'en les brisant même on ne parviendrait pas à la répandre, puisqu'elle serait devenue inhérente à eux ; ainsi ces deux jeunes âmes étaient pleines d'un sentiment que chez l'un d'eux l'état de surexcitation de la maladie portait à l'extase.

Nous le répétons, la mère fut effrayée

Elle trembla, après avoir entendu cette conversation, d'avoir dépassé le but qu'elle s'était proposé, et ses appréhensions maternelles, devenant maintenant des certitudes, lui reprochaient d'avoir trop isolé de la terre les esprits de ses enfants, de les avoir faits trop forts, et d'avoir étouffé dans ces jeunes âmes la sensibilité dont elles avaient besoin, comme la terre a besoin de rosée.

C'est que dans la nécessité qu'elle avait reconnue de leur donner le sentiment religieux, il y avait eu pour elle, qui n'y avait pas été initiée dès l'enfance, et à qui la douleur seulement l'avait révélée, il y avait eu le désir, un peu trop humain encore, de désaltérer

son âme à la source où elle allait puiser pour Lucien et Sophie ; et, ne prenant pour cela qu'une seule et même mesure, non pas dans la proportion de ces jeunes intelligences, mais dans la proportion de son besoin personnel, elle avait inondé ce qu'elle avait voulu remplir. L'absorption s'était faite ; la foi avait pénétré par les sens, par l'âme, par l'esprit, dans ces organisations fines et délicates ; elle avait tout envahi ; au lieu d'être un complément, elle était devenue un principe, et le jour où l'occasion s'en présentait ils ne prouvaient pas qu'ils étaient des chrétiens, ils prouvaient qu'ils étaient des anges.

— Mes enfants ne m'aiment pas ! s'écria madame Printems, et elle se jeta sur son lit en pleurant à chaudes larmes.

Elle ne pouvait supporter l'idée que son enfant allait mourir en souriant, tandis qu'elle allait le regretter à en mourir. Elle trouvait injuste qu'il n'y eût pas dans cette séparation une douleur égale de part et d'autre, et elle n'eût reconnu à son fils le droit de ne pas en souffrir que si la maladie eût anéanti en lui le sentiment ; puisqu'il avait toute sa connaissance, elle regardait comme un sacrilège qu'il abandonnât si facilement, si joyeusement même, une terre où il devait laisser une douleur inconsolable, et elle était jalouse de Dieu, que Lucien aimait trop.

Alors, dans son exaltation, elle voulut entamer une lutte avec le Seigneur.

— Monsieur, dit-elle au médecin quand il arriva dès le jour, monsieur, il faut que vous le sauviez, s'il meurt, je mourrai.

— Est-il donc plus mal ?

Elle raconta ce qu'elle avait entendu la nuit.

— Vous avez entendu cela ? madame.

— Oui.

— Vous en êtes sûre ?

— Vous le demandez !

— Alors il y a eu délire.

— L'enfant ne délirait pas.

Le médecin ne put s'empêcher de sourire.

— Comment admettre, madame, dit-il, qu'un enfant de cet âge, en état lucide, puisse dire de pareilles choses ? non, il y a eu bien certainement délire.

— Mais, monsieur, c'est que vous ne savez pas...

— Tranquillisez-vous, madame, je connais le corps humain.

— L'âme est tout chez ces enfants.

— Il paraît que non, madame, puisque c'est le corps qui souffre aujourd'hui ; et je crois, ajouta-t-il avec ce sourire incrédule du matérialisme passé à l'état de science, et je crois que, jusqu'à ce qu'il soit guéri, il serait bon de laisser l'âme un peu de côté. Si vous m'en croyez donc, madame, vous ne permettez pas à mademoiselle Sophie d'amener un prêtre au lit de son frère. Le prêtre n'a heureusement encore rien à faire ici. Le repos, les soins, les moyens médicaux suffisent.

Cette âme que vous croyez si puissante est à la disposition de ce corps ; et la preuve, c'est que je n'ai qu'à forcer un peu la dose des médicaments que je fais prendre à votre enfant, pour annihiler complètement l'âme ; et la preuve aussi que ce corps tient une large place, et sans doute la plus large, dans

votre amour, c'est qu'en cas de mort, le moment où vous souffririez le plus, serait celui où l'on vous séparerait de cette matière devenue inerte et, où ce qu'on appelle l'âme n'aurait plus d'expression. L'âme, madame, c'est la circulation du sang. Ne vous effrayez donc pas de ce que votre enfant a dit cette nuit. Je vous le répète, il avait le délire.

— Mais sa sœur lui répondait dans le même sens, et elle n'est pas malade, elle.

— Sa sœur est bonne, elle est intelligente, et, pour ne pas le contrarier, elle disait comme lui.

— Ainsi, monsieur, vous sauverez mon enfant ?

— Je répons de lui, madame.

Madame Printems ne demandait qu'à espérer.

Nous ne dirons pas que les théories et les affirmations matérialistes du médecin consolèrent son chagrin, mais elles le refroidirent. Il y eut engourdissement, il n'y eut pas conviction.

Le médecin entra chez l'enfant, le questionna, lui trouva de la fièvre, fit son ordonnance et se rendit chez un autre malade.

VI

A deux heures le curé vint, comme il avait l'habitude de le faire.

La mère quitta la chambre de Lucien, où elle était depuis le matin, ne sachant plus si elle devait croire ou douter, et elle alla recevoir le saint homme.

Il la trouva bien pâle. Il lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui raconta la scène de la nuit, et termina par ces mots :

— Je vous l'avoue, mon père, je crains que ces enfants ne m'aient plus ; je crains d'avoir exagéré en eux le sentiment religieux.

— Il ne peut y avoir exagération, reprit le prêtre

avec douceur, que dans les choses où il y a limite, car exagérer une chose, c'est la dépasser. Or, Dieu étant éternel et infini, il est impossible d'exagérer l'amour qu'il inspire, puisque, si grand que soit cet amour, il ne pourra jamais non-seulement dépasser, mais atteindre l'infini qui est la chose sans limite.

— C'est vrai, mon père, mais en échange de cette foi sincère que j'ai inspirée à mon enfant, Dieu ne pourrait-il pas au moins me le laisser ?

— Dieu ne se marchande pas, ma fille, et n'a pas à vous prouver sa reconnaissance par les moyens humains que vous lui indiquez ; il n'a même pas à vous être reconnaissant d'un devoir que vous avez accompli. Il voit votre foi, il l'éprouve, et vous juge alors sur l'épreuve.

— Mais si l'épreuve est trop lourde, la créature ne peut-elle demander grâce ?

— Elle doit prier, mais non discuter ; et si le malheur qu'elle redoute arrive, elle doit se soumettre.

— Si mon enfant meurt, mon père, il me semble que j'en mourrai.

— Et vous causerez ainsi volontairement un malheur plus grand que celui que Dieu vous envoie, puisque Dieu, de vos deux enfants ne vous en prend qu'un ; tandis que vous, n'ayant plus qu'une enfant, vous lui retirerez sa mère. Non, ma fille, calmez-vous et surtout ne laissez pas voir votre douleur devant votre cher malade.

Quels remords n'auriez-vous pas si à force de lui montrer un chagrin qui n'a même pas encore rai-

son d'être, il allait commencer à douter; lui qui accepte la mort si chrétiennement et vous récompense ainsi des sentimens religieux que vous lui avez inspirés! Dites, votre douleur ne serait-elle pas plus grande, si vous voyiez votre fils se débattre, crier et lutter contre d'idée de mourir, et n'est-ce pas pour vous un grand soulagement, une grande consolation, de le voir s'endormir en souriant, en joignant les mains, en vous embrassant, en vous disant : Au revoir, et non adieu? Etes-vous sûre du bonheur de cet enfant sur cette terre? Pouvez-vous douter de son bonheur dans le ciel? Non. Alors, pourquoi pleurez-vous?

Dieu vous a donné deux enfants; il lui plaît maintenant que vous partagiez avec lui; vous devriez vous réjouir et non vous lamenter.

Quand votre fils eût été grand, s'il eût pris fantaisie au roi, passant par la ville, d'entrer dans votre maison, et si, pour reconnaître votre hospitalité, il vous eût dit : Mère, je vous demande votre enfant; il ne me quittera pas, il ne vous reverra plus; mais il sera riche, honoré, gracieux; vous auriez dit : Oui; n'est-ce pas? car vous n'auriez eu en vue que le bonheur de votre fils. Eh bien! Dieu est entré chez vous, ma fille, et, en échange de l'hospitalité que vos cœurs lui ont donnée, il accorde à l'un de vos enfants, non pas un bonheur temporel, mais une éternelle félicité; non pas une gloire mondaine et éphémère; mais une gloire infinie et intarissable. Et vous pleurez! Mais prenez garde! et voyez tout le mal que vos larmes peuvent faire; elles peuvent troubler au moment de la mort

la confiance du mourant, et détruire en une minute, alors qu'elle a le plus besoin de subsister, la foi que son âme a acquise; elles peuvent jeter le doute dans l'esprit de votre fille qui ne retourne pas à Dieu, elle, qui a encore peut-être toute une longue vie à traverser et qui aura besoin à chaque instant, de force, de religion et de foi pour en supporter les épreuves.

La mort de son frère, si Dieu veut qu'il meure, restera perpétuellement un exemple pour elle. Si elle a vu sa mère accepter chrétiennement cette mort, elle prendra sur la douleur maternelle, la plus grande que l'on connaisse; la mesure de toutes les autres; et quelles douleurs alors auront prise sur son âme ayant ce souvenir du spectacle consolant d'un enfant qui meurt en souriant à sa mère, et de sa mère qui, le berçant avec un sourire jusqu'à sa dernière heure, le confie à la mort avec autant de calme qu'elle le confierait au sommeil! Quelle assise définitive aura reçue la foi de votre fille par cet admirable enseignement! Et vous lui ôteriez cette foi en lui montrant comme un malheur irréparable ce qui n'est que le commencement d'une joie sans bornes! Non, mère, vous n'en avez pas le droit, et vous affligeriez l'âme de votre fils, s'il voit d'en haut que vous doutez de son bonheur, et vous encourez la disgrâce de Dieu qui, dans votre peine, vous laisse une consolation vivante, votre fille. Rappelez-vous la Vierge! Avait-elle deux enfants?

A mesure que le prêtre avait parlé, les larmes de la mère s'étaient ralenties, puis elles avaient cessé

tout à fait, et, quand il eut fini, elle releva son front déjà éclairé de la conviction de son âme.

— Merci, mon père, dit-elle, vous m'avez fait comprendre mon devoir. Je ne vous promets pas de me réjouir, mais je vous promets de me résigner. C'est, je crois, tout ce qu'il est possible d'obtenir d'une mère.

Sophie, qui avait reconnu la voix du prêtre, entra dans la chambre de sa mère et pria le vieillard de venir voir Lucien.

A partir de ce moment, madame Printems fut calme. Il était temps; car, à partir de ce jour, malgré les affirmations du médecin, le mal n'alla plus qu'en empirant.

Le neuvième jour, l'enfant mourut, sans cris, sans douleur, en parlant à sa sœur, en embrassant sa mère, en remerciant Dieu.

Le père, rappelé par la lettre de Sophie, était revenu pour assister aux derniers moments de son fils.

La résignation de sa femme, la foi angélique de sa fille firent une profonde impression sur cet homme qui avait, sur le champ de bataille, vécu côte à côte ou face à face avec la mort, mais qui ne lui avait jamais connu l'aspect qu'il lui voyait en ce moment.

Comme l'avait prévu Lucien, sa mort fut donc un lien nouveau entre ses parents; une nouvelle vie sortit pour eux de cette tombe.

Le père commença à comprendre le bonheur, et nous dirons même, quoique le mot soit bien étroit, la nécessité de cette foi qui lui avait paru si inutile, peut-être même si ridicule quand il avait

revu ses enfants quelque temps avant la douloureuse circonstance où il se retrouvait avec eux. Ce soldat, qui avait cru qu'il n'y avait rien au-dessus du courage militaire, et que pour l'homme qui tue et voit tuer autour de lui, qui affronte la mort, la donne et la reçoit sans sourciller, il n'y avait pas d'émotion possible; ce soldat, disons-nous, comprit qu'il y avait quelque chose de supérieur à tout cela; quand il vit son fils mourir comme pas un de ses plus valeureux compagnons d'armes n'était mort; quand il vit sa fille, une enfant, faire ce que lui, si brave, n'avait pas le courage de faire, c'est-à-dire embrasser le mort, lui fermer les yeux, couvrir son petit lit de fleurs, et dormir la nuit auprès de lui, comme elle y dormait autrefois.

S'étonnera-t-on maintenant de la douceur, de l'humilité, de l'obéissance de Sophie, que son âme d'abord, et ensuite une pareille épreuve, avaient habituée à reconnaître dans tout événement la main et la volonté du Seigneur!

On devine, à compter de la mort de Lucien, comment s'était écoulée la vie de la mère et de la fille.

Chaque jour elles se rendaient au tombeau de l'enfant.

Quelquefois la mère, malgré tous ses efforts, n'y pouvait retenir ses larmes.

— Pourquoi pleures-tu, lui disait Sophie, Lucien n'est-il pas heureux, n'est-il pas content de nous?

Souvent il lui arrivait de rire, de jouer auprès

de cette tombe avec les autres enfants qu'avait aimés son frère.

— Nous avons bien amusé Lucien aujourd'hui, disait-elle.

Ou bien elle portait au tombeau les fleurs nouvelles de la saison en disant :

— Il aime tant les fleurs !

Ainsi sa jeune religion, faite bien plutôt de sentiment que de science, se manifestait encore par des preuves et des souvenirs matériels. Elle voyait le prêtre parer de fleurs l'autel et la croix de son Dieu, elle parait de fleurs la tombe de son frère.

Enfin elle avait grandi, et le sentiment religieux s'aidant du développement de l'intelligence, elle était devenue ce que nous avons essayé de la décrire.

Pendant ce temps, et tandis qu'elle était jeune encore, son père avait été tué, son corps, resté sur le champ de bataille avec les autres victimes, avait reçu la sépulture commune. Sophie n'avait donc pas, cette fois, de tombe particulière à visiter. Alors elle avait compris ce qu'elle n'avait pu comprendre plus tôt, c'est qu'il n'est pas besoin de venir au lieu où repose le corps de la personne aimée, pour se mettre en relation avec son âme; que l'âme dégagée du corps, est partout où s'élève une prière ou un souvenir pour elle, et qu'elle est plus sensible à cette prière et à ce souvenir qu'à toutes les fleurs de la terre amoncelées sur une tombe où reposent des restes privés à tout jamais des sens nécessaires à une sensation matérielle.

La plupart des prétendants à la main de Sophie

étaient des jeunes gens, attirés, moins par la beauté morale que par la beauté physique de la jeune fille. Or, telle que vous la connaissez maintenant, telle que la connaissait sa mère et qu'elle se connaissait elle-même, Sophie n'était pas de celles qui servent de raison à l'orgueil d'un mari. Elle savait qu'il y a mieux à faire en ce monde, et, en tous cas, elle eût préféré vivre dans l'isolement le plus complet, dans la retraite la plus isolée, plutôt que de baser son bonheur sur des charmes qu'elle regardait comme inutiles, et dont sa nature naïve et candide n'aurait su tirer aucune vanité.

Elle avait donc refusé comme nous l'avons déjà dit, ce qu'on appelle les plus beaux mariages.

Sa mère l'avait approuvée.

Dans aucun d'eux sa mère n'avait cru trouver les conditions du bonheur tranquille qu'elle avait rêvé pour son enfant et qu'en dernier lieu, une alliance avec M. Théodore semblait lui promettre.

Nous avons vu quelles raisons madame Printems avait fait valoir pour que sa fille acceptât ce mariage; nous avons vu comment Sophie avait accepté; comment elle était venue à Paris avec sa mère; quelle impression avait produite sur cette âme délicate la première lettre de son fiancé; dans quelles inquiétudes secrètes la jetait l'approche du mariage; la résignation qu'elle opposait à ces inquiétudes, et nous en sommes, je crois, au moment où le contrat va être signé.

Continuons.

Madame Printems, installée à Paris, renoua quelques relations de sa jeunesse. Elle trouva bien du

changement dans la grande ville. Des amis d'autrefois, les uns étaient partis, ceux-là étaient morts; d'autres l'avaient oubliée.

Quant à Sophie, elle traversait le bruit de la capitale des agitations, comme elle traversait tout, avec la même sérénité de visage et la même indifférence d'esprit.

Que lui importait ce monde remuant? Elle n'en était pas, elle n'en serait jamais.

On aurait beau faire, sa vie, à elle, commencerait toujours où finissait la vie des autres.

M. Théodore la quittait le moins possible, et elle commençait à prendre l'habitude de cette âme toute dévouée à elle, et dont les prévenances et les soins se renouvelaient incessamment.

Le jour de la signature du contrat était arrivé.

Madame Printems avait, à cet effet, donné une petite soirée, composée des seuls amis intimes, des parents et des témoins des deux époux.

M. Théodore, fier de sa future, ne l'avait encore montrée à personne.

Il avait seulement dit, en se frottant les mains : Je me marie ; et quand on lui avait demandé des détails sur la jeune fille, il avait répondu : Vous verrez, vous verrez.

Quand toutes les personnes invitées à la signature du contrat furent réunies, M. Théodore présenta les hommes à Sophie et la présenta aux femmes.

La première à qui Sophie fut présentée était la tante de M. Théodore, du côté maternel.

C'était là une vraie vieille, petite, veuve de pro-

cureur comme on n'en voit plus guère aujourd'hui.

Peau sèche, figure longue, œil fin, nez recourbé, menton correspondant, cheveux gris, dentelle lourde, tabatière d'or tournant sans cesse dans une main fébrile, veinée, égoïste ; esprit caustique, voltairien, dépréciateur ; robe de taffetas sombre, regard inquisiteur, maigreur exagérée, telle était cette femme que M. Théodore n'avait pu se dispenser d'inviter, mais dont il ne comptait certainement pas faire la société de sa femme.

— Charmante personne, dit la vieille procureuse, quand son neveu lui présenta Sophie. — L'air un peu niais, ajouta-t-elle tout bas quand la jeune fille se fut éloignée.

Parmi les hommes, un oncle du côté paternel, d'une cinquantaine d'années, grand, bien fait, figure spirituelle, sympathique, bien que les passions y eussent tracé leur sillon ; regard fier cependant, quelque chose de chevaleresque dans toute sa personne où l'on sentait, suivant l'expression de Saint-Simon, palpiter encore un peu de seigneurie ; un homme du monde enfin, un de ces hommes qui passent leur vie à être un assez mauvais exemple, sans jamais donner un mauvais conseil, et chez lesquels le cœur, faussé par la vie extérieure, a de temps en temps, dans ses moments de réflexion et de repos, des réactions vers le simple, des retours vers le vrai, des enthousiasmes pour le beau.

La vie de cet homme serait assez curieuse à écrire. Peut-être trouverons-nous dans ce livre une place où la raconter succinctement.

La figure de l'oncle plut à Sophie, qui n'y démêla que les bons sentiments.

Sophie devait plaire à cet homme qui, dans sa longue carrière, n'avait jamais rencontré un type aussi pur, une expression aussi chaste de la femme.

Il avait pour le sexe dont Sophie faisait partie un certain mépris qui lui venait des faiblesses de ce sexe pour lui-même; mais il ne généralisait pas, comme les sots, et quand il avait sous les yeux une pureté comme celle-là, il s'inclinait respectueusement.

Il baisa la main de la jeune fille, et, la regardant avec une réelle tendresse, il dit, en souriant, à son neveu :

— Si tu ne te rends pas digne du bonheur que Dieu te donne, tu auras affaire à moi !

— C'est dit, mon oncle.

Depuis le commencement des présentations, le docteur de Blaru, adossé à un angle de la porte, ne quittait pas Sophie des yeux.

Deux ou trois fois même, la jeune fille sentit son regard attiré par le regard persistant du médecin.

Si elle eût été femme à juger d'après son premier sentiment, elle eût eu une crainte instinctive de cet homme.

Il s'approcha de M. Théodore et lui dit :

— Je vous fais mon compliment, mon cher, et je suis heureux d'être le témoin d'un pareil mariage.

En effet, M. de Blaru était avec l'oncle le témoin de M. Théodore.

En ce moment la notaire commença le lecture du contrat.

Tout le monde fit silence.

VII

Nous ne relaterons pas les termes du contrat. Nous dirons seulement qu'en cas de mort du mari, toute sa fortune devait rester à sa veuve.

Cette clause avait été rédigée avec un assez grande délicatesse pour que la dignité de Sophie ne pût s'en émouvoir.

Toutes les personnes présentes signèrent les unes après les autres,

Or, parmi ceux qui signèrent en dernier, se trouvait quelqu'un dont nous n'avons pas encore fait mention, sans doute parce qu'il se tenait, autant que possible, à l'écart, et que, ne pouvant se faire remarquer que par une très-grande modestie et une

extrême simplicité, nous ne pouvions le montrer au lecteur qu'après avoir donné un regard aux personnages qui se mettaient d'eux-mêmes au premier plan.

Les gens modestes ont cet avantage, d'abord qu'ils n'attirent pas les yeux, mais qu'une fois qu'ils ont été remarqués, on a plaisir à les voir et peine à les quitter.

La personne dont nous voulons parler avait bien été forcée de quitter l'embrasure de la fenêtre où elle se tenait, grave et recueillie, pendant la lecture du contrat, pour aller signer l'acte civil une fois qu'il avait été lu.

C'était un homme jeune encore, vingt-huit ans à peine. Ses cheveux noirs, rejetés en arrière, découvraient un beau front marqué des signes de l'étude sérieuse, de l'observation fréquente, de la mélancolie native ; ses yeux francs, calmes et limpides révélaient la jeunesse en même temps que les plus beaux sentiments de l'âme. Personne, en voyant cette tête, n'eût été étonné que cet homme eût du génie. Elle était faite sur les modèles aimés des pinceaux et des marbres dignes de la postérité.

Cet homme était pourtant obscur parmi les obscurs ; non pas qu'il manquât de ce quelque chose que Chénier sentait bouillir dans son cerveau sur le dernier échafaud de thermidor ; mais chez ce jeune homme tout était encore à l'état concentré. Le cœur absorbait la tête, l'habitude du chagrin, en faisant douter l'inspiration, le rendait timide comme une jeune fille et lui donnait un grand besoin de solitude qu'il éclairait de ses

rayonnements intérieurs, en laissant croire aux autres que l'obscurité était toujours complète autour de lui.

Quand, malgré lui, un de ces rayons s'échappait et devenait visible au dehors, le vulgaire ne le comprenait pas et s'arrêtait plutôt avec un soupçon qu'avec un encouragement, comme on s'arrêterait devant une maison que l'on croirait déserte, close, abandonnée depuis longtemps et sous la porte de laquelle on verrait glisser l'éclat d'une lumière intérieure.

Max Hubert, tel était le nom de ce jeune homme, avait dans sa mise la même modestie que dans le visage. Seulement ce qui était timidité dans sa personne, était presque misère dans ses vêtements. Max ne devait pas être riche, ou, s'il l'était, il devait être bien avare, à en juger par son costume ; mais, tranquillisez-vous, il était pauvre.

Pour venir à cette soirée, il avait dû longtemps et beaucoup brosser l'habit noir qu'il portait, et, malgré ses efforts, cet habit n'avait pu paraître jeune. Ne croyez pas que Max s'était donné tant de peine par coquetterie et par respect humain : non ; mais quand il voulait être comme tout le monde, c'était pour tout le monde et pas pour lui. Une chemise de toile un peu grosse, mais bien blanche, avec un col rabattu à l'allemande, ce qui laissait toute sa valeur à cette tête fine et distinguée ; des mains de femme, froissant et tirant de temps à autre une paire de gants qu'il étudiait, en se demandant si réellement ils pouvaient être mis, et qu'il avait fini par ne pas oser mettre ; des pieds

charmants, tels étaient les signes qui, chez cet homme, combattaient naturellement l'influence de la misère, misère noble dont il ne rougissait pas, mais dont il ne se vantait pas non plus, et dont, en tout cas, il aimait mieux garder le spectacle pour lui seul.

Il n'était donc venu à la signature du contrat de M. Théodore que parce qu'il ne pouvait faire autrement; aussi, dès qu'il eut signé, ne pensa-t-il plus qu'à rentrer chez lui.

Il alla au-devant du fiancé rayonnant, et lui dit, en lui serrant affectueusement la main :

— Je vous remercie bien d'avoir pensé à me faire inscrire mon nom sur le premier jour de votre bonheur.

— Vous êtes bien aimable d'être venu, vous qui sortez si peu. Vous nous quittez déjà ?

— Oui, je vais retrouver mon père et ma sœur.

— Votre père, comment va-t-il ?

— Toujours de même; mais enfin, il ne souffre pas.

— Et votre sœur ?

— Elle va beaucoup mieux; elle est calme, elle dort, elle chante quelquefois, elle a pu reprendre ses petits travaux.

— Il faudra que ma femme la connaisse. Elles sont toutes deux d'une nature à s'aimer beaucoup.

— Vous êtes vraiment bien bon pour moi.

— Votre sœur a besoin de se distraire : nous y veillerons.

— Merci mille fois pour elle.

— Maintenant, venez que je vous présente à ma femme.

— Je crains...

— Quoi donc ?

— Ma chère Sophie, dit M. Théodore en amenant Max à la jeune fille, voulez-vous me permettre de vous présenter un bon et brave jeune homme, employé au même ministère que moi, travailleur acharné, cœur excellent, bon fils et bon frère. Donnez-lui la main, ma chère Sophie. Bientôt vous connaîtrez sa sœur, et je n'aurai pas besoin de vous recommander de l'aimer.

M. Théodore était heureux, il devenait expansif.

Quand le bonheur entre dans le cœur de l'homme, il est bien rare qu'il n'y amène pas la bonté.

Sophie donna la main à Max, qui, dès le premier regard, fit connaissance avec l'âme de la jeune fille, comme celle-ci, de son côté, eût su à quoi s'en tenir sur lui, sans que son mari eût eu besoin de la prévenir.

Dieu marque d'un signe invisible les âmes d'élite, et quand elles se rencontrent sur la terre, elles se reconnaissent comme des compatriotes en pays étrangers.

Max fut aussi sympathique à madame Printemps, qui lui fit promettre de venir la voir.

Après quelques mots échangés, le jeune homme se retira.

— Quelle figure douce et triste ! dit Sophie à sa mère en le regardant s'éloigner.

— Lucien serait ainsi, répondit madame Printemps, s'il vivait encore.

Et un souvenir la reporta du sein de toute cette joie, vers la petite tombe de l'enfant.

— Ce jeune homme n'a pas l'air heureux, dit Sophie à M. Théodore.

— Je le crois bien ! Il a un père infirme et une sœur presque toujours malade à soutenir avec des appointements de dix-huit cents francs par an.

— Pauvre garçon !

— Mais je ferai mon possible pour le faire avancer, car il mérite qu'on l'aide ; malheureusement..!

— Quoi donc ?

— Il a un grand défaut.

— Lequel ?

— Il fait des vers.

— Quel mal y a-t-il à cela ?

— Il pourrait mieux employer son temps. Ces vers, il ne les vend pas, et il pourrait s'occuper d'un autre travail qui se vendrait.

— Et c'est là le seul défaut que vous lui connaissez ? demanda Sophie en souriant.

— Oui.

— Qui sait si ce défaut n'est pas un talent, et si ce talent ne sera pas une fortune ?

— J'en doute, d'autant plus que ses vers, il les garde pour lui seul.

— Je comprends bien cela. Une âme comme celle-là a besoin d'une autre langue que la nôtre quand elle se parle à elle-même.

Pendant ce temps, Max Hubert regagnait son logis.

Il demeurait dans une des petites rues avoisinant

le ministère, et, si vous le voulez bien, nous allons le suivre.

Pour ce soir-là, nous n'avons plus rien à apprendre du côté de Sophie et de M. Théodore.

Mademoiselle Printemps ne s'était pas trompée en disant qu'une âme comme celle de Max a besoin d'une langue spéciale pour se parler et se comprendre.

A peine fut-il dans la rue, qu'il remit dans sa poche, pour une autre occasion, les gants dont il n'avait pas osé se servir, et au bout de cinq minutes, reprenant une pensée que cette soirée n'avait peut-être même pas interrompue, il rythmait sa marche sur la mesure d'une ode qu'il se terminait pour lui-même et qu'il comptait écrire la nuit; car, comme on le pense bien, Max n'était pas de ceux qui dorment beaucoup.

Il était, à ce qu'il paraît, content de ce qu'il faisait, car de temps en temps, un sourire entr'ouvrait ses lèvres, et sa main arrondissait sa pensée d'un geste harmonieux, comme pour lui donner une forme dans le vide.

Il arriva ainsi à une maison d'assez pauvre apparence, étroite, sombre et flanquée de cinq étages.

Il frappa à une porte bâtarde qui ne s'ouvrit pas tout de suite, et il entra dans une allée obscure dont le bout était à peine éclairé par la lampe fumeuse du concierge.

Celui-ci mit le nez à sa vitre pour voir qui rentrait, et ayant reconnu Max, il se replongea dans son fauteuil et se rendormit.

Max monta les cinq étages et s'arrêta devant une

petite porte, prêta un instant l'oreille et sonna tout doucement.

Des pas légers se firent entendre, et une jeune fille vint ouvrir.

— Ai-je été trop longtemps! dit-il en l'embrassant sur le front.

— Non, répondit-elle.

— Et le père?

— Le père attend.

— Il trouve que je suis en retard.

— Il a regardé dix fois au moins du côté de ta chambre.

— C'est bien. Je vais le trouver.

Max entra alors dans une chambre à coucher meublée d'un lit de noyer à rideaux blancs, d'une commode du même bois, d'une table ronde qui servait au repas, de quatre chaises de paille, d'un portrait de vieille femme, d'une petite glace, d'un Christ entouré de buis, de deux chandeliers sans bougie ni chandelle, d'une carafe pleine d'eau, d'un sucrier plein de sucre, et d'un verre.

La table était au milieu de la chambre. Sur cette table, une lampe avec abat-jour; assis à cette table, dans un grand fauteuil, un petit vieillard dont les mains battaient sans repos un jeu de cartes, et dont la tête branlait avec un mouvement régulier pénible à voir. ♣

Au moment où le jeune homme parut, le vieillard tourna la tête de son côté et une espèce de sourire éclaira son visage pâle aux chairs molles, ridées, tombantes, aux yeux éteints.

— Bonsoir, père, dit Max en l'embrassant.

Un murmure inintelligible, presque un grognement, passa entre les lèvres toujours entr'ouvertes du bonhomme.

— Vous ne vous êtes pas impatienté? reprit Max à voix haute, car sans doute le vieillard était sourd.

Même réponse.

— Nous allons faire notre partie.

Cette fois, la tête répondit par un signe de haut en bas qui voulait dire : Oui.

Ce corps était sinistre à voir. L'immobilité de cette maigreur, l'agitation fébrile de ces deux mains, ce chef branlant où la pensée n'existait plus; ces yeux sans intelligence, cette bouche toujours entr'ouverte où la parole n'avait plus de sens, tout, jusqu'aux longs et larges plis des vêtements qui ne laissaient même pas soupçonner les os de celui qui les portait, tout dans ce vieillard avait un aspect lugubre, repoussant même pour des étrangers, et il fallait l'habitude des deux enfants et leur affection religieusement filiale pour supporter le voisinage de cette mort, animée des plus inutiles mouvements de la vie.

La scène qui se passa après le retour de Max avait un caractère étrange.

La jeune fille vint s'asseoir auprès de la table et se mit à broder.

Max s'assit en face de son père, qui lui présenta, silencieusement, le jeu de cartes à couper, reprit les cartes, en donna cinq à son fils, en prit cinq pour lui et en retourna une.

4 Cette occupation paraissait absorber tout ce qui restait de facultés au vieillard.

Sans attendre un mot, sans en prononcer un, bien entendu, il jeta, comme une machine et au hasard, les cartes l'une après l'autre sur la table, ne s'occupant pas s'il avait joué de l'atout et si son partner avait ou non coupé, mais ramassant chaque fois, comme s'il eût gagné : puis, le coup fini, il marquait un point, et recommençait à donner les cartes.

Max ne disait rien. Il pensait.

Par moment, le vieillard regardait de côté pour s'assurer que sa fille était là.

Son visage ne changeait jamais d'expression, mais on devinait qu'il se fût mis à pleurer comme un enfant si quelqu'une des choses ou des personnes indispensables à son habitude lui avait fait défaut un seul instant.

Tous les soirs, la même scène recommençait.

Quelquefois elle durait deux heures.

A la fin de chaque partie, Max donnait une pièce de monnaie à son père, et lui disait :

— Mon père, vous avez gagné.

L'idiot prenait la pièce de monnaie, et d'une main tremblante, l'enfermait dans un morceau de papier et la mettait dans la poche de son gilet.

Au bout de deux heures, il secouait la tête en signe qu'il en avait assez.

Alors sa fille se levait, faisait un verre d'eau sucrée et le lui faisait boire.

Puis Max et elle déshabillaient le vieillard, dont les bras pendaient aux deux côtés de son corps, et le déposaient dans son lit, où il s'endormait au moins jusqu'à huit heures du matin.

Dès qu'il avait les yeux ouverts, bien qu'il n'eût rien à faire de la journée, bien qu'il lui fût impossible de sortir et même de marcher autrement que pour aller d'une chambre à l'autre, il fallait le lever et lui donner à manger, fonction qu'il accomplissait avec une sorte de glotonnerie.

Tout le jour, il rôdait en s'appuyant contre les murs, sur les meubles.

Quelquefois il tombait. Alors de grosses larmes coulaient de ses yeux, et pendant quelques minutes sa tête inclinait sans force sur sa poitrine, comme s'il eût été mort.

La jeune fille seule prenait soin du père dans le jour, puisque Max était à son bureau.

Mais le bonhomme connaissait bien le dimanche, et le dimanche il fallait que son fils l'amusât toute la journée.

Or, une seule chose l'amusait : les cartes, et nous avons vu comment il y jouait.

Max, les jours ordinaires, revenait à l'heure du dîner, et la soirée se passait comme celle dont nous venons de donner les détails.

Le père couché, le frère embrassait sa sœur, qui travaillait encore une heure ou deux, tandis que lui, rentré dans sa chambre, il prenait un livre et lisait ou bien écrivait jusqu'au jour.

Tout cela est bien triste et dire que cela n'est pas tout.

VIII

Regardez cette jeune fille qui travaille auprès du lit de son père comme elle travaillait tout à l'heure auprès de la table où il jouait avec Max.

Elle est jeune, mais Dieu l'a déjà cruellement éprouvée. Elle était belle, mais quel changement !

Ses grands yeux bleus ont encore une douce et caressante expression, mais ses paupières rougies et brûlées par les veilles et les travaux assidus sont ceintes de ce cercle nacré que tracent seules la fatigue et la maladie; ses cheveux sont d'un beau blond cendré. Mais çà et là ils sont déjà un peu plus rares; sa peau est lisse et sans rides, mais de ce mat qui est

le cachet de la douleur et de la misère, et les pommettes s'empourprent quelquefois sous une fièvre intérieure; la bouche est d'une ligne pure, mais les lèvres sont pâles, et quelle mélancolie dans le sourire qui l'entr'ouvre et laisse voir des dents blanches comme des gouttes de lait durci. A force d'incliner sa tête, à force de creuser sa poitrine sur le travail, la jeune fille a contracté l'habitude d'une respiration difficile, et, pendant des heures, on n'entend souvent dans la chambre où sont le père et les deux enfants, que cette respiration lourde qu'interrompt de temps en temps une petite toux qui force Catherine Hubert à rejeter sa tête en arrière et à reprendre haleine de plus haut.

Cette pauvre fille travaille ainsi depuis l'âge de douze ans, et aide par son travail à la vie de la famille.

Cependant ce vieillard qu'on vient de coucher et qui dort maintenant a été riche.

Autrefois la maison était aussi heureuse et florissante qu'elle est pauvre et triste maintenant. Cet homme était un des premiers négociants du Havre, et les mers du Sud et du Nord ont vu passer des vaisseaux à lui, fiers de leurs lourdes cargaisons. Alors Max et Catherine étaient deux beaux enfants auxquels leurs parents se croyaient en mesure de promettre l'avenir le plus doré.

Alors la maison était toujours en fêtes, et c'était à qui se ferait bien venir de Max et Catherine, dont les parents, qui pouvaient être utiles à tant de monde, faisaient le bien avec tant de facilité. Aussi, malgré une grande fortune, malgré l'accroissement quoti-

dien des entreprises et des réussites, avaient-ils peu d'ennemis. Nul ne leur en voulait d'un bonheur qui paraissait juste et qu'ils s'efforçaient le plus possible de faire partager.

Deux faillites et la perte d'un navire, et tout fut dit.

L'opulente maison disparut. Il fallut liquider à la hâte; le père était un honnête homme, il paya intégralement, mais il était ruiné.

Comme il était intelligent, comme il était aimé, comme on avait confiance en lui, il eût pu trouver chez d'autres l'assistance qu'il n'avait jamais refusée, qu'il avait souvent offerte, recommencer les affaires et peut-être rétablir sa fortune; mais le coup avait été si imprévu et si rude, qu'il y eut ébranlement de toutes les facultés et qu'il en était arrivé peu à peu à l'état où nous le voyons aujourd'hui, d'autant plus facilement que, dans sa famille, il y avait toujours eu prédisposition à la folie.

En ramassant les bribes de leur ancienne splendeur, en recouvrant quelques dettes et à force d'économies, ces quatre personnes purent vivre pendant quelque temps sans avoir recours au travail particulier de chacun d'eux; mais ces dernières ressources s'épuisèrent assez vite. La gêne arriva. On commença à vendre l'argenterie pièce par pièce, puis les dentelles de la mère; puis les meubles de quelque valeur. On réduisit en même temps les frais. Un plus petit appartement succéda à celui qu'on avait pris d'abord et qu'on avait pourtant trouvé bien humble. La mère avait un noble orgueil : elle ne voulait accepter de personne des services qu'elle

n'eût pu rendre, elle ne voulait pas contracter des dettes qu'elle n'eût pu acquitter; en même temps, elle ne voulait ni qu'on connût cette misère complète, ni que son mari et ses enfants en souffrissent; elle se défit des quelques bijoux qu'elle avait toujours conservés pour les dernières extrémités, et elle se mit courageusement au travail pour aider au petit capital que cette vente mettait à sa disposition; mais ce travail était insuffisant, et la misère devint si menaçante, qu'un jour, ne voulant plus d'ailleurs rester dans la ville, elle vendit tout ce qu'elle possédait encore, et partit avec son mari et ses enfants.

Ils arrivèrent à Paris.

Max avait quinze ans, Catherine en avait douze.

Max avait reçu une bonne instruction, il avait une belle écriture, il était doué de courage, d'honneur et de persévérance; il chercha une place et des leçons à donner.

Il obtint, après beaucoup de peine, un emploi dans une maison de commerce. Il gagnait six cents francs; il donnait quelques leçons de dessin et de littérature, et se faisait, tout compris, une douzaine de cents francs par an.

Catherine travaillait avec sa mère; mais le travail des deux femmes, presque toujours occupées à soigner le malade dont la maladie, exigeante comme toutes celles où la raison ne subsiste plus, absorbait la moitié de ce que gagnaient les trois autres personnes; le travail des deux femmes, disons-nous, ne produisait pas plus de trois ou quatre cents francs par année.

Enfin l'on vivait, mais au milieu de quelles terreurs.

Que Max, fatigué par des travaux au-dessus de son âge, vint à tomber malade, que deviendrait-on?

Un jour on lui proposa une place de précepteur dans une famille; seulement il faudrait voyager avec les parents et le jeune élève, qui l'hiver habitaient la campagne et passaient l'été aux eaux, ou en Italie ou en Suisse.

Il fallait donc quitter sa mère, son père et sa sœur.

Mais il avait trois mille francs d'appointements. C'était une fortune. Max accepta.

La séparation fut douloureuse. Il partit. Il envoyait tout ce qu'il gagnait à sa mère. Pendant son absence, s'il y eut perte pour le cœur, il y eut, en revanche, un peu plus de bien-être matériel.

La famille dans laquelle Max entrait se composait d'un père, d'un jeune garçon de dix ans et d'une jeune fille de seize ans, d'une beauté remarquable.

Il avait été convenu que Max ne quitterait le jeune homme que lorsqu'il aurait atteint sa dix-huitième année.

Au bout de six mois, le père était enchanté du professeur et lui offrait 1,000 francs de plus. Au bout d'un an, Max revenait à Paris.

Que s'était-il donc passé? L'enfant était-il mort? Le père était-il mécontent? Non, Max s'était-il mal conduit? Impossible.

En vain madame Hubert demandait à son fils la cause de ce retour; il donnait pour raison qu'il était souffrant, qu'il ne pouvait vivre loin d'elle et de sa

sœur, et qu'il préférerait travailler deux fois de plus pourvu qu'il fût auprès d'eux. Mais il rapportait de son voyage une tristesse qui n'avait jamais été dans sa nature, car autrefois il soutenait le courage de tout le monde avec sa gaieté, comme il soutenait la vie commune avec son travail. Souvent, le matin, quand il sortait de sa chambre, madame Hubert lui voyait les yeux rouges. Bien certainement, Max avait pleuré pendant la nuit.

— Si tu as un chagrin, confie le-moi, lui disait sa mère.

— Je n'ai rien, je vous assure, lui répondait-il, et il l'embrassait. Pardonne-moi, ajoutait-il, d'avoir renoncé à un emploi qui vous mettait tous hors du besoin et de vous replacer ainsi volontairement dans une position plus difficile encore que par le passé; mais, je le jure, je ne pouvais faire autrement.

D'autre explication, il n'en donna jamais, à sa mère du moins, car nous croyons bien que Catherine avait été plus heureuse, qu'il en avait fait sa confidente; mais, sans doute, il lui avait bien recommandé le secret, car elle n'avoua jamais rien non plus aux sollicitations maternelles.

Certaines douleurs ont besoin pour confidents de cœurs d'un certain âge.

Mais il n'était pas interdit à madame Hubert d'essayer de connaître par d'autres moyens les chagrins que son fils lui cachait. De la part d'une mère comme elle, ce ne pouvait être une simple curiosité.

Or, comme, rentré le soir dans sa chambre, Max s'y renfermait, et que quelquefois, souvent même sa lampe brûlait jusqu'au jour; comme, en venant

sur la pointe du pied jusqu'à sa porte, et en prêtant l'oreille, sa mère l'entendait écrire, et que le lendemain, quand il était sorti, laissant sa chambre ouverte, on ne trouvait pas de trace de ce qu'il avait écrit, il était bien évident que Max ou entretenait une correspondance mystérieuse, ou cachait avec soin ce qu'il écrivait, et se défiait d'investigations que, du reste, madame Hubert ne se crut pas en droit de pousser plus loin.

Seulement deux ou trois fois, en écoutant à sa porte avec cette sollicitude qui la faisait trembler que ces veilles répétées n'altérassent la santé de son fils, madame Hubert l'entendit parler tout haut, ou plutôt se lire à lui-même ce qu'il écrivait; elle reconnut que ce n'était pas de la prose, mais des vers que son fils lisait ainsi. Elle en entendit quelques-uns qui, lus d'une voix pleine de sentiment, lui firent venir les larmes aux yeux. Madame Hubert n'était pas une femme littéraire. Elle n'avait, pour comprendre la littérature et la poésie, que l'intelligence instinctive de la femme, intelligence qui, rendue plus susceptible et plus délicate chez elle par l'habitude du chagrin, jugeait moins par le raisonnement que par l'impression. Les vers qu'elle entendait auraient eu treize ou quatorze pieds, elle ne s'en serait même pas aperçue, mais le sentiment vrai ne lui échappait pas.

Le nom d'une femme revenait souvent dans ces vers. Il n'y eut plus de doute pour la mère. L'âme de son fils était devenue poète pendant son absence, et c'était cette douleur mystérieuse qui l'avait ramené, dont il n'avait jamais dit la cause, un amour,

peut-être, qui lui avait révélé cette faculté poétique par laquelle probablement elle allait s'écouler peu à peu.

Madame Hubert respecta le double secret de son fils. Seulement, elle lui disait quelquefois, en le voyant plus pâle que la veille :

— N'étudie pas trop, ne te fatigue pas inutilement.

— Ne craignez rien, ma bonne mère, répondait-il, et il partait pour son bureau.

Depuis son retour, Max occupait au ministère dont M. Théodore faisait partie, la place qui faisait de nouveau vivre toute la maison.

Sa seule dépense était en ports de lettres. Il en recevait quelquefois de très-grosses. Ces jours-là son visage s'éclairait, et il avait de la joie jusqu'au soir ; mais à Catherine seule, il lisait quelques passages de ces lettres. Enfin, un matin, il apparut à l'heure du déjeuner avec un front radieux. Le bonheur était si visible que sa mère crut pouvoir le questionner sans indiscretion.

— Tu parais bien gai ce matin, lui dit-elle, que t'arrive-t-il d'heureux ? Conte-nous cela. Une bonne nouvelle est chose à partager entre gens qui s'aiment.

— Oui, je suis heureux. J'ai reçu une lettre qui me réjouit.

— Que te dit-elle ?

— Elle me dit, ma bonne mère, que décidément je vaux quelque chose, et que je ne me suis pas mis à la poursuite de l'impossibilité. Oh ! il faut que j'arrive, continua-t-il en se parlant à lui-même, il faut

que je me fasse un nom, et peut-être alors, quand on parlera de moi, ceux qui me dédaignent aujourd'hui, commenceront à me regarder et à m'entendre. Tenez, ma mère, voyez la signature de cette lettre!

Madame Hubert lut le nom dont cette lettre était signée. C'était le nom d'un des premiers poètes de l'époque, et la lettre avait au moins dix pages.

— Et savez-vous ce qu'il me dit? reprit Max.

— Non.

— Il me dit que le poème que je lui ai envoyé est un chef-d'œuvre, qu'on l'a lu devant ses amis, et vous devez deviner quels sont les amis d'un génie comme celui-là! Il m'envoie les félicitations, les encouragements, et, ce qui prouve l'intérêt qu'il me porte, les conseils de mes illustres auditeurs, et il joint à tout cela une lettre pour un libraire qui m'imprimera mon œuvre. Qu'elle soit connue, ma mère, et nous serons tous sauvés.

— C'est si beau! fit Catherine avec l'admiration naïve d'une sœur.

— Tu as donc eu plus de confiance en Catherine qu'en moi, reprit madame Hubert avec ce ton de reproche dont les mères seules ont le secret et qui renferme déjà le pardon dans le reproche même.

— Je ne voulais pas vous donner une espérance que j'eusse peut-être été forcé de vous faire perdre plus tard, tandis qu'aujourd'hui, grâce à cette lettre, je touche au but.

— Prends garde d'espérer trop tôt toi-même.

Le jour même, en sortant de son bureau, Max se rendit chez l'éditeur auquel il était adressé; il lui

remit, avec sa lettre d'introduction, son manuscrit bien corrigé, bien lisible, bien enveloppé.

— C'est bien, monsieur, répondit l'éditeur, sans ouvrir le rouleau, mais avec l'importance des gens qui ont l'habitude d'acheter et de vendre la pensée des autres; c'est bien, monsieur, veuillez revenir dans huit jours; j'aurai lu votre ouvrage et pourrai vous donner ma réponse.

Pendant ces huit jours, Max ne vécut pas.

Enfin le terme fixé arriva.

Il courut chez le libraire.

— Eh bien! monsieur, puis-je espérer!

L'éditeur l'interrompit.

— Vous ne m'aviez pas dit que c'étaient des vers, lui dit-il; les vers ne se vendent pas, mon cher monsieur; personne ne les lit.

— Ainsi, demanda Max en pâissant et en sentant la voix lui manquer, ainsi, vous ne pouvez pas imprimer ce volume?

— Non. A moins que vous ne fassiez les frais d'impression pour lesquels il faudra toujours compter une douzaine de cents francs, si vous voulez un volume qui ait une certaine tournure.

Max baissa la tête.

Les larmes lui montaient aux yeux.

Il reprit le chemin de sa pauvre demeure, où sa mère et sa sœur attendaient avec émotion son retour.

Pour revenir chez lui, il avait les ponts à traverser.

S'il n'avait été si nécessaire à trois personnes, il se fût jeté à l'eau

— Eh bien? lui dirent madame Hubert et Cathérinè en le voyant reparaitre.

— Eh bien! leur répondit-il en les embrassant et en faisant un effort pour sourire; eh bien! je m'étais trompé. Je resterai bureaucrate.

IX

A partir de ce jour commença, pour Max, la vie à laquelle nous avons initié nos lecteurs, vie d'abnégation, de modestie et d'obscurité. Il faisait encore des vers, mais pour lui-même, comme l'avait dit M. Théodore, ou plutôt pour entretenir, avec quelques hommes distingués de son époque qui l'avaient pris en affection littéraire, un commerce poétique qui était sa seule distraction et qui était même, depuis certain événement terrible que nous allons raconter, devenu un besoin pour notre employé-poète.

Les malheurs vont par troupe, dit-on. C'est vrai. Catherine avait toujours été d'une santé faible,

d'une organisation délicate, d'une impressionabilité extraordinaire. Pendant son enfance, le bonheur insoucieux de son âge, le bien-être, la vie naturelle avaient donné à ce petit corps toutes les apparences de la force et de la santé véritable; mais quand la misère était venue; quand cette jeune intelligence avait été forcée de comprendre la résignation; quand l'enfant avait vu souffrir et pleurer sa mère; quand elle avait vu la raison de son père s'éteindre au souffle du malheur; quand, essayant de travailler pour aider sa famille, elle avait reconnu l'impuissance et l'inutilité de son travail, une grande mélancolie s'était emparée d'elle; elle s'était astreinte à de certaines privations, jusqu'à ne pas manger pour ne pas prendre aux trois autres convives une partie du pain qu'elle n'avait pas contribué à faire entrer dans la maison; la fièvre l'avait prise, et, peu à peu, était passée chez elle à l'état normal; mais cette fièvre, qui apportait une surexcitation à certains organes, en appauvrisait certains autres, et, par moments, la pauvre fille sentait la pensée lui échapper.

Elle essayait de cacher cet état à son frère, qui s'en fût alarmé; cependant deux ou trois fois elle n'avait pu s'empêcher de le prendre dans ses bras et de pleurer sur son sein.

— Je ne sers à rien dans la maison, lui disait-elle alors, si ce n'est à la gêne. Laisse-moi partir.

— Et où iras-tu, chère enfant?

— N'importe où. Je voudrais mourir!

— Es-tu folle!

La première fois que son frère lui avait dit ce mot, Catherine lui avait répondu tout bas :

— J'en ai peur.

Max avait été effrayé. Il l'avait questionnée alors, et elle lui avait dit :

— Il me passe des idées étranges par la tête. Ainsi, tu sais combien je t'aime ; eh bien, il me semble par moments que j'ai envie de te tuer !

Max regarda Catherine avec inquiétude ; mais il pensa aussitôt qu'il n'y avait qu'à rire pour faire envoler des idées aussi ridicules d'un esprit aussi pur.

— Est-ce que tu te griserais quelquefois ? lui dit-il en riant.

— Non ; mais si j'étais sûre de ne plus penser, et s'il y avait du vin dans la maison, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique, je crois que j'en arriverais là.

— Ainsi ce que tu me dis est réel ? Et quand te viennent ces belles idées ?

— Quand je suis seule, la nuit.

— Tu ne dors donc pas ?

— Presque jamais.

— Il faut dormir.

— Dors-tu beaucoup, toi ?

— Mais moi, je suis un homme.

— Quelle mauvaise raison ! Mais écoute-moi : j'ai une question à te faire.

— Voyons ?

— Faut-il être malade à ne plus pouvoir bouger pour entrer dans un hospice ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que, si, en prouvant que tout en marchant et en ayant l'air de bien se porter, on est

réellement malade, on pouvait entrer dans un hospice, j'aimerais autant y entrer tout de suite que d'attendre encore.

— Et tu crois que je t'y laisserais aller?

— Pourquoi pas ! Est-ce donc déshonorant ?

— Non ; mais c'est la place des malheureux qui n'ont absolument aucune ressource, et non de ceux ou de celles qui ont un frère qui travaille et qui les aime. Chasse toutes ces idées-là, et puisque tu te crois malade, allons dimanche trouver un médecin, et ce qu'il t'ordonnera de faire, tu le feras.

Max demanda à M. Théodore s'il connaissait un médecin de talent qu'il pût consulter pour sa sœur.

M. Théodore lui indiqua M. de Blaru.

Le dimanche suivant, Max conduisit Catherine chez le docteur que nous connaissons et qui lui dit, quand il l'eut questionnée et qu'elle lui eut rendu compte de ce qu'elle éprouvait :

— Ce n'est rien, absolument rien ; un peu de fatigue, voilà tout. Il faut vous coucher de bonne heure, ne pas travailler, ne pas lire pendant quelque temps, faire tous les jours une bonne promenade à pied, manger des viandes rôties à des heures régulières et boire du vin de Bordeaux.

Autrement dit :

— Vous êtes malade et affaiblie, parce que vous êtes pauvre, que votre nourriture est mauvaise, que le travail vous retient à la maison, vous fait veiller et vous fatigue ; eh bien ! il y a un moyen bien simple de vous guérir : ayez dix mille livres de rentes.

Max donna dix francs à M. de Blaru pour cela.

Catherine sourit tristement, et, pendant quelques

jours, pour faire plaisir à son frère, elle le conduisait le matin à son bureau et revenait l'y reprendre. Elle faisait ainsi la promenade ordonnée.

Il avait fait venir pour elle quelques bouteilles de vin qu'on lui avait dit excellent et qui était, pour la malade, un peu plus mauvais et beaucoup plus dangereux que l'eau.

Mais ce vin revenait à quinze sous la bouteille au marchand, et il le vendait trente sous. Voilà le principal. Il faut bien que le commerce aille un peu.

Catherine affectait d'aller mieux : elle paraissait gaie, elle travaillait moins, elle rentrait de bonne heure dans sa chambre, elle disait qu'elle avait dormi jusqu'au matin.

Une nuit, Max avait besoin d'un livre qui se trouvait chez Catherine ; il prit sa lampe et s'en alla jusqu'à la porte de la chambre de sa sœur. Là il écouta et n'entendit aucun bruit.

— Elle dort, pensa-t-il. Et il ouvrit tout doucement la porte.

Le livre était sur une table ; il alla le prendre et jeta les yeux sur le lit pour s'assurer qu'il n'avait pas réveillé Catherine.

Le lit était vide.

Catherine n'était donc pas encore couchée. Max passa dans la salle à manger pour reprocher à sa sœur de veiller si tard.

Il n'y avait personne ; mais la porte qui donnait sur l'antichambre était ouverte et celle du carré de même.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Max quitta l'appartement et s'avança jusqu'à l'escalier complètement obscur.

Il appela : Catherine !

Rien ne répondit.

Il monta les quelques marches qui conduisaient à une espèce de grenier. Personne.

Il descendit et demanda au portier s'il avait vu sa sœur.

— J'ai tiré le cordon pour quelqu'un tout à l'heure, répondit cet homme, mais je ne sais pas si c'est pour mademoiselle Catherine.

Max déposa sa lampe sur la première marche de l'escalier et sortit de la maison.

Il regarda à droite et à gauche. La rue semblait déserte ; cependant, à force de regarder, il lui sembla voir une ombre blanche glisser le long du mur et s'éloigner rapidement. Il se mit à courir dans cette direction. Arrivé à vingt pas de cette ombre, il appela de nouveau : Catherine !

Celle qu'il appelait ainsi commença alors à se sauver. Max ne douta pas que ce fût sa sœur et courut après elle.

C'était bien Catherine, pieds nus et vêtue d'une grande robe blanche

— Que fais-tu là ? lui demanda Max effrayé.

— Moi, rien, répondit-elle. Et ses yeux regardaient fixement ; un tremblement convulsif agitait ses lèvres et tout son corps grolottait.

— Où allais-tu ? Voyons, réponds-moi, je t'en supplie : tu ne comprends donc pas combien tu m'en fais de peine ?

— J'allais prendre l'air un peu ; j'avais trop chaud.

— Et jusqu'où allais-tu ainsi ?

— Jusqu'à la rivière.

Max sentit une sueur froide lui couvrir le corps. Il se rappela cette phrase de sa sœur : Je voudrais mourir !

— Catherine, lui dit-il, tu es une méchante sœur, tu fais du mal à ceux qui t'aiment.

— Quel mal ?

— Tu veux te tuer.

— Moi ! non.

— Que veux-tu que je devienne si je ne t'ai plus. Tu veux donc que je meure aussi ? Alors que deviendront notre père et notre mère ?

— C'est juste, fit Catherine ; et elle baissa la tête.

— Allons, reviens à la maison, et que personne ne sache ce qui s'est passé.

Mais Catherine ne pouvait plus faire un pas. De ses pieds, glacés par le pavé, le froid avait envahi tout son corps.

— Porte-moi, dit-elle comme un enfant.

Max la prit dans ses bras et la rapporta jusqu'à son lit. Il la couvrit bien, s'assit près d'elle et la veilla jusqu'au matin.

A peine était-elle couchée qu'elle s'endormit, et, chose étrange, d'un sommeil plus tranquille que son sommeil ordinaire.

Le lendemain, au réveil, elle ne paraissait pas se souvenir de ce qui s'était passé. Du reste, ni son père ni sa mère n'en avaient eu connaissance ; il est vrai que, le lui eût-on dit, le père n'en eût pas su davan-

tage, puisque, depuis longtemps, il ne comprenait plus.

Pendant plusieurs nuits, Max surveilla sa sœur. Elle était redevenue calme; elle dormait bien.

Elle avait donc eu un moment de fièvre, voilà tout.

Cependant un soir les quatre personnages venaient de se mettre à table pour dîner quand il se passa un fait assez bizarre.

Madame Hubert pria sa fille de lui couper un morceau de pain.

— Je suis bien forcée de m'adresser à toi, lui dit-elle en riant, puisque je n'ai pas de couteau et que tu en as deux.

— Deux couteaux ! fit Catherine en se levant et en pâissant. Pourquoi ai-je deux couteaux ?

— Par erreur. En mettant le couvert, tu en as mis deux devant ta place, et tu n'en as pas mis devant la mienne.

— Otez-les de devant moi, ces couteaux, continua Catherine en se reculant, je ne veux pas les voir.

— Passe-m'en un alors, dit madame Hubert.

Max commençait à s'inquiéter, lui, de l'agitation où il voyait sa sœur.

— Mais tu vois bien que je ne veux pas les toucher, reprit Catherine en cachant son visage, tu vois bien que je ne veux pas commettre un crime.

— Un crime ! Que dis-tu donc là ? fit la mère, ne comprenant plus rien à cette scène, tandis que le père continuait à manger, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire autour de lui.

Max prit les deux couteaux et les donna à sa mère

— Voyons, Catherine, voyons, lui dit-il, rassieds-toi. Ta mère ne te gronde pas parce que tu n'en as pas mis devant elle ; c'est là une faute bien innocente. Voyons, rassieds-toi et dine.

Catherine s'assura que les deux couteaux n'étaient plus près de son assiette, et se rassit.

Elle dina et, vers la fin du dîner, elle était même assez gaie.

Trois semaines se passèrent sans amener aucun incident nouveau.

Au bout de trois semaines, une nuit, Max venait de s'endormir, quand il lui sembla entendre un grand cri et des pas précipités dans l'appartement.

Il se réveilla en sursaut.

Sa première pensée fut : Ma sœur.

Il courut à la chambre de Catherine. Le lit était défait ; mais comme la chambre, il était vide.

Il n'y avait pas à en douter, un gémissement se faisait entendre dans la chambre de madame Hubert. Max y courut. Là un spectacle effroyable l'attendait.

Sa mère était étendue sur son lit, la poitrine ouverte, et morte.

Le sang coulait à flots de sa large blessure et inondait le parquet.

Catherine venait de tuer sa mère, et, penchée sur le lit, la regardait avec curiosité en tenant toujours le couteau avec lequel elle avait commis le crime.

— Qu'as-tu fait, malheureuse ! s'écria Max.

Catherine se mit à rire.

Max appela au secours, envoya chercher M. de Blaru. Des voisins accoururent : un meurtre fut constaté. Le commissaire de police a.

Catherine, accroupie dans un coin de la chambre, assistait tranquillement à tout ce qui se passait, comme si rien de tout cela ne l'eût regardée.

— Elle a assassiné sa mère, la misérable ! disaient les voisins ; et, dans leur indignation, quelques-uns d'entre eux voulaient devancer la justice des hommes ; ils la secouaient par le bras en lui disant : On te tuera aussi, parricide !

— Vous me faites mal, répondait doucement Catherine ; et quand le commissaire l'avait dégagée de ces étreintes et de ces menaces, elle retournait s'asseoir dans son coin.

— Vous reconnaissez avoir tué votre mère ? lui dit le magistrat.

— Moi ? répondit-elle avec étonnement.

— Cette femme est bien votre mère ?

— Oui.

— C'est vous qui lui avez porté cette blessure ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Vous allez me suivre.

— Où ?

— En prison.

En ce moment le médecin arriva.

On lui montra madame Hubert.

— Elle est morte, dit-il.

Un frisson courut parmi les assistants, car jusqu'à l'arrivée de l'homme de l'art, on avait encore espéré.

— Le coup est profond, reprit-il, et a été donné d'une main ferme et assurée. Qui a tué cette femme ?

— Sa fille.

— Où est-elle?

— La voici.

On lui montra Catherine.

— C'est cette jeune fille qui a tué sa mère? dit le médecin en examinant la coupable.

— Oui, répondirent les témoins avec fureur

— Ce n'est pas sa faute, reprit le médecin.

— Ce n'est pas sa faute?

— Non. Cette fille est folle.

Et, lâchant la main de Catherine qu'il tenait, il la laissa retomber calme et indifférente dans le coin où elle se tenait depuis la perpétration du crime.

Quant à Max, il n'avait pas attendu l'arrêt du médecin pour pardonner à sa sœur; il savait déjà à quoi s'en tenir, lui qui ne pouvait avoir oublié les premiers symptômes de folie qui s'étaient manifestés chez Catherine.

Aussi, tout en priant pour sa mère, il pleurait sur sa sœur.

— Monsieur, dit-il au médecin, empêchez qu'on lui fasse du mal.

Le commissaire dressa procès-verbal; puis Max resta seul avec le cadavre de sa mère.

Catherine était provisoirement arrêtée.

Quant au vieux père, — il dormait.

M. de Blaru fit conduire Catherine dans un hospice d'aliénés dont il était le médecin en chef. Elle s'y laissa mener sans résistance, après avoir demandé seulement à embrasser son frère.

La justice suivit son cours ; mais le jury rendit un verdict de non-culpabilité. La folie était évidente, et la jeune fille avait tué sa mère sans savoir ce qu'elle faisait. Ce déplorable événement fut une raison de plus de retraite pour Max. Il ne voulut plus voir personne, non pas qu'il crût avoir à rougir du meurtre involontaire que sa sœur avait commis ; non pas qu'il fût devenu misanthrope ou craignit de la part des gens qu'il aurait vus une curiosité

irritante, déguisée sous le nom d'intérêt ; au contraire, il s'éloignait des autres, pour eux, non pour lui. Il tremblait d'être un être fatal à ceux qu'il aimait et de leur porter malheur. Il résuma donc sa vie en trois choses : le travail quotidien de son bureau, la visite de tous les jours à sa sœur, la partie de tous les soirs avec son père.

Il renonça même à la poésie ; il jeta au feu les derniers restes de ses dernières tentatives, et il écrivait à son protecteur littéraire, à la fin de la lettre où il lui annonçait son malheur : « Ne me parlez pas de poésie, j'ai anéanti toutes ces vanités-là. »

Du reste, cette lettre était un chef-d'œuvre de simplicité, de justesse, de sentiment, de résignation noble et chrétienne.

« Seul, je ne suis pas fou, disait-il, au milieu de toute cette folie ; je me possède, je ne pleure pas, et je me sens la force de faire ce qu'il y a à faire encore. Écrivez-moi une lettre religieuse, mais ne m'entretenez pas de l'événement que je vous fais savoir, je veux le réparer, mais je ne veux plus le sentir. Veillez bien sur votre famille, je vous en prie pour vous ; mais ne venez pas me visiter, je ne voudrais pas vous voir, j'ai peur des attendrissements amis, qui me feraient perdre tout mon courage. »

Chaque jour un mieux sensible se manifestait chez Catherine. La pauvre fille revenait peu à peu à la raison, et, en même temps, le jour se faisait en elle et le souvenir lui venait du déplorable malheur dont elle avait été l'instrument. Ce fut une

chose terrible pour cette pauvre âme que la connaissance de cet événement. Comprenez-vous ? Elle avait vécu pendant un mois dans un état de folie qui avait été presque le bonheur ; car elle n'avait pas souffert un seul instant, et jamais la réalité de la vie, ni les espérances de sa raison ne lui avaient même fait entrevoir les jouissances que lui avait causées sa folie ; folie qui s'était manifestée par une crise terrible, par le besoin du sang et qui, satisfaite de ce côté, s'était fondue en une douce et poétique rêverie, avec des hallucinations semblables à celles que donne l'opium ou l'extase magnétique.

Catherine avait, dans cet état, perdu le souvenir des choses douloureuses, et son imagination s'était ouverte aux fantaisies les plus inattendues, aux convictions les plus séduisantes. Assise à côté de la directrice de la maison où elle était, travaillant et cousant à côté d'elle, comme si elle eût eu toute son intelligence, elle ne la voyait pas et se racontait tout haut ses voyages intérieurs. Elle ne voyait pas les murs blancs de cette grande salle, les boiseries austères, les fenêtres grillées ; elle se croyait au milieu d'un de ces jardins de ces Mille et une Nuits où l'herbe est de l'émeraude, le ciel du saphir et le soleil de l'or ; elle entendait, rythmée par le jet d'eau d'un bassin limpide et transparent comme le cristal, une de ces musiques orientales qui donnent au corps la finesse et la légèreté des sens qui la perçoivent et le bercent dans l'infini des sensations les plus délicates.

Cette folie ne valait-elle pas mieux pour la

pauvre fille que sa lucidité d'autrefois qui ne lui laissait voir que la pauvreté de sa demeure, la misère de sa maison, la maladie de son père, les dangers de l'avenir? Aussi, par moment, Max en arrivait-il à souhaiter qu'on ne guérit jamais sa sœur.

Du reste, il était la seule personne dont la vue jetât un éclair fugitif dans ce cerveau troublé : quand il apparaissait, le souvenir semblait renaître un instant chez Catherine par la force de l'affection. Elle aimait tant son frère, que le cœur lui tenait lieu momentanément de la pensée, elle le reconnaissait avec son âme si ses yeux ne le reconnaissaient pas; mais cette impression était courte heureusement, car elle était pénible; car à la lueur de cette reconnaissance, elle entrevoyait une partie de la vérité et elle s'en reculait avec effroi; mais, quelques secondes après, elle ne voyait plus dans son frère qu'un confident plus discret et plus aimé à qui elle pouvait confier les extases bienheureuses qu'elle éprouvait dans les pays lointains qu'elle portait en elle.

Cependant, nous l'avons dit, grâce aux soins dont elle était entourée, grâce à la médecine inflexible qui ne sait qu'une chose, c'est que la folie étant une maladie, sa mission est de la guérir, Catherine était revenue graduellement à la raison.

Les nuages qui obscurcissaient son cerveau se dissipèrent et se fondirent comme ces brouillards bleuâtres des matinées de printemps, emportant avec eux les pays chimériques que la malade avait bâtis sur eux; les croyances si douces à sa folie s'évanouirent dans l'air comme des statues de va-

peur, et elle retrouva bientôt la vérité sous cette couche imaginaire.

Nous le répétons, cette première initiation fut une douleur. Quand elle se rappela ou plutôt quand elle apprit qu'elle avait tué sa mère, elle fut terrifiée par la pensée de ce crime, le plus grand aux yeux de la nature, le second aux yeux de Dieu, pour qui le suicide est un crime plus grand encore, puisque c'est le seul dont l'homme ne puisse pas se repentir; mais Dieu est juste, et la pauvre fille sut bien vite distinguer la différence qu'il y a entre un crime commis pendant un accès de fièvre chaude et le crime volontaire. Elle comprit qu'elle n'était pas coupable, elle pleura sa mère tuée par elle-même comme elle l'eût pleurée tuée par un autre ou morte naturellement. Elle eut un chagrin, elle n'eut pas de remords.

Elle questionna Max, qui lui apprit comment les choses s'étaient passées. Elle s'émut douloureusement, mais tendrement, à ce récit, et ses principes religieux lui rendirent enfin sa tranquillité. Elle demanda la permission d'aller à la tombe de madame Hubert; on la lui accorda, et à compter de ce jour elle fut guérie.

Il n'y avait plus de raisons pour qu'elle restât dans la maison où elle était depuis deux mois. M. de Blaru constata cette guérison, qui lui fit le plus grand honneur, car l'aventure avait fait du bruit, et Catherine revint habiter avec son frère et son père, toujours dans le même état.

Ce fut un véritable deuil pour l'hospice lorsque Catherine le quitta, tant elle y était aimée, et elle-

même, se rappelant vaguement y avoir été heureuse, promet d'y revenir de temps en temps voir la directrice et sa fille qui avaient été si bonnes pour elle. Elle ne se doutait pas alors que, quand bien même elle n'eût plus voulu y revenir, la nécessité l'y aurait ramenée.

En effet, Catherine avait recouvré la raison, mais non la santé, et chaque fois qu'elle avait une émotion un peu forte, cette émotion faisait vaciller sa raison, toujours près de chanceler encore. Un soir, le vieux Hubert avait eu une espèce d'attaque d'apoplexie. Lui, qui n'articulait jamais un son, il avait poussé un cri bien distinct; il avait appelé clairement à son secours Max et Catherine.

Quand la vie, enfouie depuis longtemps dans un corps humain décrépît et inerte, où elle ne se manifeste plus que par l'instinct animal, s'exprime tout à coup d'une manière intelligente et intelligible, il y a bien des chances pour qu'elle annonce la mort.

C'est l'âme alors qui, dans un effort suprême pour se dégager de la matière qui la comprime sous son poids, électrise un instant l'esprit d'une dernière étincelle, et permet une manifestation éphémère de la vie à l'être qu'elle va abandonner définitivement.

En entendant le cri de son père, Catherine avait eu peur et elle s'était trouvée mal.

Le médecin était venu. Le vieillard avait été sauvé, si l'on peut appeler être sauvé, revenir à l'existence automatique qui était la sienne depuis longtemps.

Catherine avait repris ses sens; mais toute la nuit elle avait veillé, et elle avait senti bouillonner dans son cerveau le désordre qui avait eu un si fatal dénoûment pour sa mère.

Le lendemain, dès le matin, elle entra, habillée pour sortir, dans la chambre de son frère.

— Où vas-tu de si bonne heure, lui demanda celui-ci, et quel est ce petit paquet que tu as sous le bras ?

— Promets-moi de ne pas t'alarmer, lui dit Catherine.

— Qu'est-ce donc ?

— Je vais à l'hospice.

— Voir ces dames ?

— Non.

— Qu'y faire alors ?

— Y passer quelques jours.

— Que t'arrive-t-il ?

— Je redeviens un peu folle, continua Catherine avec une voix d'une douceur impossible à rendre, et cette fois, ajouta-t-elle en riant de façon à faire venir les larmes dans les yeux de son frère, et cette fois je n'aurais qu'à te tuer, toi, qui m'aimes tant. Il ne faut pas, qu'en penses-tu ?

Max prit la main de sa sœur.

— Tu vois, lui dit-elle, ma main est brûlante. J'ai la fièvre. Embrasse-moi et laisse-moi partir.

— Ce ne sera rien, Catherine, tu t'effraies à tort, reste ici.

— Oh ! je ne m'effraie pas, mon ami. Je ne serai pas absente plus de huit jours, et, tu le sais bien, pendant ce temps-là, je ne suis pas malheu-

reuse. Seulement j'espère que, cette fois, je pourrai voir ma mère, comme je la vois souvent en rêve. Figure-toi qu'à minuit, elle ouvre ma porte, et elle entre dans ma chambre. C'est moi qui l'ai tuée; mais comme je n'en avais pas la volonté, elle n'est pas morte pour moi, elle vient me le dire.

Catherine passa la main sur son front. Elle sentait la pensée lui échapper.

— Adieu, dit-elle tout à coup, il n'est que temps.

— Je vais te conduire, Catherine.?

— Non, non.

Et la jeune fille se mit à courir, poursuivie de la terreur de n'avoir point assez de raison pour faire le chemin de la maison à l'hôpital.

Max courut après elle, lui prit le bras, et le frère et la sœur firent la route sans se dire une parole; mais Max sentait, aux tremblements du bras qu'il tenait sous le sien, l'envahissement saccadé de ce mal étrange.

Quand ils arrivèrent à l'hospice, Catherine était complètement folle. Seulement, cette fois, l'attaque ne dura pas plus de huit jours. Au bout de ce temps, elle revint tranquillement à la maison; et depuis ce jour, quand elle sentait les symptômes de cette folie intermittente qui était passée maintenant à l'état chronique, elle s'en allait toute seule à la maison d'aliénés, et quand Max rentrait, il trouvait un mot de sa sœur qui lui écrivait :

« Ne t'inquiète pas de moi, je suis folle. »

La pauvre fille avait fini par prendre cette maladie en gaieté; car telle est la force de l'habitude

que; comme elle ne souffrait ni moralement ni physiquement de ces absences périodiques de sa raison, elle et son frère avaient fini par en causer comme d'une chose toute naturelle, et même par en rire. Seulement, quand ils en causaient ou en riaient ainsi devant quelqu'un, ce quelqu'un les croyait fous tous les deux.

Voilà quelle était et quelle avait été la vie de Max jusqu'au jour où nous faisons sa connaissance.

Depuis un assez long temps, Catherine avait recouvré toute sa lucidité, pour toujours. On l'espérait du moins.

C'est cette espérance qui explique la préoccupation poétique de Max en rentrant après la signature du contrat de M. Théodore et de Sophie; car, chaque fois que le pauvre garçon était ou se croyait sinon heureux du moins tranquille, il retombait dans les tentation de la rime.

C'était sa folie à lui.

Laissons-le s'y livrer tout à son aise, puisqu'elle ne fait de mal à personne, et revenons à nos deux personnages principaux.

Le soir du contrat, avant de quitter M. Théodore, M. de Blaru lui avait dit d'une voix solennelle :

— Mon cher ami, j'ai à vous parler de choses sérieuses.

— A moi?

— A vous!

M. Théodore avait-il deviné de quoi il serait question? toujours est-il qu'il tressaillit.

Évidemment, cet homme avait toujours peur de quelque chose, même au milieu de son bonheur, et

M. de Blaru surtout avait le don de le rappeler à cette peur.

— Eh bien ! quand vous voudrez, reprit-il en cachant le plus possible sa préoccupation.

— Demain matin, de bonne heure, avant la cérémonie de la mairie et de l'église, serez-vous visible ?

— Oui.

— J'irai vous voir.

— Je vous attendrai.

M. de Blaru s'éloigna après avoir serré la main de M. Théodore, qu'il laissa plus que préoccupé, qu'il laissa triste pour le reste de la soirée et même de la nuit.

Le lendemain, à sept heures, le docteur frappait à sa porte.

Toute la nuit, M. Théodore avait été fort agité. Aussi M. de Blaru le trouva-t-il déjà levé et la mine assez mauvaise. Nous devons même à la vérité de dire que si M. Théodore n'avait écouté que ses sentiments, il n'aurait pas reçu le médecin.

Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

On le lui annonça. Il se fit un visage aussi calme que possible et tendit les mains au visiteur matinal ; mais, nous le répétons, malgré ses efforts, il était pâle.

— Vous êtes exact, dit-il d'un air enjoué, mais sans quitter des yeux les yeux du docteur, qui lui pénétraient littéralement dans les entrailles.

— C'est la moitié de notre talent que l'exactitude, mon cher.

— En médecine, mais en amitié, peu importe. Un ami est moins exigeant qu'un malade.

— Pas dans un jour comme aujourd'hui, où les minutes sont comptées pour vous, et où chaque heure qu'on vous prend est une joie qu'on vous vole.

M. Théodore eût bien voulu maintenir la conversation sur ces banalités ; il reprit :

— Quel temps fait-il ?

M. de Blaru, à ce mot si inutile en pareille circonstance et à un rendez-vous si matinal, ne put s'empêcher de sourire, et peut-être éprouva-t-il un sentiment de pitié pour le patient, car, plus il considérait M. Théodore, plus il restait convaincu que celui-ci se doutait de la raison de cette visite et en craignait le résultat. Il n'y avait, du reste, pour cela, qu'à voir la figure qu'il faisait, comme on dit vulgairement, et à se rappeler les questions qu'il lui avait faites le jour où ils avaient déjeuné ensemble. M. de Blaru laissa donc un peu de répit à M. Théodore, d'autant plus que, par quelque chemin que ce fût, il était toujours sûr d'en arriver où il voulait, et il répondit :

— Il fait un temps superbe.

— Allons, tant mieux. Qu'avez-vous fait hier en nous quittant ?

— Je suis rentré chez moi.

— Tout de suite ?

— Oui.

— Vous ne vous êtes pas trop ennuyé à cette petite soirée ?

— Pas du tout. Quelle surprise vous nous ménagez, gaillard !

— Une surprise ?

— Oui, faites donc l'étonné ; vous savez bien ce que je veux dire. Vous avez voulu jouir de l'effet en masse que produirait la beauté de mademoiselle Printems, de votre femme. Voilà pourquoi vous l'avez montrée à tous vos amis à la fois.

— Je vous assure...

— Ne vous en défendez pas. C'est tout naturel, et je comprends bien cela.

— Ainsi, vous l'avez trouvée jolie.

— Charmante.

— Vous êtes un homme de goût, c'est flatteur pour moi.

— Mais, mademoiselle Sophie doit être d'une santé un peu délicate.

A ce mot, M. Théodore eut un mouvement de joie. Il crut en effet que c'était de sa femme que le docteur venait lui parler, et que ce n'était pas, comme il l'avait cru jusqu'à ce moment, que ce n'était pas lui, Théodore, qui motivait la visite du docteur.

— En effet, répondit-il, elle a les apparences d'une santé un peu faible ; cependant, elle n'a jamais été malade ; sa mère me l'a dit. Craindriez-vous quelque chose pour elle, mon cher docteur, il faudrait me le dire ?

— Non, non, il ne s'agit pas d'elle.

Les émotions revinrent à M. Théodore.

Le docteur reprit :

— Je connais ces organisations-là à qui la nature donne juste ce qu'il faut pour vivre et qui vivent

longtemps, mais à la condition qu'elles n'empiéteront pas sur le programme de leur nature spéciale, et qu'elles ne dépenseront, chaque jour, que la somme d'existence qui leur est quotidiennement départie. Le moindre emprunt sur le lendemain peut les ruiner. Une émotion les fane, une douleur les abat, une passion les tue. C'est ce que nous appelons les femmes nerveuses.

Mais si elles veulent, comme mademoiselle Sophie a fait jusqu'à ce jour, se coucher d'assez bonne heure, se lever un peu tard, ne connaître d'autre fatigue que la fatigue hygiénique du grand air, avoir une régularité dans leurs repas, une grande harmonie dans leurs habitudes, ne pas trop fatiguer leur esprit, ne pas trop demander à leur cœur, elles peuvent aller ainsi jusqu'à quatre-vingts ans.

Il en est d'elles, au moral comme au physique, des gens qui ont quinze cents livres de rentes. Ces gens-là peuvent manger en un an, en six mois, en une semaine, les trente mille francs qui forment le capital de leur revenu, risque à mourir de faim ou à se brûler la cervelle après; mais, s'ils bornent leurs désirs à la mesure de leur position, s'ils se disent : J'ai tant à dépenser par jour, et s'ils ne dépensent jamais un sou de plus, je n'affirme pas qu'ils s'amuseront beaucoup, surtout dans les commencements de cette vie-là; mais je crois qu'ils s'y feront peu à peu, qu'ils finiront par y trouver des jouissances réelles et, ce qui est quelque chose, la consolation de pouvoir se dire avec certitude : Je ne serai jamais malheureux!

— Vous êtes un véritable philosophe, mon cher monsieur de Blaru.

— Notre profession, notre art, notre science, notre métier, on peut choisir le mot selon la valeur de l'individu qui exerce, ont besoin de savoir beaucoup de choses qui, au premier abord, peuvent paraître inutiles. Le médecin qui ne sait pas un peu de physiologie, qui n'a pas le sentiment psychologique, et qui, par conséquent, n'est pas capable de procéder, pour arriver à la guérison de son malade, par les influences morales ; qui croit avoir tout fait quand il a coupé un membre ou ordonné le remède thérapeutique correspondant traditionnellement à la maladie qui lui demande secours, ce médecin-là est sot, il est plus que sot, il est dangereux. Tout se tient, tout se lie dans la nature, l'esprit et le corps, l'âme et la matière, et nous avons besoin bien souvent du concours de la confiance et même de la confession de l'une pour arriver à soulager l'autre.

En disant cette dernière phrase, sur les mots de laquelle il avait appuyé sensiblement, M. de Blaru avait regardé M. Théodore, et celui-ci avait compris que le docteur en arrivait où il fallait tôt ou tard qu'il en arrivât. Il n'eut plus à en douter quand il l'entendit reprendre :

— Ainsi, il est telle maladie physique, parmi les plus graves, parmi les plus dangereuses, parmi les plus effrayantes, qui a une cause morale et, cette cause trouvée, la maladie n'est plus rien à guérir. Mieux que personne, vous êtes à même de comprendre cela, mon cher Théodore, car chez vous le moral a beaucoup de puissance, et je me rappelle qu'il y a

quelque temps, un matin que nous avons déjeuné ensemble, le jour justement où vous m'avez annoncé votre mariage, je me rappelle que vous étiez ému, agité, fiévreux. Ne m'avez-vous pas questionné? Ne vous croyiez-vous pas malade?

— C'est vrai; vous m'avez répondu que je n'avais rien à craindre.

— Justement parce qu'à cette époque, tout en vous voyant assez souvent, tout en vous portant le plus grand intérêt, n'ayant jamais eu l'occasion de vous donner des soins particuliers, je n'avais pas étudié assez l'influence morale que subit votre organisation; mais aujourd'hui...

— Mais aujourd'hui? répéta M. Théodore en se levant comme pour échapper à l'étreinte réelle où l'enfermait le regard du médecin.

— Mais, aujourd'hui, continua M. de Blaru, il est de mon devoir, en face des circonstances nouvelles de votre existence, de vous donner quelques conseils.

— Merci, mon cher docteur, mais je ne suis pas malade.

— Je ne dis pas que vous le soyez, mais vous pouvez l'être, et mieux vaut prévenir un mal que d'avoir à le combattre, dût-on en triompher. Écoutez donc.

— Je vous écoute.

Évidemment, à la façon dont M. Théodore se rassit, il était facile de voir qu'il venait de prendre une résolution.

— Avez-vous jamais été malade? demanda le médecin.

— Je ne me le rappelle pas.

— Même étant enfant?

— Même étant enfant.

— Et des indispositions, en avez-vous eu ?

— Non.

M. de Blaru comprit le parti pris de M. Théodore. Il voulut en avoir raison, et pour cela il trouva un assez bon moyen.

— Ainsi vous n'avez jamais été souffrant ?

— Jamais.

— Tant pis !

Le coup avait porté.

— Tant pis ! s'écria M. Théodore, pourquoi donc cela ?

— Parce que la nature humaine a besoin, de temps en temps, aux transformations périodiques du corps, de quelques-unes de ces petites secousses où elle puise certainement un élan nouveau. Il est bien rare qu'on y échappe, et j'aimerais mieux pour vous, que vous eussiez subi la loi commune.

— Lorsque je vous dis que je n'ai jamais été malade, reprit M. Théodore, je ne mens pas ; car je ne puis compter comme des maladies des alitements de deux ou trois jours, ces petites fièvres que le repos et un peu de tisane détruisent bientôt. Ces indispositions-là, oui, je les ai eues comme tout le monde ; mais ce n'est pas là ce qu'on appelle des maladies...

— C'est tout ce que je vous demandais, et puisque vous m'avez compris et que vous vous êtes rappelé ces détails, peut-être vous en rappellerez-vous d'autres.

— Interrogez, mon cher docteur, puisque cela vous intéresse.

— Quel âge aviez-vous quand votre mère est morte?

— Elle est morte en me mettant au monde.

— Et votre père?

— J'avais vingt ans quand je l'ai perdu.

— Vous aviez toujours vécu avec lui?

— Toujours.

— Où?

— A la campagne.

— Il était d'une forte santé?

— Très-forte.

— De quoi est-il mort?

— D'une attaque d'apoplexie.

— En avez-vous ressenti un grand chagrin?

— Oui.

— Très-grand?

— Très-grand.

— Mais ce chagrin, si grand qu'il ait été, n'a pas eu de manifestation exceptionnelle, de crise nerveuse, il a été tout intérieur; il vous a causé une grande prostration, un grand abattement, mais voilà tout?

— Oui.

— Avez-vous eu dans votre vie d'autres douleurs que celle-là?

— Non.

— Avez-vous eu de grandes joies?

— Jamais.

— Enfin vous ne vous rappelez pas avoir eu de secousses morales inattendues qui aient ébranlé, pendant un temps plus ou moins long, tout votre système nerveux et qui aient laissé des symptômes,

comment dirai-je, des symptômes périodiques, se représentant, moins forts, aux anniversaires de ces secousses, soit tous les ans, soit tous les mois ?

— Non, docteur.

— La nuit, votre sommeil est bon ?

— Oui.

— Long ?

— Sept heures et quelquefois huit.

— Sans rêve ?

— Sans rêve.

— Jamais, à votre réveil, vous n'avez éprouvé une lassitude plus grande que lorsque vous étiez le plus fatigué, soit après une course, soit après un travail ?

— Jamais.

— Allons ! je m'étais trompé.

— Que croyiez-vous donc, docteur ?

— Rien, rien.

— Dites-moi tout, au contraire ; car vous m'avez fait subir un véritable interrogatoire, et c'est bien le moins que je sache, continua M. Théodore en riant, pourquoi je suis acquitté.

— Je vous aime beaucoup, mon cher Théodore, et je vous croyais des dispositions à un mal qui n'est rien, quand on le prend à temps, mais qui peut-être dangereux, si on le néglige. Vous ne l'avez pas. Tant mieux pour vous, et n'en parlons plus.

— Mais comment se fait-il que vous me parliez seulement aujourd'hui de ce mal, puisque vous me connaissez depuis longtemps ?

— Parce que, seulement depuis quelques jours et surtout hier, je vous ai vu sous l'empire d'une émo-

tion vive de plus en plus forte à l'approche de votre mariage qui vous impressionne vivement, avouez-le.

— C'est vrai !

— Si vous aviez eu le mal dont je vous parle, cette émotion, poussée à un point plus élevé, eût pu vous être nuisible, non-seulement à vous, mais à votre femme. Je vous ai tenu là sur la sellette, ajouta le docteur en riant, mais c'était pour votre bien ; et maintenant, vous avez un passe-port d'immortalité.

Théodore ne répondit rien.

— Adieu, cher ami, reprit M. de Blaru, nous allons nous revoir à l'église.

En même temps, le docteur serrait les mains de son client et s'appropriait à prendre congé de lui ; mais, tout à coup, ses yeux se fixèrent sur le front de M. Théodore, et une de ses mains toucha du bout d'un doigt le point qu'il regardait avec une grande attention.

— Qu'est-ce que cette ligne blanche que vous avez là ? demanda-t-il.

M. Théodore tressaillit.

— C'est une cicatrice, répondit-il.

— Quelle blessure ! Comment diable vous l'êtes-vous faite ?

M. Théodore hésita.

— C'est un secret ? demanda M. de Blaru ; gardez-le, cher ami, gardez-le.

— Voyons, docteur, asseyez-vous, fit M. Théodore plus pâle qu'il ne l'avait jamais été, et puisque vous le voulez absolument, je vais tout vous dire.

XII

— Voyons, mon cher Théodore, parlez avec confiance, reprit M. de Blaru.

C'était charité que de donner cet encouragement à ce pauvre homme, car il était en proie à une extrême agitation

— Eh bien ! docteur, c'est la vérité ; il se passe en moi des choses que je ne m'explique pas et qui m'épouvantent quelquefois. J'ai toujours eu l'idée que j'étais atteint d'une maladie terrible, mais je n'ai jamais eu le courage de l'avouer. Vous l'avez deviné, je ne puis alors me taire. Tâchez de me tranquilliser, mon cher docteur, de me guérir, car il y a des jours où je suis bien malheureux.

M. Théodore avait presque des larmes dans les yeux.

— Je suis votre ami. Dites-moi tout, reprit le docteur. Si je vous questionne, n'en doutez pas, c'est pour votre bien.

M. Théodore serra la main du médecin.

— Je vais vous dire, continua-t-il, où je crois que le mal, s'il existe, a pris sa source.

— C'est cela.

— Vous le savez mieux que personne, les hommes si prompts à se croire malades le sont beaucoup moins à l'avouer à ceux-là mêmes qui peuvent les guérir. Le malade croit toujours qu'il pourra tricher la science ; et, après s'être exagéré les effets de sa maladie, il se plaint, à mesure qu'il s'en éloigne, à les croire sans importance, et, en se voyant rentrer dans les habitudes régulières et normales de sa vie, il se figure que ces effets ne se renouvelleront plus. Il a peur de l'homme qui lui dirait : Vous ne vous êtes pas trompé, vous avez telle maladie. Tout à l'heure encore, j'ai reculé tant que j'ai pu. Maintenant, il serait aussi imprudent à moi de vouloir vous tromper qu'il était naturel que j'essayasse de me tromper moi même. Voici donc toute la vérité.

— Je vous écoute.

« — J'avais cinq ans à peine, et, bien que je fusse alors dans un âge dont la vie garde rarement le souvenir, je me rappelle, comme s'il avait eu lieu hier, l'événement que je vais vous raconter. Je vous l'ai dit, ma mère était morte. Mon père habitait la province et j'étais élevé par cette tante que vous avez vue à la signature de mon contrat et qui, déjà

veuve, tenait sa maison. Elle a toujours eu ces traits secs et durs que vous lui connaissez. Elle ne paraîtra jamais plus vieille et n'a jamais été plus jeune. Seules, ces femmes à qui la nature refuse des enfants, ont cette sécheresse et cette dureté de visage que la maternité adoucirait instantanément.

» Il est bien rare qu'un homme ne se rappelle pas avoir eu, dans son enfance, une tante, une cousine, une vieille parente quelconque dans le genre de la mienne. On dirait que Dieu, pour exercer le plus tôt possible aux désenchantements l'enfant qu'il a déshérité de sa mère, se plaît à lui substituer, auprès du berceau, un être qui, en la lui faisant regretter encore davantage, soit déjà la preuve que tout n'est pas tendresse et sympathie dans ce monde. Ces détails sont à peu près inutiles aux faits que j'ai à vous apprendre, mais ils aideront cependant à vous expliquer ma propension naturelle à la tristesse et à la sauvagerie. »

— Racontez les choses comme elles vous viendront. Rien n'est inutile.

« — C'est qu'aujourd'hui, docteur, au moment où je croyais être heureux, en obtenant devant Dieu la main d'une femme que j'aime, peut-être trop, je ne puis oublier, puisque je fais un retour sur le passé, que ce serait la première fois de ma vie que j'aurais été, et que le ciel m'eût peut-être dû ce dédommagement. Selon toute probabilité, il me le refusera. Il y a des êtres condamnés d'avance. »

— Allons, cher ami, ne vous désespérez pas.

« — Bref, continua M. Théodore en passant la main sur son front, comme pour en chasser le

superflu de son émotion intérieure ; bref, ma tante ne m'aimait pas du tout, et mon père n'avait pas, je crois, beaucoup le temps de m'aimer. Il voyageait, s'absentait souvent, et pendant ses absences j'étais encore plus sévèrement traité.

» A la moindre peccadille, j'avais le fouet, et je contractai, dès mes jeunes ans, une facilité de larmes qui ne m'a jamais quitté et qui me fait encore, par moments, faible comme une femme devant certaines impressions personnelles ; car, je dois vous le dire aussi, docteur, je me crois égoïste au fond, et le mal des autres m'émeut médiocrement.

» J'ai eu, si jeune, à me défendre contre de telles injustices, que mon cœur, au lieu de s'ouvrir en charité, comme il est naturel et facile au cœur des enfants, s'est resserré peu à peu dans le sentiment de sa défense personnelle. Les premières sensations sont les plus fortes et laissent des traces profondes. La crainte première que j'ai eue des gens qui m'entouraient, s'est changée, quand j'ai grandi et reçu des forces plus grandes pour lutter, en défiance d'abord, en indifférence, puis en égoïsme, et j'ai vécu jusqu'ici entre une grande timidité inhérente à ma nature et une très-malheureuse propension à haïr tout de suite tout être de qui je croyais avoir tôt ou tard quoi que ce soit à redouter.

» Je n'ai jamais fait de mal à personne, parce qu'on ne m'en a pas fait ; mais je me sens méchant et je me suis découvert parfois de très-mauvais instincts. Pardon encore, j'oublie que c'est une consultation physique que nous faisons en ce moment et non une confession morale.

» Pour en revenir à ce que vous désirez savoir, à cinq ans j'habitais au fond du jardin une petite chambre où je couchais seul. Un domestique couchait au-dessous de moi. A neuf heures on m'amenait là, on me déshabillait, on me mettait au lit, on me faisait faire durement ma prière, on éteignait ma lumière et on me laissait seul.

» J'avais quelquefois des peurs effroyables, je ne dormais pas, je pleurais silencieusement, car je n'osais crier dans la crainte d'une correction. Le vent dans les arbres, les craquements des vieux meubles, le pas du domestique dans l'escalier, l'aboïement nocturne des chiens de la campagne, le roulement d'une voiture sur la route, le chant des paysans avinés dans les nuits du dimanche au lundi, tout cela me donnait des battements de cœur horribles et me faisait me cacher la tête sous mes draps avec des frissons mortels ; ou bien je me levais et j'allais, pieds nus, écouter à la porte, que j'essayais inutilement d'ouvrir.

» Pendant ces insomnies, mon imagination d'enfant, déjà excitée par ces craintes naturelles, se créait des fantômes imaginaires. Les bruits de chaînes, les fantômes blancs, les morts, rien n'y manquait, et quand je parvenais à m'endormir, je me réveillais en sursaut, couvert d'une sueur froide de la tête aux pieds.

» Deux ou trois fois, j'avais demandé timidement à mon père de me faire coucher près de lui, mais il m'avait répondu :

» — Il faut s'habituer à tout. Il faut que tu sois un homme.

» Et l'on m'avait laissé dans mon pavillon.

» J'ai toujours eu l'idée que ma tante aurait voulu me voir mourir. Elle est avare, elle aime l'argent, elle a les vices mesquins qui font vivre longtemps ; elle se doutait que mon père mourrait avant elle, et si, moi, j'étais mort avant lui, elle aurait hérité de notre petite fortune. Je ne me faisais pas, bien entendu, ces réflexions quand j'avais cinq ans, mais je me les suis faites depuis.

» Tout ce que je viens de vous dire là n'est pas une digression. Cela vous explique, par les causes premières, la faiblesse de mon organisation et mon impressionnabilité facile. »

En parlant ainsi, M. Théodore avait repris peu à peu courage. Il s'énonçait assez facilement, il ne souffrait pas, il allait se marier dans quelques heures, il s'enhardissait à trouver les choses régulières autour de lui, et l'espérance lui revenait. !

L'espérance est dans le cœur de l'homme, comme le liège dans l'eau. On parvient quelquefois à le chasser au fond, mais il remonte toujours à la surface.

M. Théodore continua.

« Une nuit, je dormais, par hasard, quand il me sembla tout en dormant qu'on m'étranglait et que j'allais suffoquer. Je me réveillai et je voulus crier, mais à peine eus-je ouvert la bouche, que je me sentis étouffer bien davantage encore.

» Ma chambre était complètement obscure et pleine de fumée. Je sautai de mon lit pour courir à la porte, mais je ne pus la gagner ; la respiration me manqua et je tombai.

» Il me sembla que tous les démons de l'enfer tournaient autour de moi en me donnant des coups sur la tête. Je compris que j'allais mourir, sans pouvoir m'expliquer comment je mourais.

» Cependant j'entendais au-dessous de moi un roulement que je ne pouvais m'expliquer, et le parquet ou plutôt le carreau sur lequel j'étais tombé commença de s'échauffer. Je n'osais plus ouvrir la bouche dans la crainte d'avalier cette épaisse fumée qui avait déjà failli m'étouffer une fois, et le sentiment de la vie ne pouvant plus lutter au dehors, il luttait intérieurement.

» Je criais en moi, pour ainsi dire, et je souffrais comme un damné. Tout à coup une grande lueur éclaira ma chambre; une langue de feu, poussée par le vent, passa sous la porte et vint, comme la langue d'un démon, rouge et brûlante, lécher les draps de mon lit.

» Je voyais la fenêtre, je sentais bien que l'ouvrir ce serait vivre, mais il n'y avait pas à le tenter : ma vie sembla me passer sur tout le corps comme le vent passe sur les blés en les courbant; arrivée à la tête, elle me fit froid et je restai sans connaissance.

» Le domestique s'était endormi sans éteindre sa chandelle. Le feu avait pris à son lit. Le malheureux s'était réveillé dans les flammes; il avait eu peur; il s'était sauvé sans même appeler au secours. Ma chambre était au-dessus de la sienne, mais il n'y pensait pas.

» Enfin, des voisins virent le feu, on arriva au secours et je fus sauvé; mais j'avais eu tellement peur, toute mon organisation avait ressenti une

de l'Etat-major, qui, à l'heure de la bataille, est
 toujours en contact avec les troupes, et qui, par
 conséquent, est toujours en contact avec l'ennemi.

Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être
 en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.

Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être
 en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.

Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être

en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.
 Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être
 en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.

Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être
 en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.

Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être
 en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.
 Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être
 en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.

Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être
 en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.

Le commandant, qui se trouve à l'avant, doit être
 en contact avec l'Etat-major, et doit être en contact
 avec les troupes, et doit être en contact avec l'ennemi.

» Je traversai la plaine sans aucune préoccupation, les mains dans mes poches et chantonnant.

» Je voyais, à une portée de fusil, le petit bois touffu et faisant masse dans la nuit avec sa route nette et crayeuse qui le coupait par le milieu et qui était celle que je devais suivre.

» Au bout de cinq minutes, j'y entrais.

» J'y avais à peine fait cent pas, qu'après avoir machinalement levé les yeux et regardé devant moi, je m'arrêtai tout à coup.

» J'avais vu distinctement de grandes ombres blanches sous les arbres, et ces grandes ombres couraient sur moi. »

— Tenez, docteur, fit M. Théodore, touchez mes mains ; rien qu'au souvenir de cette soirée, la fièvre me gagne et l'eau me coule.

— Continuez, mon cher Théodore, continuez.

M. Théodore reprit :

« Je sentis littéralement mes cheveux se dresser sur ma tête ; j'étais cloué à ma place ; un nuage de sang me passa sur les yeux. Impossible de faire un pas en avant, impossible de fuir, impossible de crier, et toujours les figures qui se rapprochaient. Tout à coup il me sembla qu'une massue me tombait sur la tête, et, jusqu'au lendemain matin, où je me réveillai, parfaitement calme sur la route, je ne me rendis plus compte de rien.

Seulement j'avais du sang sur ma chemise, et il me semblait en avoir à la figure. Je revins chez mon père, qui me croyait rentré depuis la veille ; je montai dans ma chambre sans lui rien dire, et je me regardai dans une glace. J'avais le front fendu là où

vous avez vu ma cicatrice ; mais, je vous le répète, je ne souffrais aucunement, et même je n'avais jamais été si alerte et si gai. Mon père me demanda ce que je m'étais fait au front ; je lui dis tout simplement que j'étais tombé. »

— Sans lui faire part des incidents qui avaient précédé et motivé cette chute ?

— Oui, fit M. Théodore en rougissant, sans entrer dans aucuns détails.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il était inutile d'alarmer mon père.

— Et de cette aventure ?...

— Eh bien ?

— Vous n'avez pas gardé d'autres traces que cette cicatrice ?

— Oh ! puisque j'ai commencé, docteur, j'irai jusqu'au bout.

« Depuis cette époque, continua M. Théodore, je suis certain que les mêmes crises se sont renouvelées sans que je puisse cependant dire dans quelles circonstances, car elles ont eu lieu sans cause apparente, au moment où je m'y attendais le moins, en plein jour pendant mon travail, la nuit pendant mon sommeil. Elles ne m'ont jamais causé la moindre douleur ; et, bien que souvent je retrouvasse sur mon corps et autour de moi les preuves de leur apparition, jamais elles n'ont laissé de traces dans mon esprit : seulement, comme elles avaient fini par devenir presque périodiques, aux approches des époques où il y avait chance qu'elles se manifestassent, je tom-
bais dans une sombre inquiétude qui dégénéra bientôt en une véritable hypocondrie.

» Deux ou trois fois après être sorti de chez moi, parfaitement portant, jouissant de l'exercice plein et entier de tous mes facultés, je m'étais retrouvé, le lendemain, dans mon lit, sans me rappeler où j'avais passé le reste du jour précédent, où j'avais été, quelles personnes j'avais vues, comment je m'étais couché. Je sentais bien qu'il avait dû se passer dans ma vie de la veille quelque chose d'extraordinaire; mais quoi? il m'eût été impossible de le dire. Il y avait une lacune de quelques heures dans mon existence. Voilà tout; et encore, par moment, j'en aurais douté, si je n'étais revenu à moi le plus souvent, étendu sur mon tapis au milieu de ma chambre, les bras meurtris ou le visage ensanglanté. Les personnes qui m'entouraient avaient dû être forcément dans la confiance de l'état où j'avais été, puisqu'elles m'avaient porté secours; mais ce qu'était cet état, je n'arrivais pas à m'en rendre compte. Il ne m'en restait que la conviction que je devais être un objet d'horreur, une créature repoussante pour ceux qui m'entouraient, et j'ai passé des journées entières à pleurer, mes portes closes, pour que nul ne me surprit.

» Je ne voulais plus voir personne. Il me semblait que tous les regards m'épiaient, me raillaient, lorsqu'ils ne me fuyaient pas. Cette préoccupation perpétuelle, qui, je vous le répète, avait fini par dégénérer en misanthropie, ne faisait qu'augmenter l'irritabilité nerveuse où le mal avait pris naissance, et je voyais les accès devenir de plus en plus fréquents.

» Jamais je n'ai osé consulter un médecin; je m'é-

tudiais moi-même, j'espérais me guérir tout seul, puis, comme j'avais entendu dire que ce mal, si c'était bien celui que je redoutais, était incurable, je voulais en douter encore.

» Aux vacances dernières, je partis pour la campagne, espérant que le changement d'air me ferait du bien.

» C'est alors que je liai connaissance avec mademoiselle Printems.

» Dès que je me trouvai en rapport avec cette jeune fille, je ne sais comment cela se fit, mais je sentis en moi un bien-être du meilleur augure. Je me mis à la voir tous les jours, soit chez elle, soit à la promenade, soit chez quelque amie, avec cette superstitieuse espérance que le mal ne trouverait plus à se placer au travers d'une habitude régulière de mon cœur et de mon esprit. En effet, est-ce hasard, est-ce une influence magnétique? deux grands mois se passèrent sans que je fusse inquieté.

» Je crus aussitôt que mon salut était en cette jeune fille. L'habitude de la voir devint un besoin, une nécessité, de laquelle est né bien vite un sentiment de reconnaissance mystérieuse qui m'a amené à ne plus pouvoir supporter l'idée de vivre sans elle.

» Quand je suis revenu à Paris, quand je me suis vu loin de Sophie, l'inquiétude m'a repris, et c'est alors que je suis allé vous trouver, que j'ai déjeuné avec vous et que je vous ai annoncé mon mariage, pensant que si j'étais réellement atteint de la terrible maladie qui m'effrayait tant, vous deviez le savoir, vous qui me connaissiez depuis un temps assez long,

et que, sous un prétexte ou sous un autre, vous me conseilleriez de ne pas me marier.

» Vous ne m'avez rien dit, donc je n'avais rien à craindre.

» Du reste, mon parti était bien pris. Dans le cas où j'aurais été forcé de rompre ce mariage, je me serais certainement tué, car je n'aurais pas voulu condamner cette pauvre femme à un mari comme celui que j'aurais été, et, je vous le répète, je n'aurais pas pu me faire à l'idée de ne pas être son mari.

» Sophie est arrivée. Je n'ai jamais été si heureux que depuis qu'elle est ici, et j'allais sans doute perdre jusqu'au souvenir de mes terreurs d'autrefois, car vous avez vu hier comme j'étais gai; quand vous m'avez dit : Il faut que je vous parle de choses sérieuses. J'ai pressenti tout de suite de quoi il serait question; j'ai passé une mauvaise nuit, et j'ai fait tout mon possible pour dérouter votre science; mais rien ne vous échappe, et j'ai dû tout vous dire. Maintenant, docteur, que me reste-t-il à faire? »

— Il vous reste à vous marier, mon cher ami. Toutes vos craintes ne sont que des enfantillages.

— Vous en êtes sûr?

— Oui.

— Ah! docteur, que vous me rendez heureux!

— Seulement, un conseil.

— Dites.

— Vous êtes une nature impressionnable, et les trop grandes émotions vous seraient nuisibles. Voilà tout : ce que je vous dis là, je vous l'ai déjà dit une fois. Et maintenant, cher ami, soyez heureux. D'un autre côté, s'il vous arrive jamais quelque déception,

comme il peut en arriver à tout homme, soyez fort, et ne lui donnez pas plus d'importance qu'elle n'en méritera.

— Merci, cher docteur; je suis heureux, et grâce à ce bonheur, je me sens brave.

— A quelle heure vous mariez-vous ?

— A midi.

— Et il est ?

— Neuf heures.

— A midi donc, vous me verrez à la mairie, puis à l'église.

M. de Blaru s'apprêta à quitter M. Théodore.

Celui-ci le retint un moment, et, lui prenant la main :

— Docteur, lui dit-il, votre visite de ce matin m'aura rendu un grand service. Vous ne m'avez pas trompé, n'est-ce pas; mes craintes étaient bien sans fondement ?

— Je vous le répète.

— Je n'étais qu'un malade imaginaire ?

— Ce que nous appelons un maniaque.

— C'est que, voyez-vous, si j'avais été atteint de cette terrible maladie dont j'ai cru avoir tous les symptômes, je n'aurais pas voulu condamner une innocente créature comme Sophie à vivre avec moi, et quoique les choses soient bien avancées, j'aurais tout rompu.

— Vous auriez fait cela ? dit vivement M. de Blaru.

— Oui; mais heureusement...

— Mais, heureusement, vous avez raison, vous vous portez comme moi, ce qui n'est pas peu dire. Allons, adieu, ou plutôt à midi.

Le docteur prit congé de M. Théodore, qu'il laissa tout joyeux. Une fois sorti de l'appartement, M. de Blaru descendit rapidement les escaliers, remonta dans sa voiture et se fit conduire chez madame Printems.

Au moment où il y arriva, madame Printems était dans la chambre de sa fille, qui avait passé une partie de la nuit à songer au grand changement que la journée du lendemain allait apporter dans sa vie, et la mère et la fille, se tenant la main, se faisaient de nouveau le serment de ne pas se quitter.

Cependant Sophie pleurait.

— Pourquoi pleures-tu ? lui disait sa mère, tu seras heureuse, je te le promets.

— Le croyez-vous, ma mère ?

— Oui ; d'ailleurs, ne serai-je pas toujours là ?

Et elles s'embrassaient avec émotion.

— Ton mari t'aime. Toutes ses pensées sont à toi. Il n'a en vue que ton bonheur, et au moins tu auras un appui, si tu venais à me perdre.

En ce moment la femme de chambre entra.

— Qu'y a-t-il ? demanda madame Printems.

— Madame, il y a là un monsieur qui demande à vous parler.

— Son nom.

— Le docteur de Blaru.

— Oui, ma mère, dit Sophie, vous savez, ce jeune médecin que M. Théodore nous a présenté hier.

— Dites-lui, fit madame Printems, qu'il nous est impossible de le recevoir à cette heure.

— C'est à madame seule qu'il veut parler. Il dit

qu'il a à lui apprendre des choses de la plus grande importance et qui ne souffrent pas de retard.

La mère et la fille se regardèrent.

— Faites-le entrer au salon, dit madame Printems. Je suis à lui tout de suite.

— Qu'est-ce que cela signifie? continua-t-elle, quand la femme de chambre fut sortie.

— Sans doute il vient de la part de M. Théodore.

— Sans doute.

Madame Printems passa dans le salon où le docteur l'attendait déjà.

— Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, cette visite matinale, mais il est de mon devoir de vous la faire, car je n'ai pas trop de temps devant moi pour empêcher un grand malheur.

— Un grand malheur, monsieur! Vous m'effrayez, parlez vite.

— Vous aimez votre fille, madame?

— Vous le demandez?

— Et vous voulez qu'elle soit heureuse?

— Je prie Dieu tous les jours pour cela.

— Eh bien! madame, vous n'avez pas une minute à perdre. Prenez la poste, et emmenez-la.

— Que je l'emène, où?

— Où vous voudrez, madame, pourvu qu'on ne sache pas où elle est.

— Excusez-moi, monsieur, mais si c'est une plaisanterie...

— Je ne plaisante pas, je n'ai jamais été si sérieux.

— Alors, monsieur, vous oubliez que ma fille se marie dans deux heures.

— Je ne l'oublie pas. Seulement le mariage ne peut avoir lieu.

— Que dites-vous là?

— La vérité.

— Que se passe-t-il donc?

— Il se passe, madame, que je viens d'apprendre une chose dont je me doutais depuis longtemps et dont je me serais assuré plus vite pour vous en prévenir plus tôt, si je n'avais pas vu mademoiselle votre fille hier seulement pour la première fois. Elle m'a inspiré la sympathie toute naturelle que commandent sa jeunesse, sa beauté, sa candeur, toutes ses qualités et toutes ses vertus qui se révèlent au premier coup d'œil, et je ne puis pas permettre qu'elle contracte une union qui ferait son malheur éternel. M. Théodore ne peut être son mari.

— Les raisons, monsieur, au nom du ciel, les raisons.

— Avez-vous entendu parler, madame, d'une maladie terrible, effrayante, hideuse, qui donne à ceux qui en sont atteints les convulsions de la rage, qui est héréditaire comme le péché originel, qui mène à la folie furieuse, qui fait de l'homme, en de certains moments, une bête fauve dont tout le monde s'écarte avec effroi, qui n'a pas de cause connue, pas de guérison possible, qui injecte les yeux de sang, qui emplit la bouche d'écume et qui se communique rien que par la terreur qu'elle cause?

— L'épilepsie?

— Oui.

— Eh bien! monsieur? fit madame Printemps pâle et tremblante.

— Eh bien! madame, donneriez-vous votre fille à un homme frappé de ce mal effrayant.

— Jamais! jamais! répondit madame Printems d'une voix effrayée.

— Emmenez-la donc vite, car l'homme qu'elle va épouser, sur ma foi de médecin et d'honnête homme, est atteint d'épilepsie.

Madame Printems poussa un cri et courut vers la chambre de sa fille au moment où Sophie, atterrée par ces éclats de voix, apparaissait sur le seuil, vêtue de blanc.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle de sa voix douce.

— Mon enfant! s'écria la mère en la saisissant dans ses bras comme si elle eût eu peur qu'on ne vint l'en arracher. Dieu soit loué! il est temps encore. Oh! tu ne me quitteras plus maintenant.

— Qu'est-ce donc? ma mère.

Madame Printems, en proie à la plus grande agitation, apprit à sa fille ce que M. de Blaru venait de lui apprendre. Sophie pâlit légèrement à ce récit, mais au grand étonnement de sa mère et du docteur, elle ne parut pas s'en émouvoir. Elle se dégagea des bras qui l'enlaçaient, et marchant vers M. de Blaru :

— Tout cela est bien vrai, demanda-t-elle, vous me le jurez, monsieur?

— Je vous le jure, mademoiselle.

— M. Théodore a-t-il une famille pour le soigner?

— Non.

— Connaissez-vous un moyen de le guérir?

— Aucun.

— Croyez-vous qu'il m'aime?

— J'en suis sûr.

— Si je partais maintenant, pensez-vous qu'il en pourrait mourir?

— Peut-être; mais..

— Je vous remercie du bon office que vous avez voulu me rendre, monsieur, mais je suis fiancée à M. Théodore depuis hier. Il n'a pas d'autre famille, pas d'autre affection que moi. C'est mon devoir de le soigner, quel que soit le mal dont il souffre. Dans deux heures, j'épouserai M. Théodore; et, Dieu aidant, nous le sauverons, j'espère.

XIII

Madame Printems et M. de Blaru ne trouvèrent rien à répondre à Sophie. Ils la regardèrent avec admiration et se turent avec le sentiment de leur infériorité. Il était impossible, en effet, de s'élever plus haut en abnégation et en dévouement.

Ce fut Sophie qui reprit la parole.

— Et ma conscience, dit-elle. Dieu et ma conscience sont engagés avec ma parole. Maintenant vous pouvez me prouver votre sympathie pour moi et votre amitié pour mon mari, par le concours de votre science et l'appui de vos bons conseils, afin de ramener à la santé ce pauvre malade.

M. de Blaru s'inclina.

— Je vous suis tout dévoué, madame, reprit-il, et il ne dépendra pas de moi que l'œuvre difficile et pieuse que vous entreprenez ne réussisse.

Là-dessus le docteur, qui n'avait plus rien à faire dans la maison, laissa seules la mère et la fille, qui, sans doute, avaient encore à se dire quelque chose qu'il ne devait pas entendre.

Sophie était aussi incapable de supposer une mauvaise intention et même un simple calcul chez les autres qu'elle était incapable de concevoir l'un ou l'autre elle-même. Elle ne soupçonna donc pas que la démarche de M. de Blaru pût cacher une arrière-pensée, bien que la veille, en le voyant pour la première fois, elle eût eu, nous l'avons dit, une sorte de pressentiment qui n'était pas tout à fait à l'avantage du docteur.

Lorsqu'il fut parti, Sophie s'approcha de sa mère et l'embrassa.

— Qu'as-tu donc, lui demanda-t-elle, tu pleures ?

— Oui, mon enfant ; car, si grande que soit ta vertu, j'ai peur qu'elle ne soit pas de force à lutter contre le danger auquel tu t'exposes volontairement. Puis, il y a des remords dans mes larmes, car c'est moi qui t'ai conseillé ce mariage.

— Et je t'en remercie véritablement aujourd'hui, ma mère ; quelle plus noble mission que celle de consoler et de guérir ceux qui souffrent ! Dans tes prévisions maternelles, ce mariage n'était qu'une bonne chose, voilà qu'il devient une bonne œuvre. Je me réjouis même, au lieu de m'alarmer. Oui, continua Sophie avec l'expression de la pudeur satisfaite, de cette façon-là mon âme seule

se marie. Mais, hâtons-nous, ma mère, l'heure nous presse. M. Théodore va venir nous prendre, il ne faut pas qu'il voie tes yeux rouges et qu'il soupçonne un seul moment d'hésitation ou de crainte, même de ta part.

Sophie se mit à sa toilette, comme si rien ne s'était passé.

Au bout d'une demi-heure, elle était prête.

Sans doute madame Printems avait deviné quelle bienfaisante garantie la chasteté de Sophie avait puisée dans la nouvelle qu'elle venait d'apprendre et dans la résolution qu'elle avait prise, car elle cessa de pleurer et de s'opposer à cette résolution. Ces mots : « De cette façon-là mon âme seule se marie, » lui donnaient le secret des inquiétudes vagues qui avaient précédé ce jour, et lui apprenaient que ces inquiétudes venaient de faire place à une mission de dévouement, mille fois préférable pour Sophie à ce qu'eût été ce mariage s'il fût resté dans les conditions où il était auparavant. Quelle vertu n'a, le plus souvent à son insu, son petit grain d'égoïsme !

Aussi madame Printems se contenta-t-elle de dire à sa fille, répandant tout haut à ce que son cœur maternel lui apprenait tout bas :

— Mais tu me promets, si tu es malheureuse, de me le dire, n'est-ce pas ?

— Oui, ma mère.

— Et si le bien que tu tentes tourne à mal pour toi, d'y renoncer ?

— Je te le promets.

M. Théodore attendait déjà dans le salon.

Il était radieux !

Sophie marcha droit à sa rencontre avec une franchise bien belle, mais dont il ne pouvait comprendre toute l'étendue, puisque, heureusement pour lui, il ignorait tout ce qui venait de se passer.

— Que je suis heureux, lui dit-il en lui baisant la main.

Pendant ce temps madame Printems étudiait l'attitude de M. Théodore, mais rien n'y trahissait le mal que le docteur était venu lui révéler, et que, cependant, toute grande émotion a le don de diagnostiquer un instant

Il est vrai que, depuis le matin, M. Théodore avait passé, pendant son entretien avec M. de Blaru, par les émotions les plus fortes dont la conclusion avait été qu'il s'alarmait à tort.

Un superbe équipage attendait les mariés dans la rue.

— Pourquoi cette folle dépense ? dit naïvement Sophie en voyant la voiture où on la faisait monter pour aller à la mairie.

— C'est une prévenance de notre oncle, répondit M. Théodore. Cette voiture est la sienne, et il n'a pas voulu que vous en usiez d'autre de toute la journée. Je crois que vous avez sérieusement conquis M. de Mérey.

— Votre oncle se nomme M. de Mérey ?

— Oui.

— N'est-il pas votre oncle paternel ?

— Oui.

— Comment ne porte-t-il pas le même nom que vous ?

— Mon père n'était son frère que du second lit. Ma grand'mère avait épousé en premières noces le baron de Mérey, dont elle avait eu mon oncle. Le baron était beaucoup plus riche que mon père, et mon oncle est ou plutôt était beaucoup plus riche que moi.

Cette conversation avait eu lieu dans le trajet de la maison de madame Printems à la mairie, qui était assez éloignée. Sophie, au reste, n'était pas fâchée de s'entretenir avec son mari de choses indifférentes qui servaient de voile aux préoccupations particulières.

Vous dites que M. de Mérey était plus riche que vous ; il l'est donc moins aujourd'hui ?

— C'est sa faute.

— Il a perdu de l'argent ?

— Il l'a dépensé. Ah ! mon oncle est un grand mauvais sujet, je vous en préviens ; mais, au fond, c'est un brave homme, et qui mérite que vous l'aimez ; et puis il a si peu de temps à vivre.

— Il est malade ?

— Non. Il est d'une santé de fer.

— Qu'est-ce donc alors ?

— Il faut qu'il meure dans un an.

— Dans un an ?

— Oui.

— Que me dites-vous là ?

— La vérité.

— Je ne comprends pas.

— Le fait est que c'est une histoire assez bizarre ; nous lui avons dit à ce sujet tout ce qu'il y avait à lui dire. Il n'a voulu entendre à rien. Mais

je ne veux pas vous attrister par ce récit que, du reste, je n'aurais pas le temps de vous faire. Il s'en chargera s'il veut, et vous verrez qu'il a peut-être raison de penser comme il pense. Aujourd'hui nous devons tous être heureux, et vous allez voir que M. de Mérey lui-même, malgré sa mort prochaine, ne sera pas le moins gai de nous tous.

Sophie marchait de surprises en surprises. Depuis le matin, elle entendait des choses si étranges, que, littéralement, elle ne comprenait plus rien à la vie.

On arriva à la mairie. Disons-le en passant, le mariage civil manque de solennité, et il a besoin d'être recouvert bien vite du sacrement religieux pour masquer à l'esprit sa base froide et sèche.

Le petit cortège se rendit à l'église, où les invités l'attendaient.

Ce fut un frémissement d'admiration parmi toutes les personnes présentes, malgré la sainteté du lieu, quand Sophie apparut dans son costume blanc, le front ceint de la couronne des anges et du voile des vierges. Du reste, la créature était si elle et si sainte, que l'admirer dans la maison du Seigneur, c'était presque louer Dieu.

Nous devons le dire, M. Théodore ne produisait pas un effet analogue. Nous avons donné son portrait dans les premiers chapitres de ce livre, et, à l'exception du sentiment de son bonheur complet, il n'y avait rien de changé en lui. Aussi aurait-on pu entendre parmi les femmes du peuple qui assistaient à cette cérémonie, quelques-unes dire :

— Pauvre jeune fille !

Rarement les gens du peuple se trompent en pareils cas. Ils jugent beaucoup par les yeux, et veulent, comme ils disent eux-mêmes, des époux assortis. Ils ne comprennent pas qu'un mariage puisse être dans de bonnes conditions de bonheur et de durée si la mariée est jeune et le mari vieux, si la femme est jolie et le mari laid. Ils sont contents quand ils les voient jeunes et beaux tous deux, de même qu'ils rient en toute sincérité quand ils les voient tous deux vieux et laids.

Quelques commères ne purent donc s'empêcher de dire : Pauvre jeune fille !

Pour elles, Sophie était une demoiselle sans fortune qu'on sacrifiait à un homme riche, et cependant, au fur et à mesure qu'elles la regardaient, elles lui trouvaient sur le visage la sérénité des âmes heureuses. Sophie était heureuse, en effet, mais pas au point de vue humain. L'expression n'en était pas moins la même pour les yeux naïfs qui la regardaient.

Max était au pied d'une colonne, toujours dans l'ombre, selon son habitude, et contemplait avec un sentiment, religieux pour le lieu où il était, et sympathique pour Sophie, les détails de la cérémonie qui s'accomplissait.

Il était venu seul. Catherine avait dû rester à la maison pour soigner son père; d'ailleurs, toutes ces fêtes avaient peu d'attrait pour elle. Elle n'en avait ni le goût, ni la toilette. Elle ne connaissait pas Sophie; son frère lui avait dit du bien d'elle;

elle faisait des vœux naturels pour cette mariée; c'est tout ce qu'elle pouvait faire.

Max était venu, lui d'abord, parce que son âme poétique ne laissait jamais échapper une occasion de se mettre en contact avec l'expression de Dieu, source de toute poésie. Il était convaincu que, non-seulement comme cœur, mais encore comme intelligence, on gagne toujours quelque chose à passer une heure dans une église, qu'elle soit déserte ou pleine, parfumée de fleurs pour un mariage ou tendue de noir pour un enterrement. Dieu y est toujours, et l'on s'en retourne toujours riche d'une espérance nouvelle.

Ensuite, Max ne pouvait se dispenser d'assister au mariage de son chef de bureau qui, dans certaines circonstances, comme nous l'avons vu, s'était montré bon et obligeant pour lui.

Il est vrai que Max avait encore le même habit que la veille et que son costume était bien humble au milieu des toilettes qui l'entouraient; mais s'il est un endroit où l'on soit dispensé de coquetterie, c'est bien celui où il était; et il n'en comprit pas moins, dans son modeste costume, la grandeur du lieu et de la solennité de l'événement. Quand le suisse passa devant lui, frappant de sa hallebarde pour appeler la charité de chacun, il déposa ses deux sous dans l'escarcelle du quêteur, et de toutes les aumônes qui furent faites ce jour-là, qui sait si la sienne ne fut pas une des plus agréables à Dieu? Celui qui a pœ donne toujours beaucoup quand il donne. Quand le prêtre bénit les deux époux, certainement l'âme de Max fut une des plus intelli-

gement impressionnées ; et quand l'orgue entonna son chant majestueux, brodé des voix légères des enfants de chœur, là où il trouva le plus d'écho parmi les assistants, ce fut sans aucun doute dans le cœur du poète inconnu qui priait et mêlait dans sa prière le souvenir de sa mère morte, de son père mourant, et de sa sœur à la raison chançante, et d'une autre personne dont seuls les vers qu'il avait brûlés connaissaient le nom mystérieux et doux.

En voyant M. Théodore et Sophie agenouillés au pied de l'autel, en se disant peut-être ce que les bonnes femmes s'étaient dit à l'entrée des deux époux, car il était impossible que, malgré son dévouement et sa reconnaissance à son chef, l'âme délicate de Max ne comprit pas quelle distance il y avait entre Sophie et l'homme qu'elle acceptait pour mari ; en face de ce qui se passait sous ses yeux, Max avait peut-être le droit d'interroger le destin et de lui demander pourquoi ce bonheur auquel il assistait n'était pas le sien, en quoi il en était indigne, et s'il ne serait pas juste que Dieu lui envoyât un dédommagement à toutes les épreuves subies. Eh bien, non ; Max se contenta de prier pour les autres, il demanda le bonheur à Dieu, non pour lui, mais pour cette belle jeune fille qui lui en rappelait une qu'il ne devait probablement jamais revoir, et pour ce qui le regardait personnellement, il se contenta de dire :

— Dieu peut ce qu'il veut. Quand Dieu voudra, moi je serai prêt à être heureux.

XIV

La tante de M. Théodore était là, elle aussi.

Voltaireienne dans l'âme, elle regardait autour d'elle avec toutes les affectations possibles. Tantôt elle saluait une personne de connaissance, tantôt elle appliquait son lorgnon à ses yeux et, se détournant à moitié, promenait ses regards, avec une apparente curiosité, sur les objets qui l'entouraient, comme pour faire comprendre à ses voisins qu'elle était peu familiarisée avec les églises; ou bien elle restait debout et la tête haute pendant l'élévation, ou bien elle prenait bruyamment du tabac; espérances de bien mauvais goût chez une vieille femme et que l'ignorance même d'un enfant ne se permet-

trait pas. Il faut dire, du reste, que ses voisins, recueillis, ou tout ou moins dignes dans leur attitude, ne faisaient pas attention à elle.

Enfin, elle aperçut un de ses familiers et? quittant sa place, elle alla se mettre à côté de lui.

— En avons-nous encore pour longtemps, lui demanda-t-elle presque à voix haute, sans doute pour forcer quelques têtes inclinées sur leurs livres à s'occuper forcément d'elle, ce à quoi elle réussit.

— Non, répondit en rougissant la personne interrogée.

— Tant mieux, car ce n'est pas amusant.

Et elle reprit du tabac.

Cette femme n'avait donc jamais aimé personne, elle n'avait donc jamais souffert, qu'elle pouvait rester une heure dans une église sans faire à Dieu la politesse d'une minute, sinon de prière, du moins de réflexion; ou bien n'agissait-elle ainsi que par cette forfanterie théorique propre à certains vieillards qui, plus ils approchent du terme de leur vie, plus ils affectent le scepticisme, comme les poltrons, qui ne chantent jamais si haut que lorsqu'ils approchent du danger.

Parmi les personnes qui se trouvaient encore là, il y en avait une dont, à en juger par sa vie, on eût pu croire l'esprit dans les mêmes partis pris philosophiques, et dont la tenue, cependant, contrastait visiblement avec celle de la vieille femme.

C'était M. de Mérey.

Il ne venait guère plus souvent qu'elle dans les églises; mais, quand il y venait, ne fit-ce que par

suite de sa bonne éducation, il s'y conduisait comme on doit s'y conduire. Il était de ceux que leur existence toute mondaine tient en dehors des devoirs religieux et qui n'entrent chez Dieu, pour leur besoin personnel, que trois fois dans leur vie : à leur baptême, à leur première communion, à leur mort. Selon ses prévisions, M. de Mérey serait même dispensé de cette dernière visite ; car, comme on le connaîtra bientôt, sa mort ne devait pas être de celle que l'Église accueille ; mais, peut-être pour cette raison, chaque fois qu'une convenance sociale l'avait fait assister à une cérémonie sainte, il n'avait pu se défendre, il ne l'avait même pas essayé, d'une grande et sincère émotion, et, en tout cas, croyait devoir à son hôte divin au moins la même déférence qu'il apportait à la première personne venue qui l'invitait à passer quelques heures chez elle.

M. de Mérey, fils d'un gentilhomme de bonne race, retrouvait encore au fond de sa vie, quand il se rappelait son enfance, un peu de cette foi qui était une des bases principales de l'ancienne noblesse.

S'il ne la manifestait pas souvent par des signes extérieurs, il la sentait néanmoins revivre en lui, à toute occasion qui lui était offerte, et s'il eût été marié, s'il eût eu des enfants, nous en sommes convaincu, cette foi eût été l'appui fondamental de leur éducation. Les passions, mais non les vices, s'étaient partagé la vie de cet homme. Or, les passions n'étant pas autre chose que l'expression exagérée des facultés affectives de l'âme, elles laissent

à l'âme qu'elles occupent l'intelligence de tout ce qui est grand, de l'art, de la nature, de Dieu.

Rarement les mauvais sujets, dans la signification encore honorable de ce mot, sont des athées. Le sensualisme n'est pas le matérialisme. Aux termes les moins exigeants de la religion, M. de Mérey était un bien mauvais chrétien ; eh bien ! tout ruiné qu'il était, quoiqu'il fût, à cette heure, décidé à mourir le jour où il aurait dépensé son dernier louis, il n'eût pas, pour la fortune d'un roi, c'est-à-dire pour continuer à vivre de la vie large et prodigue qu'il avait rêvée et qu'il aimait, il n'eût pas abjuré le catholicisme dont il ne mettait pas en pratique un seul des commandements.

Il avait la chevalerie de la religion de ses pères, et il ne l'eût pas plus désertée qu'il n'eût fui d'un champ de bataille, insulté une femme ou frappé un enfant.

Aussi, quand il entrait dans une église, ne se trouvait-il pas dépaysé. Il ne lui venait pas l'idée de se confesser et de changer de vie ; non, il était trop tard, et il devait fatalement aller jusqu'au bout de la route dont il avait déjà parcouru plus des deux tiers, mais il exposait mentalement à Dieu les excuses qu'il croyait avoir, il lui demandait son indulgence comme un grand enfant prodigue qui attendrit de loin son père sans avoir encore le courage de rentrer au foyer paternel ; il donnait aux pauvres, il se souvenait de sa mère, il se sentait devenir un peu meilleur, il admirait, il comprenait, il rêvait, et jusqu'au soir son âme gardait un reflet de cette pure lumière entrevue un instant.

Ce qu'on appelle le monde est plein de ces croyances-là ; inébranlables dans leurs principes intimes, nulles dans leur manifestation extérieure. La vie superficielle les recouvre tellement qu'elles y semblent mortes et ensevelies ; elles y dorment, voilà tout, et l'on est tout étonné, le jour où une théorie subversive, croyant la place libre, veut s'emparer des consciences, de voir se réveiller dans des âmes, dont on les croyait abandonnées, de bonnes et fermes convictions, toutes jeunes, toutes vivantes, prêtes à combattre et sûres de vaincre.

M. de Mérey était de ces âmes-là. Il n'eût pas fallu lui demander de venir tous les jours à la messe : mais il n'eût pas fallu non plus lui dire que Dieu n'existait pas.

Il était donc, pendant le mariage de son neveu, ce qu'il devait être, grave, recueilli, ému. Il suivait avec intérêt des yeux, de l'esprit et du cœur les différentes phases simples et saisissantes de cette cérémonie ; il se sentait plein de sympathie pour cette belle jeune femme qu'un sacrement faisait de sa famille et à laquelle, à compter de ce jour, il devait amitié et protection.

Il en arriva, malgré lui, à faire un retour vers son passé, et, comparant le désert où les agitations de sa vie le laissaient définitivement, aux joies tranquilles et fructueuses que lui eût données une alliance honorable, il se demanda pourquoi il avait si facilement gâté sa vie. Puis, comme il n'avait pas de bonnes raisons à se donner, comme il était trop tard pour revenir sur ses pas, comme il aimait autant ne pas songer à l'avenir, il passa la main

sur son front pour en chasser les réflexions qui l'y eussent ramené et ne voulut plus penser qu'aux époux et voir en quoi il pourrait leur être utile.

Il s'aperçut avec chagrin qu'il leur était d'une inutilité parfaite, qu'il n'avait ni leur âge, ni leurs goûts, ni leurs mœurs, et, de réflexion en réflexion, il en vint à se demander aussi comment il se faisait que Sophie, jeune, belle comme elle l'était, eût consenti à épouser M. Théodore qui, après tout, n'était ni jeune, ni beau, ni spirituel.

— Au fait, dit-il, comment ce mariage a-t-il pu se faire? Qui en a eu l'idée? C'est un meurtre. Mon neveu n'a rien pour plaire, et cette jeune fille aurait pu épouser mille fois mieux que lui. J'ai l'idée qu'elle ne sera pas heureuse. Théodore ne comprendra jamais cette nature fine et délicate. Et il finit par se dire, comme les commères du fond : Pauvre jeune fille !

Mais en ce moment, le prêtre joignait les mains des deux mariés et demandait à Sophie, avec la formule consacrée, si elle acceptait M. Théodore pour époux.

— Oui, répondit-elle d'une voix ferme et résolue.

A toutes les autres questions elle répondit pareillement.

— L'aimerait-elle ? se demanda M. de Mérey, que l'intonation que Sophie avait mise dans ses réponses avait touché profondément. L'aimerait-elle ? Ce serait bien étrange. Après cela, les femmes sont si bizarres.

Il se parlait ainsi, quand ses yeux tombèrent par hasard sur madame Printems, qui, depuis quelques-

instant avait pâli, et dont les yeux se mouillaient de larmes qu'elle n'osait essuyer devant tout le monde.

— Il se passe quelque chose, se dit M. de Mérey. Ce ne sont pas seulement des larmes d'émotion qui brillent dans les yeux de madame Printems. Il y a du chagrin dans ces larmes-là.

Il achevait à peine cette réflexion, quand il entendit auprès de lui ces mots murmurés avec l'accent de la commisération :

— Pauvre petite femme! que Dieu lui donne le courage.

M. de Mérey tourna la tête du côté où ces paroles avaient été prononcées et vit M. de Blaru.

— C'est vous, docteur, lui dit-il tout bas, qui plaignez Sophie.

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est à plaindre.

— Est-ce qu'on la marie contre son gré?

— Au contraire.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'elle se marie contre le gré de sa mère et contre le mien.

— Contre le vôtre?

— Oui.

— Que se passe-t-il donc?

— Demandez-le à sa mère; ce n'est pas mon secret.

— Et c'est grave?

— Je le crois bien.

M. de Mérey attendait maintenant avec impatience la fin de la cérémonie. Il ne quittait pas des

yeux madame Printems, qui avait trouvé moyen d'escamoter ses larmes en penchant son visage sur son livre de prières.

Cet homme était décidément bon, car depuis qu'il entrevoyait la possibilité d'un malheur pour cette jeune fille qu'il ne connaissait que de la veille, mais qu'il n'avait eu besoin de voir qu'une fois pour la comprendre, il était dans une agitation extrême.

Enfin le prêtre congédia les époux et les assistants avec une dernière bénédiction.

M. de Mérey vit passer devant lui M. Théodore et Sophie, l'un souriant et fier, l'autre souriante et calme.

On passa dans la sacristie, où les témoins et les conviées devaient signer l'acte religieux comme ils avaient signé l'acte civil.

Madame Printems signa la première, mais d'une main tremblante.

M. de Mérey s'approcha d'elle.

— J'ai à vous parler, madame, lui dit-il.

— A moi ?

— Oui, au sujet de votre fille. Je vous ai vue pleurer. Je sais que vous redoutez un malheur.

— Hélas !

— Silence ! on pourrait nous entendre. Nous allons monter dans la même voiture, et vous me conterez tout.

— Il est trop tard, maintenant.

— Il n'est jamais trop tard. Votre fille me fait tout simplement l'effet d'être un ange ; je veux qu'elle soit heureuse, et elle le sera, je vous en réponds.

— Dieu vous entende !

M. de Mérey serra la main de madame Printems en témoignage d'alliance et de protection, et après avoir signé à son tour, il quitta l'église et envoya son valet de pied chercher sa voiture.

Il y fit monter madame Printems.

Pendant ce temps Sophie montait dans celle qui l'avait amenée, et M. Théodore s'asseyant à côté d'elle, lui pressait la main en lui disant :

— Sophie, je vous jure de tout faire pour votre bonheur.

— Merci de ce serment, mon ami, répondit la jeune femme avec sa voix douce, j'ai fait le pareil pour vous et je le tiendrai.

— Maintenant, où va-t-on ? demandait la tante à un vieux monsieur dont elle avait pris le bras.

— On va déjeuner, madame.

— Ce n'est pas malheureux, je meurs de faim.

Max s'était modestement dérobé au milieu de la foule et regagnait pédestrement son bureau.

— Voyons, ma chère madame Printems, je vous écoute, fit M. de Mérey, que se passe-t-il !

— Vous voulez absolument que je vous le dise.

— Je vous en prie.

XV

Trois ans avant les événements que nous venons de raconter, à onze heures du matin, M. de Mérey avait quitté sa maison de la rue de la Paix, était monté dans sa voiture et s'était fait conduire devant une des plus belles maisons du boulevard Saint-Martin.

Arrivé là, il avait demandé au concierge :

— M. Dogmann.

— Au premier au-dessus de l'entresol.

M. de Mérey monta à l'étage indiqué, tourna le bouton d'une grande porte sur laquelle on avait écrit : bureau et caisse, et se trouva, après avoir traversé l'antichambre, dans une salle dont le grillage

latéral, les rideaux de soie verte, et les grands livres ouverts devant trois commis chiffant à qui mieux mieux, indiquaient suffisamment une maison de banque.

Il demanda une seconde fois M. Dogmann.

Un des commis, sans lever les yeux de dessus son registre, répondit : La porte en face.

M. de Mérey ouvrit cette porte comme il avait ouvert la première, et se trouva dans un salon meublé avec un riche mauvais goût, où flambait un grand feu, et où, quelques instants après, parut, en robe de chambre, un homme à peu près du même âge que lui, mais dont le visage rougeaud, marqué de la petite vérole, aux yeux petits, au nez court, à la bouche sèche et démeublée, manquait non-seulement de toute distinction, mais, à en croire les apparences, dénotait une âme commune et fausse.

— Bonjour, mon cher monsieur Dogmann, dit cependant M. de Mérey à cet homme qui s'avancait vers lui en le regardant comme on regarde les gens qu'on ne connaît pas, et en frottant l'une contre l'autre ses mains que, du reste, il avait assez belles et assez blanches.

— Bonjour, monsieur, répondit le banquier. Veuillez me dire à qui j'ai l'honneur de parler.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, en vérité.

— Je suis donc bien changé ?

— Ou j'ai bien mauvaise mémoire.

— Celle du cœur pourrait suppléer à celle des yeux, mon cher monsieur Dogmann. Je suis M. de Mérey.

— Ah ! c'est vrai. Excusez-moi, monsieur le baron, répondit M. Dogmann en pâlisant légèrement ; excusez-moi, je m'attendais si peu à votre visite. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

M. de Mérey s'assit.

— Eh bien ! mon cher monsieur Dogmann, vous avez donc fait fortune depuis que nous nous sommes vus ?

— Fortune, fortune, ce n'est pas le mot ; mais, enfin, les affaires vont un peu.

— C'est peut-être moi qui vous ai porté bonheur.

M. Dogmann ne répondit rien.

— Votre temps doit être précieux, continua M. de Mérey, qui, du reste, ne tenait pas à faire longue conversation avec ce personnage ; je vais donc aller droit au fait. Tandis que vous faisiez fortune, mon cher monsieur Dogmann, moi j'ai à peu près mangé la mienne. Je prends des arrangements pour l'avenir. Je suis forcé de me rappeler les noms des personnes à qui j'ai eu jadis l'occasion de rendre service, et de venir surtout à celles que, comme vous, le sort a favorisées, redemander, à mon grand regret, ce que j'ai eu le plaisir de leur prêter.

— De leur prêter ! répéta M. Dogmann comme s'il n'eût pas bien compris.

— Oui, de leur prêter. Or, vous êtes, mon cher monsieur, mon seul et dernier débiteur.

— Pardon, monsieur le baron, mais je crois que vous faites erreur.

— Comment, erreur, mon cher monsieur Dogmann, est-ce qu'il faut réveiller toutes vos mémoi-

res, les unes après les autres? vous avez la léthargie des sentiments, permettez-moi de vous le dire, mais si vous y tenez absolument, pour la régularité de nos positions respectives, je vais vous parler du passé.

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec l'intonation d'un homme de cœur qui ne sait pas faire le créancier et qui s'impatiente des façons de son débiteur.

— Vous êtes bien monsieur André Dogmann? reprit M. de Mérey.

— Oui.

— Israélite?

— Parfaitement.

— Né à Munich?

— Né à Munich?

— Vous êtes bien venu à Paris, il y a dix ans?

— C'est vrai.

— Peu riche?

— Fort pauvre.

— Mais intelligent.

M. Dogmann s'inclina comme pour remercier M. de Mérey de ce mot qui, dans la bouche du baron, à ce moment de leur entretien, avait certainement une autre signification que celle que le banquier lui prêtait.

M. de Mérey reprit :

— Peu après votre arrivée à Paris, un de mes amis, à qui vous aviez eu occasion de rendre quelques services, disait-il, vous adressait à moi. Vous faisiez assez promptement l'escompte; pas par vous-même, puisque vous n'aviez pas d'argent, mais par

l'entremise de ces usuriers de Paris qui tiennent à faire rapporter incognito à leur argent le double ou le triple de l'intérêt légal.

Je faisais beaucoup de dépenses. J'avais souvent besoin d'argent ; vous pouviez m'être utile, je vous accueillais, et je vous confiai quelques lettres de change que vous me fîtes escompter à vingt ou vingt-cinq pour cent. Je ne vous en fais pas de reproches ; l'argent est une si bonne chose qu'on ne saurait l'acheter trop cher. D'ailleurs, l'argent ne venait pas de vous, ce n'était pas vous qui me rançonniez. Je n'avais donc rien à dire. Ma mémoire est-elle fidèle ?

— Parfaitement, monsieur le baron.

— Cependant vous gagniez bien un courtage sur le prêteur, et vous aviez soin d'en réclamer au moins autant de celui qui empruntait. C'était tout naturel, et ce ne serait pas la peine de faire ce métier-là, s'il ne devait rien rapporter.

De courtage en courtage, vous vous vîtes, un jour, à la tête de cinquante mille francs, qui ne devaient rien à personne, comme on dit en pareil cas, je crois, et l'envie vous prit de faire la petite banque pour votre compte personnel ; mais cinquante mille francs, ce n'était pas assez, vous ambitionniez une mise de fonds de cent mille : c'était donc cinquante mille francs à trouver encore. Vous aviez une grande confiance en moi, continua M. de Mérey d'un ton légèrement railleur ; j'avais payé exactement toutes les traites que vous aviez bien voulu endosser, et, pour comble de bonheur, je venais de

faire un nouvel héritage de cent cinquante mille francs.

Cet appoint de cinquante mille francs vous fit naître une idée, à vous, monsieur Dogmann, qui aimez les comptes ronds, et un beau matin, vous vintes tout bonnement, tout franchement, je crois, ne demander, en m'offrant toutes les garanties possibles, de vous prêter cette différence de cinquante mille francs, qui n'étaient pas grand'chose pour moi, qui pouvaient vous aider à faire votre fortune, et dont vous me proposiez de me servir les intérêts à dix. L'offre était un peu blessante. Les gens qui empruntent et qui paient l'argent à vingt-cinq pour cent, n'ont pas l'habitude de le prêter à dix, ni même à cinq. Ils prêtent, voilà tout.

C'est ce que je fis. Vous m'aviez été utile dans un temps, je pouvais vous obliger à mon tour, je ne vis dans votre proposition d'intérêts que l'habitude des affaires ; je vous la pardonnai aussi facilement que vous me l'aviez faite, et, comme j'avais sous la main les titres de rente de ces cinquante mille francs, j'en détachai la fraction dont vous aviez besoin et je vous la remis. Est-ce bien exact ?

— Parfaitement exact ?

— Votre délicatesse tint à me faire au moins un reçu de cette somme avec l'obligation pour vous de me la restituer soit en argent, soit en valeurs ayant cours, à ma première réquisition. Je pris ce reçu. Ne pas le prendre eût été vous offenser. Je le mis dans un tiroir et je partis peu de temps après pour un assez long voyage.

Ce voyage, de mauvaises spéculations qu'en me

fit faire, mes goûts particuliers, mes dépenses personnelles compromirent ma fortune ; je revins en France, il y a deux mois, je payai mes dettes, je fis le total de ce qui me restait et je me trouvai à la tête de deux cent mille francs, c'est-à-dire de dix mille livres de rentes.

Vous me connaissez assez, mon cher monsieur Dogmann, pour savoir qu'il m'est impossible de vivre avec un pareil revenu. Je pris donc une grande résolution. Je fis quatre parts de cinquante mille francs chacune, je plaçai chacune de ces parts dans un tiroir différent, et je me dis que j'avais ainsi quatre années à vivre de ma vie d'autrefois, après quoi je me brûlerais la cervelle comme un honnête homme qui ne veut duper personne, ou si vous l'aimez mieux, comme un philosophe qui a joui de la vie, à qui quatre années suffisent pour l'user définitivement, et qui, ayant joué souvent avec la mort, ne la craint pas. Mais, en fouillant dans mes tiroirs, en les purgeant de leurs papiers inutiles pour faire place aux cinquante mille francs de chaque année, je retrouvai votre reçu que, je dois vous le dire, j'avais complètement oublié.

C'étaient justement 50,000 fr. que je retrouvais, c'est-à-dire une année à ajouter aux quatre autres. Si philosophe que je sois, cette découverte me fit plaisir. Cependant, il me restait à savoir si vous étiez en position de me rendre cette somme ; car, si de votre côté, vous aviez été dans de mauvaises affaires, je ne vous eusse jamais reparlé de cette dette et ne serais pas venu ramasser une année d'existence dans la gêne de la vôtre.

Je pris des informations, et j'appris que M. André Dogmann, grâce à son intelligence, avait fait sa fortune, qu'il jouissait d'une grande considération, qu'il avait une bonne maison de banque, boulevard Saint-Martin, et qu'il était enfin en mesure de me rendre ce que j'avais eu autrefois le plaisir de lui prêter. Je pris le reçu de M. André Dogmann, j'arrivai chez lui, il ne me reconnut pas tout de suite, ce qui n'a rien d'étonnant, car je dois être changée, il ne se rappela pas aussitôt cette dette, ce qui n'est pas extraordinaire, puisque moi-même je l'avais oubliée et que la bonne fortune a autant de droit d'être oubliée que la mauvaise, et je lui rendis son reçu, en lui demandant, non pas la somme, si cette restitution le gênait en ce moment, mais un crédit de cinquante mille francs sur son excellente maison.

Là-dessus M. de Mérey tira de sa poche le reçu du banquier et le remit à M. Dogmann.

Celui-ci le considéra quelques instants, plus longtemps même qu'il ne fallait pour en prendre connaissance ; mais il avait besoin de ce temps pour composer son visage et préparer la mise en scène de sa réponse.

— Tout cela est bien exact, monsieur le baron, répliqua-t-il sans relever les yeux, et nous allons régler nos comptes, ce que j'eusse été le premier à faire, si j'avais connu votre retour.

Le banquier déposa le reçu sur la cheminée et sonna.

Un commis parut.

— Apporte-moi le compte de M. le baron de Mérey.

Le commis se retira et reparut deux ou trois minutes après sans que les deux interlocuteurs eussent échangé une parole de plus.

M. Dogmann s'était assis d'avance à une table, avait approché un encrier et s'était mis sur une belle feuille de papier blanc à faire des additions, des multiplications, après avoir feuilleté une à une chacune des feuilles que le commis lui avait apportées.

Enfin, il se leva, et s'approcha de M. de Mérey.

— Monsieur le baron, lui dit-il, je vous prie de me pardonner mon premier manque de mémoire. Je n'avais pas oublié le service rendu, mais au milieu de mes nombreuses affaires, je ne m'en rappelais pas très-bien les détails. Voici notre petit compte.

« Effets de Mérey, 40,000 fr.

» Intérêts et frais, 2,500 fr.

» Total 42,500 fr., qui, déduits d'une somme de 50,000 dont vous avez reçu, réduisent ma créance à 7,500 fr. que je vais vous faire compter à l'instant même. »

M. de Mérey regarda M. Dogmann comme on regarde un fou.

— Quarante-deux mille cinq cents francs ! dit-il ; je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, monsieur le baron. Le reçu dit que je puis vous payer en valeurs ayant cours ; moi qui sais mieux que personne que votre signature est une de ces valeurs-là, je vous paie avec des billets ou plutôt avec des traites de vous.

— Des traites de moi ?

— Oui, monsieur le baron.

— Et sur qui ces traites ?

— Sur un monsieur Legris qui me les a passées.

Voyez plutôt.

En disant cela, M. Dogmann passait à M. de Mérey quatre papiers timbrés portant chacun en suscription :

« Accepté pour la somme de dix mille francs. »

Et la signature du baron.

XVI

Les traites avaient été remplies par ce M. Legris et passées à l'ordre de M. Dogmann. Elles avaient été présentées chez le baron pendant son absence, le protêt avait été fait, le jugement avait été rendu, la contrainte par corps avait été signée, et, pour faire arrêter M. de Mérey, il n'y avait qu'à remettre aux gardes du commerce ces pièces parfaitement en règle.

Le baron les considéra avec attention.

— Y a-t-il quelqu'erreur ? demanda M. Dogmann avec une impudence rare.

M. de Mérey le regarda dans le blanc des yeux, comme on dit, et sentit le rouge de la colère et de la honte lui monter aux joues.

— Non, monsieur, répondit le baron, ces traites sont bien de moi ; seulement je n'en ai jamais reçu l'argent, car elles m'ont été volées.

— Par qui donc ?

— Par vous !...

— Volées par moi, répéta M. Dogmann ; savez-vous bien ce que vous dites, monsieur le baron ?

— Parfaitement. Ces traites, je me le rappelle on ne peut mieux, je vous les ai remises, pour les faire escompter, à une époque où j'avais besoin d'argent. Je suis parti sans que vous m'ayez remis ni l'argent ni les traites. J'avais confiance en vous. Je n'ai pas songé à vous redemander ces traites. J'ai eu tort, puisque vous deviez en faire l'usage que vous faites.

En disant cela, M. de Mérey prenait sur la cheminée le reçu du banquier, et le tenant de la main gauche tandis qu'il tenait les traites de la main droite :

— Voulez-vous que je vous montre ce que c'est qu'un honnête homme ? reprit-il. Je n'ai qu'à déchirer ces traites qui m'appartiennent et à garder ce reçu, j'aurai fait ce que je puis faire et il faudra bien que vous me payiez ; mais je crois que l'argent d'un coquin porte malheur et je n'en veux pas. Vous me volez non-seulement cinquante mille francs, monsieur Dogmann, mais une année d'existence, et la meilleure, la dernière. Que Dieu l'ajoute à votre vie et que la chose vous porte bonheur, mais j'en doute.

M. de Mérey prit le reçu et les traites, déchira le tout et jeta les morceaux au feu.

— Vous ne me devez plus rien, dit-il.

Ces dernières paroles furent prononcées avec la dignité d'un gentilhomme qui chasse un laquais.

M. Dogmann n'y fut pas tout à fait insensible, et, tout en ne voulant pas perdre le gain de sa mauvaise foi, il n'osait plus la soutenir jusqu'au bout. Il essaya de transiger.

— Je vous assure, monsieur le baron, dit-il...

— Assez, interrompit M. de Mérey en se dirigeant vers la porte.

— Mais il y a sept mille cinq cents francs à vous remettre.

— Je vous les donne. La leçon vaut bien encore cela ; seulement, mon cher monsieur Dogmann, ne vous trouvez jamais sur le même chemin que moi, car, une fois sorti de chez vous, partout où je vous rencontrerai, je compte vous casser la tête à coups de canne.

Là-dessus, M. de Mérey, qui avait remis depuis longtemps son chapeau sur sa tête, quitta le salon du banquier qu'il laissa assez interdit de cette menace que M. Dogmann le savait homme à exécuter.

En effet, peu de temps après cette scène, M. de Mérey passait dans sa voiture avec un de ses amis dans une des rues les plus fréquentées de Paris, quand il aperçut M. Dogmann sur le trottoir.

Le baron fit arrêter sa voiture.

— Pardon, dit-il à son ami, vous permettez.

— Faites.

M. de Mérey marcha droit au banquier, et sans lui dire une parole, lui donna une effroyable paire

de soufflets, puis il remonta dans sa voiture en disant au cocher :

— Allez.

Et en effet il continua son chemin, en laissant au milieu d'un groupe de curieux ce bon M. Dogmann, lequel commença de comprendre que s'il est facile de voler un honnête homme, il y a quelque danger à l'avoir volé.

En outre, il resta bien convaincu que, toutes les fois que le baron le rencontrerait, la même scène aurait lieu.

M. Dogmann apaisa de son mieux les sollicitudes qui l'entouraient et lui conseillaient de porter plainte en s'apitoyant sur son sort, et il rentra chez lui.

Là, il réfléchit à sa situation.

Il avait trois partis à prendre.

Le premier était de ne rien dire et de quitter Paris pour échapper aux scandales que feraient naître tôt ou tard les représailles on ne peut plus simples du baron ; mais quitter Paris, c'était abandonner ses affaires en voie de prospérité, c'était manquer sa fortune, et, dans la balance d'un homme de son espèce, l'intérêt devait l'emporter sur toute autre chose, même sur la question d'honneur.

Le second parti, c'était de porter plainte contre M. de Mérey, mais cette plainte amènerait des explications publiques, et, bien que le baron n'eût que sa parole à opposer aux registres que M. Dogmann montrerait, l'affirmation d'un homme convaincu de son droit n'est pas chose qu'on démente commodé-

ment, malgré tout l'aplomb possible, et M. Dogmann pourrait bien ne pas sortir blanc comme neige d'une affaire de ce genre.

Enfin le troisième parti, c'était de se repentir de sa mauvaise action, et de restituer les cinquante mille francs à leur véritable propriétaire. C'était dur, c'était même humiliant, mais enfin c'était le moyen qui avait le mérite d'être le plus honorable, en même temps que le plus avantageux.

Après en avoir cherché beaucoup d'autres et avoir réfléchi pendant plusieurs jours sans sortir, M. Dogmann se rendit chez M. de Mérey.

Quand on l'annonça au baron, celui-ci, qui ne soupçonnait pas la cause de cette visite, se demanda ce que M. Dogmann pouvait venir faire chez lui.

Peut-être lui demander raison ? C'était bien invraisemblable...

Enfin, il reçut son ancien homme d'affaires, par curiosité.

— Eh bien, monsieur Dogmann, lui dit-il, à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

— Vous avez été bien cruel pour moi, monsieur le baron !

— Vous trouvez ?

— Oui ; mais j'espère que chez vous...

— Oh ! vous n'avez rien à craindre ici, vous le savez bien.

— Mais quelles sont vos intentions, monsieur le baron ?

— Mes intentions ?

— Oui.

— A quel sujet ?

— A mon sujet.

— M. Dogmann prononça ces paroles avec une humilité presque touchante.

M. de Mérey commença à croire que le soufflet donné pourrait bien avoir porté ses fruits.

— Mes intentions, mon cher monsieur Dogmann, répondit-il, mais je ne vous les ai pas cachées.

— Ainsi, monsieur le baron...

— Ainsi, partout où je vous rencontrerai, je me paierai, à mon grand regret, comme je l'ai fait l'autre jour, les intérêts de mes cinquante mille francs, intérêts qui, je vous en préviens, n'éteindront jamais le capital.

— C'est votre résolution bien arrêtée ?

— J'en ai même pris encore une tout récemment.

— Laquelle ?

— Celle de vous brûler la cervelle une heure avant de me tuer.

M. Dogmann savait que M. de Mérey le ferait comme il le disait. Il n'hésita donc plus.

— Soit, monsieur le baron, dit-il, je cède.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je vous rendrai vos cinquante mille francs.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— Oh ! mais c'est une assez bonne idée qui vous est venue. Seulement, outre qu'elle vous est venue un peu tard, elle a l'air de vous coûter beaucoup.

M. Dogmann soupira.

M. de Mérey ne put s'empêcher de rire.

— C'est donc bien triste, reprit-il, de se séparer de cinquante mille francs, même quand ils ne vous appartiennent pas.

— Il faut être dans les affaires pour le comprendre, répondit M. Dogmann avec une naïveté au-dessus de tout éloge, en tirant péniblement de sa poche les valeurs qu'il avait à remettre à son créancier et en les considérant avec tristesse, comme une mère au moment de quitter ses enfants.

— Ma foi, voilà un type, se dit le baron, et il ne sera pas dit que je l'aurai vu pour rien. Ainsi, continua-t-il, vous regardiez cet argent comme le vôtre?

— Dame! songez que j'ai de la famille, monsieur le baron.

— Des enfants?

— Oui. Et une femme.

— Que vous aimez?

— Beaucoup.

— On aime donc dans les affaires?

— Après la bourse, il faut bien se distraire un peu.

— Monsieur Dogmann.

— Monsieur le baron.

— Je suis au regret de ce qui s'est passé entre nous.

— Vraiment?

— Oui.

— Pourquoi?

— D'abord parce qu'on a toujours tort de battre un homme qui ne se bat pas ; ensuite parce que vous êtes un bonhomme très-amusant. Si vous m'aviez parlé ainsi quand je suis allé vous voir, j'aurais pris la chose en gaieté, et nous n'aurions eu aucune discussion. Vous n'êtes donc pas brave, mon cher monsieur Dogmann ?

— Hélas !

— Voilà où est votre faute. Quand on fait des farces comme celle que vous m'avez faite, il faut avoir le courage de les soutenir quand même ; autrement, il faut se résoudre à être un honnête homme. Auriez-vous pris cette résolution ?

— Avec des gens comme vous, il n'y a pas moyen de faire autrement. Enfin, j'ai cinquante mille francs à vous remettre ; les voici. Veuillez me donner un reçu.

M. de Mérey donna le reçu demandé. M. Dogmann jeta un dernier regard d'adieu à ses billets de banque.

— Si vous avez besoin d'un banquier, monsieur le baron, je me recommande à vous.

Le mot était charmant.

M. de Mérey tira dix billets de mille francs du paquet que M. Dogmann venait de lui remettre.

— Mon cher monsieur Dogmann, lui dit-il, vous m'avez obligé autrefois, je ne crois pas m'être assez acquitté envers vous. Bien que vous soyez dans une tout autre position aujourd'hui, vous ne rougirez peut-être pas de recevoir vos honoraires arriérés du temps où vous étiez simplement homme d'affaires. Prenez ces dix mille francs avec lesquels vous achè-

terez un bijou quelconque à votre femme, tâchez d'être honnête homme sans trop de regrets, et si je puis vous être bon à quelque chose, venez me trouver.

Si M. Dogmann eût suivi son premier mouvement, il eût baisé les mains du baron. Il se retira tout joyeux. Il emportait quelque chose.

En somme, M. de Mérey se trouvait à la tête de quarante mille francs sur lesquels il ne comptait plus. Il se demanda s'il allait les garder pour une cinquième année à vivre, ou s'il allait les répartir sur les quatre années qu'il s'était adjudgées. Grâce à sa philosophie qui consistait à préférer la vie bonne à la vie longue, cette dernière idée lui parut la meilleure, et il se donna, pendant quatre ans, soixante mille livres de rente au lieu de cinquante mille.

Mais son histoire avec M. Dogmann ne devait pas en rester là.

Un mois peut-être après les événements que nous venons de raconter, on lui annonça le banquier.

M. Dogmann entra dans la chambre du baron, et celui-ci s'aperçut bien vite d'un changement sensible dans toute sa personne. M. Dogmann avait maigri, il avait pâli, il paraissait très-triste.

— Qu'avez-vous donc ? cher monsieur Dogmann.

— Oh ! monsieur le baron, il m'arrive un grand malheur.

— Conte-moi cela.

— Je vous ai parlé de ma femme, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

- Vous ai-je dit qu'elle est jolie ?
- Non ; mais vous m'avez dit que vous l'aimiez.
- Eh bien ! monsieur le baron, devinez ce qui m'arrive.
- Votre femme est morte ?
- Non ; mais j'avais un ami.
- Vous ? ne put s'empêcher de dire le baron avec une exclamation d'étonnement.
- Moi. Et j'avais en lui une confiance illimitée.
- Allait-elle jusqu'à lui prêter de l'argent ?
- Il me doit plus de quinze mille francs.
- Il était jeune, votre ami ?
- Vingt-huit ans.
- Il venait souvent vous voir ?
- Tous les jours.
- Ah ! mon pauvre monsieur Dogmann.
- Vous devinez donc ?
- Pardieu ? Il vous a pris l'argent que vous lui offriez et votre femme que vous ne lui offriez pas.
- Justement.
- Mais ce n'est pas tout.
- Il vous a peut-être rendu votre femme, le scélérat !
- Ce ne serait rien.
- Qu'est-il donc arrivé ?
- Il est arrivé que dans le premier moment de colère... vous savez comme je suis doux.
- Oui, je le sais.
- Eh bien ! j'ai donné un soufflet à cet homme.
- C'est très-bien, cela, monsieur Dogmann.
- Vous trouvez cela très-bien ?
- Oui, et me voilà tout à fait réconcilié avec vous.

— Que voulez-vous, il n'y avait pas autre chose à faire.

— Vous auriez pu faire un procès.

— Et mon honneur ?

— Ah ça, mon cher monsieur Dogmann, vous êtes devenu un héros. C'est ainsi qu'il faut être toujours.

— Oui, mais nous ne sommes pas au bout.

— Votre ancien ami vous envoie demander raison.

— Voilà.

— Et vous venez me demander...

— D'être mon témoin. J'ai besoin, vous comprenez, moi qui n'ai pas l'habitude de ces choses-là, j'ai besoin d'un homme comme vous qui me soutienne, qui m'encourage, qui me conseille ! Moi qui étais si heureux. A qui ai-je fait du mal, pour qu'on m'en fasse ainsi ?

— Mon cher monsieur Dogmann, je suis votre témoin, et un de mes amis m'assistera.

— Alors je puis indiquer ici le rendez-vous aux témoins de ce misérable ?

— Oui, à trois heures.

Un froid passa sur le corps de M. Dogmann à l'idée de ce commencement de réalité.

— A quoi me ferez-vous battre ? reprit-il.

— Soyez tranquille, mon cher monsieur Dogmann, je vous arrangerai bien cela, et le duel vous fera honneur, je vous en réponds.

Cette assurance ne parut satisfaire que médiocrement ce pauvre mari trompé.

XVII

La nature humaine est un assemblage des plus incroyables contradictions. Ce M. Dogmann, dont l'honneur avait accepté qu'il volât cinquante mille francs à M. de Mérey, chose dont il ne pouvait accuser que lui-même, ne pouvait faire accepter à son honneur que sa femme le trompât, chose dont il n'était nullement coupable; cet homme à qui un soufflet, une insulte publique, n'avait pas inspiré le courage d'un duel, voulait se battre pour un affront ignoré et qui pouvait rester inconnu. Il est vrai qu'avec l'argent madame Dogmann était le seul amour du banquier.

M. de Mérey éprouva une sorte de sympathie

pour cet homme qui ne se donnait pas même la peine de discuter ses sensations, qui avait fait preuve de mauvaise foi en niant sa dette, de lâcheté en ne répondant pas à un soufflet, de repentir en rapportant l'argent, de cœur en souffletant le séducteur de sa femme, de courage en se disposant à lui rendre raison.

— Où allez-vous en sortant de chez moi? lui demanda le baron.

— Je vais chez quelques clients.

— Vous ne rentrez pas chez vous ?

— Non.

— N'y rentrez pas avant de m'avoir revu.

— Je vous reverrai donc ?

— Oui. Ne faut-il pas que je vous fasse connaître la décision que nous aurons prise avec les témoins de votre adversaire ?

— Où vous reverrai-je ?

— Ici, à cinq heures.

Le baron tendit la main à M. Dogmann, qui la lui serra avec reconnaissance.

— N'oubliez pas, répéta M. de Mérey au banquier, pendant qu'il ouvrait la porte pour sortir, que j'attends ces messieurs à trois heures ici, et vous à cinq.

M. Dogmann sortit en faisant signe qu'il n'avait rien oublié.

Resté seul, le baron réfléchit quelques instants, puis il sortit à son tour.

— Maintenant, voyons la femme, se dit-il, et si elle vaut la peine que son mari tue ou se fasse tuer pour elle.

M. de Mérey avait une longue expérience des femmes, et il était capable de juger la première venue au bout d'une demi-heure de conversation.

Il se fit annoncer chez madame Dogmann.

On lui répondit que madame était à sa toilette, et on le pria d'attendre quelques instants.

Il était encore de bonne heure, une heure à peu près, madame Dogmann pouvait donc ne pas avoir terminé sa toilette ; mais le baron, doué d'une forte dose d'incrédulité en tout ce qui concernait le sexe enchanteur dont madame Dogmann faisait partie, se laissa supposer à lui-même que cette dame pouvait avoir une autre raison de ne pas paraître tout de suite.

A tout hasard, il laissa ouverte la porte par laquelle il était entré, qui donnait dans la salle à manger, et s'adossant à la console placée entre les deux fenêtres, il prêta l'oreille et ne quitta pas cette porte des yeux.

Au bout de deux ou trois minutes, il lui sembla entendre un chuchotement dans une des chambres latérales, puis une porte s'ouvrit tout doucement, et l'ombre d'un homme traversa la salle à manger.

Cet homme avait son chapeau sur la tête.

— Voilà un homme mal élevé, se dit-il.

Au lieu de marcher tout droit vers la sortie de l'appartement, cet homme, qui avait paru au baron avoir l'âge que M. Dogmann donnait à son adversaire, s'arrêta, sans pouvoir être vu de M. de Mérey, pour causer avec la femme de chambre. Mais le baron avait l'oreille fine, et il entendit, sinon les

paroles, du moins le murmure de cette conversation.

— Voilà le personnage en question, se dit-il. Madame Dogmann le reçoit encore après ce qui s'est passé. Mauvais indice pour madame Dogmann.

En ce moment l'individu, objet de ces réflexions, quittait l'appartement. M. de Mérey s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la rue et vit sortir de la maison, le chapeau de côté, les mains dans ses poches et se dandinant en marchant, celui qu'il n'avait encore qu'entrevu dans la demi-teinte de la salle à manger.

— Allons, dit-il, ou je me trompe fort ou cet homme est un coquin.

Madame Dogmann parut.

C'était une fort gentille petite femme, avec un gai petit air de timidité niaise.

— Méfions-nous, pensa M. de Mérey.

Comme on le voit, le baron ne se démentait pas une seconde.

— Vous m'excuserez, monsieur, dit madame Dogmann, mais je n'attendais pas de visite sitôt et j'ai été forcée de vous faire attendre.

En même temps, elle priait M. de Mérey de s'asseoir, et prenant la pose interrogative d'une femme qui se demande ce qu'on lui veut, elle s'asseyait auprès de lui.

Celui-ci dressa tout de suite son petit plan de bataille et se lança à fond de train dans une franchise militaire.

— Madame, lui dit-il, la situation est grave. Vous savez que votre mari a donné un soufflet à quelqu'un ?

Madame Dogmann fit presque un bond sur sa chaise. Elle avait entendu parler de M. de Mérey, elle avait eu connaissance de sa rencontre avec M. Dogmann et du résultat que cette rencontre avait eu pour ce dernier ; elle avait même reproché à son mari sa pusillanimité à ce sujet ; elle avait été jusqu'à lui dire qu'elle ne le reverrait que lorsqu'il aurait tiré satisfaction de cette insulte.

Dieu me garde de supposer que madame Dogmann cachât une arrière-espérance dans le conseil de bravoure et de duel qu'elle donnait à son mari ! Elle supposait donc que M. de Mérey revenait chez elle pour cette dernière aventure ou pour une affaire d'argent, peut-être même pour lui faire sa cour ; mais elle ne soupçonnait pas qu'il fût initié aux événements intimes de sa vie depuis deux jours et surtout qu'il allait les aborder aussi brutalement.

Sans lui donner le temps de se remettre, M. de Mérey reprit :

— Je connais toutes les raisons de cette insulte.

Cette fois, madame Dogmann ne bougea pas, mais elle rougit et ne put s'empêcher de baisser les yeux.

— Je ne m'explique pas bien, monsieur, dit-elle avec embarras...

— Je vais vous l'expliquer, madame. M. Dogmann consent à se battre avec son adversaire qui, cependant, m'a tout l'air d'un coquin.

Madame Dogmann rougit encore plus, mais elle redressa la tête comme pour défendre celui qu'on attaquait.

— C'est mon opinion personnelle, reprit M. de

Mérey. Je viens de voir ce monsieur sortir de chez vous, et il me déplait profondément.

La pauvre femme comprit qu'il n'y avait pas à lutter contre un parti pris aussi inflexible que celui de son interlocuteur, et elle se contenta de lui demander :

— Voyons, monsieur, où voulez-vous en venir ? et n'oubliez pas que je suis une femme.

— M. Dogmann est venu me demander de lui servir de témoin.

— Et vous avez accepté ?

— Oui, madame.

— Vous, avec qui il aurait dû se battre ?

— Et avec qui, heureusement (heureusement est-il le mot, madame ?), avec qui il ne s'est pas battu ; car moi je l'aurais tué, tandis que j'ai tout lieu de penser que demain c'est lui qui tuera.

— Qui tuera, monsieur ! s'écria madame Dogmann avec effroi.

— Oui, madame.

— Le duel aura donc lieu ?

— Certainement, et c'est à ce sujet que je me suis permis de venir vous voir. Je ne suis plus un jeune homme : j'ai été ce qu'on appelle un mauvais sujet, mais je suis un bon gentilhomme et je connais la vie. Une femme peut donc se fier à moi. Voulez-vous être franche, madame, comme je serai franc avec vous ?

— Je vous le promets.

— Eh bien, madame, je viens vous demander ce qu'il faut faire.

— Comment cela ?

— Faut-il faire tuer votre mari ou son adversaire ?

Madame Dogmann regarda le baron avec une véritable épouvante.

— Vraiment, monsieur, lui dit-elle naïvement, vous me faites trembler depuis que vous êtes ici.

— Voilà bien les femmes, dit tout haut M. de Mérey, elles amènent tout doucement, avec leurs blanches mains, avec leurs fins sourires, pour la satisfaction de leurs petits caprices de cœur, deux hommes à s'égorger, et quand on leur montre, avec les expressions techniques, le mal qu'elles peuvent faire, elles crient qu'on leur fait mal. Posons donc la question catégoriquement. Vous avez trompé M. Dogmann ?

Madame Dogmann fondit en larmes.

— Je vous jure, monsieur...

— Ne jurez pas, interrompit le baron, vous pleurez, cela suffit. C'est un signe de repentir. Je crois un peu plus au repentir des femmes qu'à leur innocence, beaucoup plus à leurs larmes qu'à leurs serments. Quoi qu'il en soit, que vous soyez coupable ou non, voilà deux hommes dont l'un est votre mari et le père de vos enfants, qui vont se battre demain

Vous le savez, vous n'en doutez pas, puisque tout à l'heure un de ces deux hommes, celui qui n'a pas le droit d'y être, était auprès de vous. Or, depuis qu'il a été résolu, vous avez dû penser à cet événement et au dénouement qu'il pouvait avoir. Vous avez dû faire un choix entre les deux combattants et souhaiter que l'un survécût plutôt que l'autre. Peut-être devant un fait aussi grave, regrettez-

vous votre faute et priez-vous pour votre mari, peut-être, au contraire, avez-vous assez à vous plaindre de M. Dogmann pour regarder sa mort comme une punition, votre veuvage comme une délivrance, et, comme Chimène, vous faites-vous le prix du vainqueur ! Parlez-moi donc à cœur ouvert. Je comprends toutes les passions et toutes les subtilités. Du moment que j'ai accepté d'assister M. Dogmann, il faut qu'un des deux adversaires succombe. Supposez que je suis la Providence et qu'avant de me prononcer, je consulte vos intérêts et vos affections. Lequel des deux faut-il faire tuer par l'autre ?

Madame Dogmann regardait attentivement M. de Mérey ; mais il n'y avait pas à douter de la franchise du baron. Elle se résolut donc à un aveu complet.

— Vous me jurez, monsieur, lui dit-elle, que vous ne révélez pas ce que je vais vous dire ?

— Je vous le jure, madame.

— Sachez donc, monsieur, que je suis beaucoup moins coupable qu'on ne le croit.

— Tant mieux, madame.

— Je subis une influence au-dessus de ma volonté.

— Comment cela ?

— Je subis les conséquences d'une erreur, mais non d'une faute réelle, car, sur ma parole, il n'y a pas eu consentement de mon cœur ni de mon esprit ; il y a eu surprise de ma faiblesse, entraînément de mon ignorance. Je n'aimais pas M. Dogmann quand je l'ai épousé ; faut-il être franche.

jusqu'à la fin ? je ne l'estimais même pas beaucoup, car je pensais qu'il eût pu faire sa fortune par des moyens plus honorables ou tout au moins plus légaux. Je savais entr'autres choses, qu'il avait abusé de votre confiance : je rougissais un peu pour lui.

En outre, vous connaissez mon mari, il n'est pas bien séduisant pour une femme. Il m'aimait cependant, il me le disait, il satisfaisait à tous mes caprices ; mais dans la disposition où j'étais à son égard, son amour, ses prévenances mêmes m'étaient à charge !

Le malheur a voulu que la personne avec laquelle il doit se rencontrer demain fût introduite dans notre maison.

Ce jeune homme était malheureux, il me devint sympathique. Ceux qui se trouvent à plaindre aiment à consoler les autres, jusqu'à ce qu'ils leur demandent une consolation. Ce jeune homme devint mon confident. Il s'empara de ma confiance, et je ne m'aperçus que j'avais eu tort que lorsqu'il fût trop tard. J'avais été imprudente, j'avais écrit des lettres qui pouvaient me perdre. Il m'en menaçait, si je cessais de le voir. J'expiais ma faute en la continuant. Je n'aime pas cet homme, et je ne puis l'estimer, car il a spéculé sur la situation difficile qu'il m'avait faite. Il a trompé l'hospitalité de mon mari, il lui a emprunté de l'argent. Une femme qui n'a été qu'égarée ne peut pas s'empêcher de réfléchir en pareil cas et de se repentir amèrement.

Mais que faire ?

Avouer tout à mon mari, c'était impossible ; user de ruse ou de force, c'était plus impossible encore. Enfin est arrivée la scène d'avant-hier. M. Dogmann a tout appris. Il a souffleté cet homme et un duel va avoir lieu. C'est bien l'adversaire de M. Dogmann que vous avez vu tout à l'heure. C'est moi-même qui l'avais fait venir, pour le supplier de ne pas donner de suites à cette affaire ; il m'a dit qu'il était insulté, que l'affaire aurait lieu, seulement il m'a promis de ne pas tuer mon mari, qu'il lui serait bien facile de tuer, car il est aussi adroit que possible, prétend-il, à tous ces terribles jeux de la mort. Mais il a exigé de moi qu'en échange de ce sacrifice, j'abandonnasse pendant le duel, ma maison et mes enfants, et que je me trouvasse en un lieu qu'il m'a indiqué et où il viendrait me rejoindre. J'ai tout promis, mais seulement, je vous le jure, pour sauver la vie de M. Dogmann. Voilà toute la vérité, monsieur ; maintenant, je me fie à vous. J'ai reçu une cruelle leçon, j'en vais sans doute recevoir une plus cruelle encore, et cependant je me repens déjà depuis longtemps. Peut-être est-ce Dieu qui vous envoie sur mon chemin pour me sauver. Que faut-il faire ? je le ferai.

M. de Mérey avait écouté ce récit avec émotion.

— Vous ne m'avez pas tout dit, madame ? reprit-il ?

— Si, monsieur, je vous l'affirme.

— Non, il est des détails que vous avez oubliés.

— Je ne crois pas.

— En vous enlevant, car c'est un enlèvement

que ce jeune homme projette pour demain, il consent que vous laissiez vos enfants à M. Dogmann ?

— Oui, monsieur.

— Mais il permet que vous emportiez autre chose ?

— Quoi donc ?

— Vos bijoux.

— C'est vrai.

— Et une somme d'argent fixée par lui-même ?

— Soixante mille francs, fit madame Dogmann avec la rougeur au front.

M. de Mérey se leva.

— Vous m'avez demandé ce que vous devez faire, madame, dit-il. Il faut laisser les choses dans l'état où elles sont, consentir à tout ce que vous ordonnera cet homme ; seulement, demain, pendant le duel, il faut rester tranquille chez vous. Je répons du reste.

XVIII

A trois heures, M. de Mérey, assis à côté d'un de ses amis, attendait la visite des témoins annoncés. Ces messieurs arrivèrent un quart d'heure après. Ils allaient bien avec celui qu'ils représentaient.

Le baron se hâta d'en finir avec eux. Il ne voulait sans doute pas donner, par quoi que ce fût, à de pareils hommes, le droit de le saluer quand ils le rencontreraient plus tard.

Cependant il les fit asseoir.

Un d'eux prit la parole.

— Messieurs, dit-il d'une voix haute qui avait sans doute la prétention d'intimider le baron, nous

venons demander une explication à M. Dogmann, ou à ses témoins, à propos d'une insulte qu'il s'est permise vis-à-vis de notre ami.

— Un soufflet, fit le baron d'une voix calme.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! quelle explication ce monsieur désire-t-il ? Un soufflet, c'est clair, et cela n'a pas besoin d'être expliqué.

Le témoin parut assez étonné de cette réponse

Il s'attendait, en venant, au moins à une discussion sur l'intention du fait, et dès les premiers mots la situation se posait avec une carrure peu discutable.

— Alors, messieurs, reprit-il, nous venons demander la cause de cette insulte.

— En pareil cas, la cause n'est rien, l'effet est tout. Occupons-nous donc de l'effet seulement.

C'était simple, mais net.

— Eh bien ! il ne nous reste plus qu'à demander satisfaction de cet effet.

— Vous êtes les offensés, parlez, messieurs.

— Notre ami a le choix des armes ?

— Parfaitement.

— Il est de première force au pistolet.

— Alors qu'il choisisse le pistolet.

Les deux témoins se regardèrent comme s'ils n'eussent pas compris.

— Mais il ne veut pas abuser de cette supériorité ; il veut, autant que possible, égaliser les chances.

— Il a tort. En matière de duel, quand on est offensé et qu'on arrive à une rencontre, on doit

profiter de tous les moyens loyaux qu'on a à sa disposition.

— Nous choisissons l'épée, monsieur.

L'ami de M. de Mérey ne disait rien; il se contentait d'approuver de la tête.

— Va pour l'épée, reprit le baron. Quand?

— Nous avons mission de laisser à M. Dogmann le choix du jour.

— Demain. A quelle heure?

— A dix heures.

— Où?

— Au bois de Vincennes.

— C'est dit, messieurs; demain, à dix heures, au bois de Vincennes.

M. de Mérey se leva pour faire comprendre à ces messieurs qu'il n'avait plus rien à dire ni à entendre, et qu'ils pouvaient se retirer.

Ils se levèrent à leur tour et prirent congé du baron, après avoir laissé une adresse dans le cas où il aurait quelque chose à leur faire dire avant le lendemain.

— Ah ça ! dit à son compagnon celui qui avait parlé, quand ils furent dans l'escalier, comment trouves-tu ce particulier-là ?

— Il mène rondement les choses.

— Est-ce que le Dogmann serait brave ?

— On le dirait.

— En tout cas, il a de fiers témoins.

— Un baron, rien que cela. Et l'autre ?

— L'autre n'a rien dit, mais il avait l'air d'être dans le même genre.

— Heureusement que ce n'est pas à eux qu'Ana-

tole a affaire. Il serait trop dans de vilains draps.

— Anatole est brave.

— Heu ! heu ! il est adroit ; ce n'est pas la même chose.

Ces deux messieurs allèrent rendre compte à M. Anatole de leur mission.

A cinq heures, M. Dogmann arriva chez M. de Mérey.

— Tout est convenu, lui dit celui-ci, c'est pour demain, à dix heures.

M. Dogmann pâlit légèrement.

— Soyez ici à neuf heures et demie précises.

— Merci, monsieur le baron.

— Il n'y a pas de quoi, mon cher monsieur Dogmann. Faites des armes aujourd'hui, mais ne vous fatiguez pas trop. A demain.

— A demain.

Le lendemain, à neuf heures et demie précises, le banquier arrivait chez M. de Mérey. Il était exact, mais le cœur lui battait un peu.

Il trouva le baron tout seul, en robe de chambre, et fumant tranquillement des cigarettes.

Il s'étonna de ce costume et de cette tranquillité.

— Il est neuf heures et demie, monsieur le baron.

— Je le sais bien.

— Et c'est pour dix heures.

— C'était pour dix heures.

— C'est donc remis ?

— C'est changé tout à fait.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai réfléchi après vous avoir quitté hier.

— Et alors..

— Avez-vous vu madame Dogmann ?

— Oui.

— Vous a-t-elle dit qu'elle m'avait vu ?

— Non.

— Je l'ai vue cependant.

— Quand donc ?

— Hier matin.

— Puis-je vous demander à quel sujet, monsieur le baron ?

— Je voulais la connaître. Elle est jolie.

— Hélas !

— Hélas ! est votre mot, mon cher monsieur Dogmann.

Le banquier ne comprenait rien à cette conversation.

M. de Mérey reprit :

— Je voulais aussi la questionner sur ce que vous appelez sa faute. Votre femme n'est pas coupable.

M. Dogmann secoua la tête en signe de doute.

— Je vous en réponds et je m'y connais.

— Cependant.

— Cependant vous avez trouvé des lettres, voilà ce que vous allez me dire ; mais des lettres ne prouvent rien. Et voulez-vous que je vous dise toute la vérité ?

— Certainement.

— Non-seulement elle n'aimait pas ce M. Anatole, mais lui-même ne l'avait jamais aimée. Ce que vous avez pris pour de l'amour n'était qu'une spéculation. Comment, vous, qui vous entendez si bien aux affaires, n'avez-vous pas deviné celle-là ?

— Une spéculation ?

— Tout simplement. Quand un homme n'a pas de famille, pas d'honneur, pas de fortune, pas de courage, pas d'état, qu'il est jeune, qu'il veut avoir de l'argent et qu'il est presque beau garçon, il tâche de trouver un ménage comme le vôtre où la femme s'ennuie un peu ; il se met bien avec le mari, il fait croire à la femme qu'il l'aime, il la compromet vis-à-vis de lui, il lui écrit des lettres comme celles que vous avez trouvées, pour la convaincre qu'elle est coupable, il en reçoit comme celles-ci, fit M. de Mérey en tirant un petit paquet de sa poche, que vous allez lire tout à l'heure et qui vous convaincront de ce que je vous dis ; il emprunte de l'argent au mari au nom de l'amitié, il en reçoit de la femme au nom de l'amour, et il va le dépenser avec d'autres hommes et d'autres femmes de son espèce.

Il est rare que les gens de cette sorte n'aient pas eu quelque condamnation pour esroquerie dans quelque ville de province, qu'ils n'aient pas déjà passé deux ou trois ans en prison, et qu'ils n'aient pas changé deux ou trois fois de nom. Ils parlent haut, ils ont l'air de tout briser, ils font passablement des armes, ils provoquent ou ils acceptent les cartels ; mais ils sont lâches, car, croyez-le bien, l'homme pauvre qui n'a pas assez de cœur pour tenir un outil plutôt que de recourir à de pareils moyens, n'en a pas assez pour tenir une épée. Le cœur est tout ou rien. Or, votre monsieur Anatole n'en avait pas.

Cependant, comme vous n'êtes pas habitué aux

duels, il aurait pu vous tuer. Votre femme fût restée veuve, vos enfants seraient restés orphelins ; c'eût été un malheur, car si vous avez quelques peccadilles sur la conscience, à tout péché il y a miséricorde. Ce n'est pas la faute de votre femme et de vos enfants, et d'ailleurs vous gagnez assez d'argent maintenant pour vous repentir et pour faire du bien. Vous êtes donc nécessaire à votre famille et utile à la société. Je me suis dit tout cela, et, hier soir, j'ai pris sur l'Anatole en question des informations qui m'ont appris ce que je viens de vous apprendre, et bien d'autres choses encore. Cet homme était un franc misérable. Je suis très-lié avec le préfet de police. Je pouvais faire arrêter votre adversaire ; mais, ma foi, ce n'est pas mon métier de faire arrêter les gens. J'ai mieux aimé instrumenter moi-même. Mon histoire vous intéresse-t-elle, mon cher monsieur Dogmann ?

— Beaucoup, mais je n'en soupçonne pas la fin.

— Elle est pourtant bien simple, comme vous allez voir.

Les témoins de M. Anatole m'avaient laissé une adresse ; je me garde bien d'aller moi-même chez eux ; ce ne doivent pas être des maisons bien distinguées, mais je leur fais savoir que nous préférons qu'au lieu que la rencontre de ce matin ait lieu à dix heures, elle ait lieu à huit, et je leur demande si ce changement leur convient. Ils me font réponse affirmativement, et ce matin, à huit heures, j'étais à Vincennes.

— Sans moi !

— Sans vous. A quoi bon vous déranger ? Vous

allez voir. Ce que j'avais à dire à M. Anatole, je n'avais pas besoin d'aller à Vincennes pour le lui dire. Je pouvais aller chez lui ou le prier de venir chez moi, ou lui donner un rendez-vous dans quelque lieu public ; mais, outre que je ne tenais pas à ce qu'on me vit entrer dans la maison de cet homme, encore moins à ce qu'on le vit dans la mienne, et pas du tout à ce qu'on me rencontrât avec lui- ce que j'avais à lui dire pouvant amener quelque discussion, j'aimais autant que nous eussions des témoins. J'arrive sur le terrain avec mon ami. Ces messieurs arrivent en même temps, et je m'approche de M. Anatole.

— Monsieur, lui dis-je, je suis désolé de vous apprendre que le duel projeté ne peut avoir lieu.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai défendu à M. Dogmann de se battre avec vous,

— Sous quel prétexte ?

— Sous le prétexte que vous êtes un coquin.

Ce mot, je dois le dire, produisit une certaine sensation chez M. Anatole et ses deux amis.

— Et vous, qu'êtes-vous donc ? fit-il en relevant la tête, vous qui venez insulter un homme sur le terrain où il doit se battre avec un autre. Il avait, ma foi, raison, ce pauvre M. Anatole. J'étais dans mon tort, quant à la forme, mais le fond me dispensait de formes.

Je continuai donc.

— J'ai pris des renseignements sur vous, qui me donnent le droit de vous traiter comme je viens de le faire. Je peux même vous faire arrêter, car

vous avez beaucoup de choses à discuter avec la justice, mais j'aime mieux que vous alliez vous faire pendre ailleurs. Vous allez donc me faire le plaisir de quitter Paris à l'instant même. Vous n'avez pas besoin de rentrer chez vous, puisque vous avez un passe-port tout prêt pour vous sauver avec madame Dogmann, laquelle ne se trouvera pas au rendez-vous que vous lui avez indiqué; vous serez donc forcé de partir seul. Vous allez me rendre les lettres qu'elle vous a écrites et vous engager à ne jamais la revoir et à ne jamais lui écrire.

— Comment, interrompit M. Dogmann, il devait enlever ma femme?

— Ce matin, après le duel.

— Et elle y avait consenti?

— Pauvre femme! pour vous sauver la vie. Il lui avait dit qu'il vous tuerait si elle n'y consentait pas.

— Mais le misérable est avec elle maintenant.

— Je ne crois pas. Rasseyez-vous, mon cher monsieur Dogmann, et veuillez écouter la fin de mon histoire. Soit que les témoins de M. Anatole, tout en étant des gens mal élevés et de mauvais sujets, ne fussent pas tout à fait aussi méprisables que lui, en entendant ce que je lui disais, ils le regardèrent comme pour lui imposer ce qu'il devait répondre.

— Vous êtes fou, monsieur, me dit-il, je n'ai d'ordre à recevoir de personne. Je suis venu ici pour me battre; on ne se bat pas, je m'en vais où je veux, et je retrouverai M. Dogmann, je vous réponds; et quant à elle, continua-t-il, vous pou-

vez lui dire, puisque vous êtes son confident, qu'elle entendra parler de moi.

— Malheureusement, monsieur, vous ne passerez pas, il faut choisir : rendre les lettres et partir avec serment de ne jamais revenir en France : vous voyez que j'é suis encore bien bon de croire à votre serment ; ou aller en prison : c'est moi-même qui vais vous y mener ; ou si vous êtes aussi brave que vous le dites, prendre une de ces épées et me tuer pour passer ; mais je vous préviens que je me défendrai beaucoup.

Du diable, mon cher monsieur Dogmaan, si je pourrais dire pourquoi je persécutais ainsi ce pauvre M. Anatole. En somme, il ne m'avait rien fait et vos affaires ne me regardent pas ; mais je n'avais rien à faire, cet homme me dégoûtait, votre petite femme m'a intéressé, je la trouve très-gentille, votre petite femme. Je pensais que ce serait un service à lui rendre à elle personnellement, de la débarrasser de ce spéculateur cynique, compromettant, haineux. Enfin, j'avais dit une chose, j'avais posé des conditions. Je suis têtue comme un véritable Breton ; je ne voulais pas démordre de ce que j'avais dit, je pris une épée et je me promenai devant M. Anatole.

Cette promenade finit, à ce qu'il paraît, par lui être désagréable ; ses amis lui dirent quelques mots à l'oreille, la colère le prit, il saisit une épée en disant :

— Soit, monsieur, allons-y.

— Il tirait vraiment fort bien.

Il vous eût infailliblement tué, mon cher monsieur

Dogmann, ce qui eût été inutile, ou il vous eût fait grâce et eût enlevé votre femme, ce qui eût été humiliant. Je le laissai prendre courage, s'enhardir, se convaincre que j'étais plus faible que lui; je faisais des feintes, je rompais, ce duel ressemblait à un assaut. J'eus l'air de me découvrir; ce pauvre M. Anatole s'y laissa prendre et se fendit; mais le malheur voulut que, dans sa route, il rencontrât mon épée qui lui traversa le corps. Il en fut si étonné qu'il en mourut.

Voilà l'histoire, mon pauvre monsieur Dogmann. Vous pouvez donc rentrer tranquillement chez vous, où votre femme vous attend. Reportez-lui ses lettres, que les témoins de M. Anatole ont trouvées dans son habit et ont eu le bon goût de me remettre; dites-lui qu'elle ne recommence plus de pareilles imprudences, faites de bonnes affaires, le plus honorablement possible, et soyez heureux. Moi, je vais déjeuner, car je meurs de faim.

XIX

Tel était M. de Mérey.

Si nous avons insisté sur les détails de son histoire avec M. Dogmann, c'est que nous voulions montrer quel genre de protecteur Sophie allait trouver dans son oncle. S'étant placé par système hors de la raison commune, s'étant fait une morale selon ses impressions personnelles, et n'admettant pour ses idées aucune règle hors de lui, il pouvait être utile comme il pouvait être dangereux.

Peu soucieux de sa propre vie, comme on l'a vu, il mettait peu de prix à la vie des autres. A son avis, M. Anatole était un coquin que madame Dogmann ne pouvait aimer, qui compromettait cette

femme, qui la rendrait malheureuse tant qu'il vivrait, qui avait reçu du banquier les seuls services désintéressés que celui-ci eût rendus dans sa vie, qui l'en récompensait par la trahison et le chagrin : dans son opinion, cet homme méritait la mort ; il l'avait jugé, condamné, exécuté, et se persuadait avoir bien fait. Si madame Dogmann, au lieu de M. Anatole, lui eût montré un honnête homme, avec qui elle eût été plus heureuse qu'avec son mari, s'il eût jugé qu'avec cet homme madame Dogmann serait plus heureuse qu'avec un mari pour le caractère duquel il avait, en somme, peu de sympathie ; s'il eût vu, pour elle, dans la mort du banquier, la possibilité d'un avenir heureux, nous ne devons pas douter, d'après cette spécialité de sentiments qui déterminait ses actes, qu'il n'eût pris son rôle de providence matérielle dans un autre sens, et qu'il n'eût débarrassé la femme de son mari comme il l'avait débarrassée de son amant, sa maxime étant que, la vie étant courte, il faut autant que possible qu'elle soit heureuse, et qu'on a tout droit de détruire pour soi et pour les autres, quand on en a le pouvoir, les obstacles qui empêchent ou retardent le bonheur.

Cependant il n'admettait pour cela que les moyens admis par le monde comme compatibles avec l'honneur, et, parmi ces moyens, le duel lui paraissait un des meilleurs, sinon un des plus sûrs, puisqu'on y risquait sa vie.

Depuis cette aventure, les théories de M. de Mérey ne s'étaient pas démenties une minute, et il marchait aussi tranquillement vers le dénoûment

résolu de son existence, qu'il avait marché à sa rencontre avec M. Anatole.

Dire que de temps en temps, quand il entrait dans une église, ou quand il voyait un père entouré de ses enfants, ou quand il voyait passer une belle grande jeune fille au bras de sa mère, il ne se disait pas que la vie demande d'autres joies que celles qu'il avait cru avoir, et surtout une autre utilité et une autre fin, ce serait mentir; mais mentir aussi que de dire qu'il ne rencontrait jamais dans les passions ou les misères humaines, de quoi regretter un peu moins la route qu'il avait suivie, et dont il lui était maintenant impossible de sortir.

Cependant Sophie avait fait une grande impression sur son esprit et même sur son cœur, qui avait surnagé à peu près intact dans toutes les tempêtes de sa vie. Il avait éprouvé le besoin, avant de mourir, d'être utile à cette belle et chaste créature que Dieu avait placée et qui marchait dans une voie complètement opposée à la sienne et où il semblait impossible qu'ils se rencontrassent jamais. Voilà l'impression qu'elle lui avait produite au premier abord; ce fut bien autre chose quand il eut appris quel sacrifice tout chrétien elle faisait à M. Théodore, puisqu'elle n'avait pas pour son mari d'autre amour que celui qui pouvait résulter de son obéissance aux conseils de sa mère, d'autres sentiments que ceux que pouvait lui inspirer un honnête homme sans jeunesse, sans grâce, sans aucune des illusions qu'une femme cherche toujours dans son époux.

— Et dire, fit M. de Mérey, quand madame Printers eut terminé son récit, et dire que, dans toute

ma vie, je n'ai pas trouvé une jeune fille comme Sophie, que j'aurais aimée, et que j'aurais pu rendre heureuse, je crois, et qui eût tourné au bien et au vrai ma vie décousue et inutile ! Mais puisqu'il en existe une que je connais, qu'elle mérite le bonheur, elle l'aura, d'autant plus que je n'ai pas beaucoup de temps devant moi.

Madame Printems ne connaissait pas les moyens dont le baron se servait quand il voulait quelque chose, elle ignorait aussi qu'il n'avait plus qu'une année à vivre, elle lui dit donc :

— Je vous en prie, monsieur le baron, veillez sur ma fille, faites comprendre à son mari tout ce que je ne peux lui dire, moi, et je vous en serai bien reconnaissante.

— Mais comment, madame, avez-vous permis ce mariage ?

— Savais-je toute la vérité ?

— Mais quand vous l'avez apprise tout à l'heure ?

— Je m'y suis opposée de toutes mes forces. Sophie a voulu.

— Il est des vertus tellement au-dessus des conditions humaines qu'il faut les traiter comme des folies. A votre place, j'aurais enfermé ma fille dans sa chambre et je ne l'aurais pas laissée sortir.

— Il eût fallu dire à M. Théodore pourquoi je m'opposais à ce mariage.

— Vous le lui auriez dit.

— Mais il y avait danger de mort pour ce pauvre garçon.

— Eh bien ! il serait mort. Ceci ne vous regarde

pas. Avant tout le bonheur, ou tout au moins le repos de votre fille.

— Nous avons espéré qu'avec des soins...

— Allons donc! interrompit M. de Mérey. Est-ce que les soins servent à quelque chose dans ce cas-là? Heureusement je suis là.

— Qu'allez-vous donc faire?

— Je vais dire à mon neveu qu'il ne peut être le mari de votre fille, et qu'il ait à la laisser retourner avec vous dès aujourd'hui.

— Quelle raison lui donnerez-vous?

— La vraie.

— Ah! mon Dieu! ne faites pas cela.

— Pourquoi donc?

— Il ignore son état.

— Autant qu'il l'apprenne.

— Il n'y croira pas.

— Il y croira.

— Mais il refusera cette séparation.

— Alors je l'y forcerai.

— Comment?

— Peu importe, pourvu que j'y réussisse.

Pendant ce temps, on était arrivé à la maison des deux époux, et dans le trajet, M. Théodore avait raconté à sa femme une partie de la vie de M. de Mérey et quelle issue cette vie devait avoir.

— Et vous êtes sûr de ce que vous venez de me dire? avait demandé Sophie.

— Parfaitement sûr.

— Et vous n'avez rien fait pour combattre une pareille résolution?

— Avec cela qu'on peut combattre les idées de mon oncle!

— Et vous ne comptez pas l'empêcher!

— On n'empêche pas la destinée d'un homme.

— Quand c'est Dieu qui la fait, mais non quand c'est la créature elle-même qui substitue ses passions aux règles de la nature; et je vous promets bien, moi, que le projet de M. de Mérey ne s'exécutera pas. Est-ce que je permettrai jamais que, dans une famille qui devient la mienne, il se commette un pareil sacrilège et qu'il arrive un pareil malheur? Je remercie le ciel qui m'a mise sur la route du baron et qui me donne l'occasion de ramener à la vérité un esprit égaré.

— Comment ferez-vous?

— Soyez tranquille, je réussirai.

A peine Sophie était-elle descendue de voiture, que M. de Mérey vint à elle et lui prit le bras pour la conduire à l'appartement qui attendait les invités.

— J'ai à vous parler, lui dit-il.

— Et moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire.

— J'ai tout appris.

— Quoi?

— Le sacrifice que vous faites.

— Il est tout naturel.

— Non pas. Il faut que nous causions sérieusement, parce que je vous aime bien et veux que vous soyez heureuse.

— Soit; mais nous avons à causer d'autre chose auparavant.

— De quoi donc?

— Moi aussi j'ai tout appris.

En quelques mots, Sophie prouva au baron qu'elle était au courant de son avenir.

— Est-ce vrai? lui demanda-t-elle.

— Oui.

— Et vous dites que vous voulez m'être utile?

— Je vous le répète.

— Et si j'ai besoin de vous dans deux ans, où vous trouverai-je?

M. de Mérey ne sut que répondre à cette simple parole.

— Allons, reprit Sophie avec un sourire, vous êtes un méchant, un égoïste ou un fou : choisissez. Je vous aimais bien, moi aussi; je ne vous aime plus, continua-t-elle avec une intonation d'enfant; et je vous défends de venir me voir, de me parler, de me rencontrer, de me connaître.

— Mais, vous-même, Sophie, vous marchez à un malheur plus grand peut-être, et certainement plus proche que le mien, et vous y marchez en souriant.

— Il y a deux raisons à cela.

— Lesquelles?

— La première, c'est que ce que vous appelez un malheur pour moi, je l'appelle, moi, du bien à faire à un autre.

— Et la seconde?

— La seconde, c'est que je viens de prier, et que je suis forte. Et maintenant, taisons-nous, on pourrait nous entendre; mais nous reprendrons notre conversation.

— Quand?

— Demain.

— Vous consentez donc à me revoir?

— Il le faut bien, grand enfant.

Pour la première fois, sous cette épithète que lui donnait une jeune fille dont il avait près de quatre fois l'âge, M. de Mérey sentit toutes ses théories matérialistes s'ébranler sur leur fausse base. La sérénité de cette jeune fille qui, du haut de son innocence et de sa chasteté, le traitait, lui, presque vieillard, de grand enfant, lui fit comprendre qu'elle en avait le droit, qu'elle lui était supérieure, et le fit douter du doute. Il la contempla avec une sorte de curiosité.

Elle était calme, elle paraissait heureuse, elle embrassait sa mère, elle tendait sa main à son mari, elle souriait à tout le monde.

M. de Mérey qui, jusqu'alors, s'était cru un homme fort, parce qu'il avait vaincu certaines sensations, parce qu'il avait imposé certaines conditions philosophiques à sa vie, parce qu'il avait préparé, arrangé, déterminé sa mort comme un Romain, se trouva tout à coup petit et presque ridicule devant cette jeune fille, qui acceptait sans théorie, sans regret, non-seulement avec résignation, mais encore avec confiance, l'existence que Dieu lui faisait et au seuil de laquelle se trouvait un malheur que lui, M. de Mérey, l'homme fort, il considérait comme au-dessus des forces humaines.

— Allons, se dit-il, j'étais un niais; cette femme n'a besoin de personne, et nous avons tous besoin d'elle.

Madame Printems elle-même sentait toutes ses inquiétudes fondre les unes après les autres sous le sourire de sa fille. Il est dans certaines âmes privi-

légées des vertus si abondantes et si complètes, que l'œil humain, l'œil même d'une mère, ne saurait en découvrir la source, et les autres âmes s'y abreuvent sans se les expliquer.

Quelques amis intimes, y compris M. de Mérey, passèrent toute cette journée avec M. Théodore et sa femme.

En prenant congé de sa nièce, le baron lui dit :

— A demain.

— A demain, lui répondit-elle, et, je l'espère bien, à tous les jours suivants. Venez à onze heures, vous déjeunerez avec nous.

Le lendemain, à onze heures, M. de Mérey arrivait chez M. Théodore, qu'il trouvait achevant de s'habiller pour se rendre à son bureau, après le déjeuner.

— Où est ta femme? lui demanda-t-il.

— Elle est au salon, avec sa mère, et nous allons les rejoindre.

L'oncle et le neveu passèrent au salon.

Madame Printems et sa fille brodaient au coin du feu.

En voyant paraître son mari, Sophie se leva et courut lui tendre son front, sur lequel il déposa un baiser qui sonnait déjà dix ans de mariage.

On se mit à table.

Madame Printems paraissait joyeuse, Sophie avait le même air, M. Théodore semblait très-content. Les joies intimes étaient déjà assises autour de la table.

Après déjeuner on causa quelques minutes, et

M. Théodore partit pour son bureau, comme si ce jour eût été un jour ordinaire.

— J'irai te prendre à quatre heures, lui dit Sophie.

— C'est cela.

Il l'embrassa de nouveau sur le front, et il partit pendant que sa femme se remettait à son métier.

— Je vais te conduire un bout de chemin, dit le baron à son neveu, et il l'accompagna en faisant signe à Sophie qu'il allait revenir.

— Eh bien, dit-il à M. Théodore, quand ils furent dans la rue, te voilà marié. En es-tu content?

— Tu le vois, je n'ai pas l'air malheureux.

— Je le crois bien, Sophie est un ange.

— Tu as dit le mot, fit M. Théodore; elle l'est peut-être même un peu trop.

Et notre héros accompagna cette réflexion d'un regard au sens duquel son oncle ne pouvait se méprendre.

XX

M. de Mérey avait eu raison quand il avait dit, en parlant de Sophie : Cette femme-là n'a besoin de personne et nous avons tous besoin d'elle.

En effet, à peine fut-elle mariée, que tout ce qui constituait la maison de son mari tressaillait d'une vie inattendue, comme s'il eût été accordé à la jeune femme, ainsi qu'à une apparition céleste, d'éclairer sans effort et par sa seule présence tout ce qui l'entourait. Le pur foyer de son âme projetait au loin ses rayonnements, et il n'était pas une obscurité qui n'en reçût l'atteinte bienfaisante.

Madame Printemps la voyait agir et fonctionner dans le bien avec tant de facilité qu'elle commençait,

non-seulement à comprendre qu'elle eût accepté sans discussion ce mariage dans les conditions déplorables où M. de Blaru l'avait placé par ses révélations, mais encore à ne plus avoir la moindre inquiétude pour l'avenir, et cette assurance n'avait eu besoin que de quelques jours pour se confirmer en elle.

On eût dit que Sophie avait découvert en son mari une âme restée jusqu'alors inconnue aux autres, qu'elle s'était fait reconnaître comme une sœur de cette âme, et qu'il y avait entre elles deux conventions formelles de bonheur chaste, régulier, éternel.

Vous avez vu, dans les pays de montagnes, des rocs abruptes et noirs prendre la nuit des silhouettes sinistres et des aspects menaçants. Leurs masses dures et sombres écrasaient vos yeux de leur volume que l'obscurité doublait encore, et leurs larges fissures où s'engouffrait le vent poussaient des clameurs lugubres. Tout autour d'elles était solitude, effroi, stérilité. Cependant, l'aube entr'ouvrait le ciel d'une lueur blanchâtre, et vous voyiez les cimes de granit s'abaisser déjà sous la première caresse de ce pâle sourire. L'aurore venait ensuite, et les montagnes commençaient à s'amollir et à fondre dans un brouillard rose, respiration visible, haleine bienfaisante de la terre à son réveil.

Les aspérités les plus sèches n'étaient plus que des lignes tremblottantes que le souffle matinal échançait à sa volonté, et qu'il vous semblait possible de pétrir et de modeler vous-même, selon votre caprice. Claude Lorrain avait sur sa palette le secret de ces transparences du matin.

Enfin, le soleil apparaissait avec ses rayons lumineux et fermes, chaque chose prenait sa forme positive, son caractère réel, et vous distinguiez sur ces rochers qui vous avaient épouventé la nuit, une végétation vivace, des sentiers praticables, des grottes fraîches, du blé, de la vigne. En s'abaissant comme un voile de gaze, cette brume découvrait quelque troupeau tondant tranquillement cette stérilité apparente, et le vent qui venait dans votre direction, au lieu des lamentations nocturnes, vous apportait, avec des arômes vigoureux de thym et de menthe sauvage, les chants de milliers d'oiseaux bavardant leurs amours au sein de cette ruche de pierre.

M. Théodore, chez qui, au commencement de ce livre, nous avons indiqué, et qui avait lui-même avoué dans ses confidences à M. de Blaru certaines propensions brutales, certains instincts mauvais, en même temps que des réactions naturelles vers la douceur et l'humilité, ressemblait aux rochers dont nous parlons, depuis que Sophie, comme une aurore animée, éclairait sa vie, déserte jusqu'alors. Il sentait, sous cette influence pure et délicate, s'effacer les aspérités de son caractère, mourir les mauvaises herbes de sa nature faussée par les rancunes de son enfance négligée.

Il faut dire aussi que, jusqu'au jour de son mariage, une terreur vague avait pesé sur son âme et traduit quelquefois en manifestations haineuses ou tout au moins misanthropiques, des sentiments que la tranquillité de son esprit eût fait avenants et serviables.

Maintenant, cette terreur avait disparu, la science

l'avait dissipée (nous savons à quoi nous en tenir là-dessus), et son âme ne demandait qu'à prendre sa revanche. Cependant, nous devons le dire encore, il restait dans M. Théodore beaucoup de l'homme, et si, rassuré sur son état physique et à l'approche d'un bonheur désiré, il avait répudié, comme inutiles, certaines mauvaises choses, il n'avait pas divorcé avec les passions et les exigences que sa qualité d'homme et d'époux lui donnait le droit de regarder comme naturelles et légitimes.

Nous avons indiqué d'une autre part les timidités instinctives de la jeune fille et fait connaître les révélations qui lui avaient donné le droit et même imposé le devoir de ne voir en son mari qu'un frère, un ami, un malade. Accepter la mission de soigner et de consoler une créature frappée d'un mal en horreur, même aux parents les plus proches de celui qui en est atteint; essayer de la guérir, résigner toute sa vie au rôle de mère et de sœur près d'un homme qui n'avait d'autre titre à ce sacrifice que l'abandon et l'isolement où il était, n'était-ce pas l'œuvre la plus chrétienne qu'elle pût accomplir?

Il est vrai que celui au profit de qui elle l'accomplissait ignorait ce sacrifice, et que le lui révéler eût été le détruire. Il ne pouvait être salutaire que s'il était inconnu. Ajoutez à cela que l'avenir n'avait aucune chance de dédommagement pour Sophie. Elle n'avait plus que sa mère, qui, selon toutes les lois, devait mourir avant elle; elle resterait donc seule avec son mari, chez qui l'âge, au lieu de l'amoindrir, ne ferait que développer le mal auquel elle se dévouait; car elle espérait le soulager, mais non le gué-

rir; et, pour consoler sa vieillesse, elle n'aurait pas même un enfant. De quel droit, en effet, donnerait-elle le jour à un enfant, héritier forcé du mal paternel? Pouvait-elle condamner volontairement, maintenant qu'elle connaissait toute la vérité, non-seulement une créature née de son sein, mais peut-être encore toute une génération, à une vie de souffrances, de honte et de solitude? C'eût été un crime. Voilà dans quelle conviction sa pensée trouvait un refuge et puisait cette force et cette sérénité qui avaient tant émerveillé M. de Mérey. Comme elle l'avait dit elle-même, son âme se mariait; elle la mettait au service de cette infortune, et elle ne consentait à être femme qu'en considération du bien que ce consentement lui donnait le droit de faire.

Mais, pour mener à bonne fin une mission comme celle que Sophie se donnait, pour accomplir ce sublime paradoxe, il fallait que tout le monde fût assez pur pour le comprendre et assez loyal pour le reconnaître. Certainement madame Printems savait à quoi s'en tenir, puisqu'elle s'en effrayait; bien probablement, si M. Théodore l'apprenait un jour, il tomberait aux genoux de sa femme et la bénirait comme une sainte; évidemment, des hommes d'intelligence comme M. de Mérey ou de sentiment comme Max Hubert, ne mettraient pas un instant en doute la sincérité des causes de ce mariage. Mais le monde n'est pas composé que de ces quatre personnes: il sort bien des rüdisances, bien des calomnies, bien des méchancetés de l'oisiveté des uns, du scepticisme des autres, des intérêts de celui-ci, des haines de celui-là. Sophie aura peut-être, à côté de sa

pieuse mission à remplir, beaucoup de luttes à supporter, beaucoup de dangers à combattre.

Elle a une consolation : sa mère : elle a un protecteur : le baron ; mais elle a mieux encore, elle a elle-même.

En attendant, comme on l'a vu par les derniers détails du chapitre précédent, tout autour d'elle semble se plier aux résolutions qu'elle a prises. Elle n'a eu pour cela aucun effort à faire. La passion de M. Théodore ne s'est pas trouvée de force à lutter contre l'admirable candeur de cet ange, un peu trop ange, comme il le dit lui-même. On n'a pas été en contact pendant un mois avec une femme comme Sophie, sans que l'âme ait acquis des délicatesses inconnues.

Quand, le soir du mariage, M. Théodore s'est trouvé seul avec sa femme, quand il a vu cette vierge tranquille et confiante lui tendre son front comme elle avait fait à sa mère, et lui dire d'une voix claire et fraîche : Bonsoir, mon ami, à demain, il ne s'est pas senti le courage de lui rappeler qu'il était son mari et qu'il avait, depuis le sacrement du matin, le droit d'attendre ce lendemain auprès d'elle. Il s'était contenté de lui baiser la main avec émotion et de lui dire : Sophie, aimez-moi un peu ; moi je n'aime que vous au monde ; et il avait regagné sa chambre sans ajouter une parole.

Une fois seul, il avait réfléchi, il s'était regardé, il s'était avoué avec mélancolie qu'il n'était pas beau, qu'il n'avait rien de séduisant pour l'imagination d'une jeune fille, qu'elle faisait déjà beaucoup en unissant sa destinée à la sienne. Il s'attrista bien un

peu de cette révélation qu'il était forcé de se faire à lui-même, mais il se dit d'un autre côté que puisqu'elle l'avait accepté, il ne lui était pas tout à fait indifférent; qu'après tout, rien ne pouvait les séparer, qu'elle ignorait peut-être encore bien des choses de cette vie, et qu'il fallait laisser au temps et à l'habitude quelque chose à faire pour compléter son bonheur.

Comme on le voit, il y avait du bon dans ce pauvre M. Théodore.

A partir de ce jour, Sophie, qui pensait que son mari avait besoin de distractions et de contentements, avait réuni autour de lui toutes les personnes qu'elle savait pouvoir lui être agréables. La maison de M. Théodore était devenue, en une semaine, un centre de joies calmes, simples, harmonieuses.

M. de Mérey d'abord s'était pris d'un attachement paternel pour sa nièce, et celle-ci, qui avait aussi une œuvre à accomplir de ce côté, s'y était mise sans plus tarder. Elle avait exigé qu'il vint la voir tous les jours; elle prenait empire sur lui, elle lui faisait contracter l'habitude des plaisirs domestiques, elle lui créait une famille, elle lui prouvait qu'il pouvait vivre et vivre mieux, plus honorablement, plus heureusement, sans duels, sans passions, sans dépenses. Il restait des soirées entières à l'écouter faire de la musique, tandis que M. Théodore terminait, auprès du feu, quelque travail important pour son ministère, et que madame Printemps causait avec Max Hubert, qui, comme on le comprend bien, avait été admis et recherché tout de suite, ainsi que sa sœur, dans l'intimité de la maison.

Les jours où il venait, Catherine restait auprès de son père, qu'il gardait à son tour quand Sophie désirait voir Catherine.

On devine que les deux jeunes filles, nous pouvons toujours donner cette même dénomination à la sœur de Max et à la femme de M. Théodore ; on devine, disons-nous, que les deux jeunes filles s'étaient prises l'une pour l'autre d'une sympathie spontanée et définitive.

Les malheurs de Catherine, son courage, sa résignation, tout cela était bien fait pour lui gagner l'affection de Sophie.

De ce côté encore, elle entrevoyait du bien à faire avec patience, avec adresse même, pour ne pas blesser la dignité noble des deux jeunes gens. Sophie se complaisait, comme dans son véritable élément, dans l'espérance de réparer autour d'elle le mal que les événements, la nature, le hasard, l'abandon, la misère avaient fait ; elle ne regardait pas comme au-dessus de ses forces de rendre heureux son mari, de changer les théories de son oncle, de rétablir, par le bien-être, la santé de Catherine, d'aider à l'avenir de Max. Elle aimait cette âme dévouée, résignée, rêveuse, sentimentale, digne.

Max lui rappelait Lucien.

Il lui semblait que si son frère eût vécu, il eût été ce que Max était. Elle eut bien vite gagné sa confiance par la franchise de ses sentiments. Souvent il lui faisait part des ambitions poétiques qu'il avait été forcé de refouler au fond de son cœur. Elle lui disait alors de n'y pas renoncer, elle l'encourageait,

elle lui promettait un temps meilleur. Et chaque fois le jeune homme rentrait plus heureux et plus fort, rapportant de ces entretiens un rayon d'es-pérance qui lui tenait chaud au cœur jusqu'au len-demain.

XXI

De son côté, de temps en temps, pendant que M. Théodore était à son bureau, Sophie allait visiter la sœur de Max travaillant auprès du lit de son père, lequel ne se levait même plus. C'est dans cette maison que la jeune femme allait puiser de nouvelles forces pour sa résignation et son dévouement. Elle en revenait trouvant toujours ce qu'elle faisait bien simple et bien facile en comparaison de ce que Catherine accomplissait ; elle s'épouvantait pour elle de la position où la jeune fille resterait si son frère, son unique soutien, venait à mourir ; mais aussi elle remerciait Dieu qui avait permis qu'elle la rencon-

trât, et, le cas échéant, qu'elle pût lui venir en aide comme à sa propre sœur.

Par les confidences de Catherine, qui ne cessait de vanter et de bénir son frère, elle connaissait la vie du jeune homme jusque dans ses moindres détails. Elle comprenait que chez lui ce sacrifice devait être encore plus grand que chez mademoiselle Hubert.

En effet, il avait dû renoncer à toutes les autres affections que cependant son âme sensible n'aurait demandé qu'à connaître. Elle devinait, en voyant l'intérieur de cette pauvre maison, quelles pensées devaient emplir les nuits sans sommeil de ce jeune homme, quand il restait seul dans sa chambre, après les arides travaux de sa journée ; elle lisait avec attendrissement les pages harmonieuses et inconnues où il versait le trop-plein de ses sensations sans but et sans résultat ; elle prenait de jour en jour, de plus en plus en affection et en pitié, ce cœur jeune sans jeunesse possible, cet esprit plein de sève condamné à s'éteindre sans avoir profité à personne, ce talent inconnu dévoué à la mort faute d'air et d'expansion ; elle cherchait en vain autour de lui ce rayon d'amour dont toute poésie sincère a besoin pour se féconder.

Les pensées du poëte respiraient la tristesse toujours, le désenchantement quelquefois, l'espérance jamais, du moins cette espérance temporelle, que Dieu accorde à l'homme, que l'homme applique le plus souvent à des choses éphémères et fugitives qui doivent l'abandonner un jour, mais qui sont les re-

lais bienfaisants de l'âme pendant notre passage sur cette terre.

Max, au contraire, faisait commencer cette espérance là où les autres hommes la font finir, à la mort qu'il n'avait pas le droit de souhaiter, puisque sa vie était utile à deux êtres incapables de vivre sans lui. Bref, Max avait en lui le talent, l'honneur, la bonté, la religion, la tendresse ; il avait et pouvait exciter tous les sentiments où l'homme puise son bonheur, et il était impossible qu'il fût heureux.

Pour Sophie, il était mille fois plus à plaindre que Catherine. D'abord il semblait à notre douce héroïne que la femme est faite plutôt que l'homme pour les abnégations intimes. Jugeant de l'âme de mademoiselle Hubert par la sienne, et, en cela, elle avait bien raison, elle ne lui voyait pas d'exigences aussi difficiles à combattre qu'elle en supposait chez Max. Puis, Catherine avait pour elle les intermittences salutaires de sa folie, qui l'isolaient pendant un certain temps des misères terrestres et la transportaient dans un monde féerique qu'elle regrettait quand la raison retournait l'y chercher.

Catherine le disait souvent à Sophie, elle voyait venir avec joie ces moments d'oubli dont elle avait toujours le pressentiment un ou deux jours avant qu'ils se révélassent complètement, et elle disait alors : Je vais être folle, comme une autre aurait dit : Je vais être heureuse. Elle avait fini par convaincre tellement autour d'elle qu'en effet cette folie était un bonheur, que, comme nous l'avons dit, cet état n'ef-

frayait même plus son frère qui, comme elle, arrivait à s'en réjouir.

Cependant Catherine avait, à cette époque, besoin de toute sa raison, pour son père que la mort envahissait peu à peu, qui ne quittait pas son lit, chez lequel la respiration seule vivait encore, et qui pouvait et devait s'éteindre d'une minute à l'autre. Plus de mouvement, plus de geste, plus de regard même chez le vieillard, et pourtant, soit qu'en cet état même d'anéantissement il arrive encore à l'âme quelque chose du monde extérieur, et que Dieu lui envoie à travers la matière épaissie qui la comprime et la cache, un pressentiment du bien qu'on veut lui faire, comme le soleil trouve le moyen de faire pénétrer jusqu'au prisonnier, dans l'obscurité du plus étroit cachot, le reflet consolant de ses rayons, dont les gens en liberté s'abritent; soit que l'influence personnelle de Sophie fût telle que la mort même dût la subir, toujours est-il que la première fois qu'elle entra dans la chambre du moribond, celui-ci tressaillit comme s'il se fût senti réchauffé et qu'un pâle sourire entr'ouvrit ses lèvres, comme s'il eût eu l'intuition secrète que cette femme donnerait un jour le bonheur à ceux qu'il avait aimés.

Ce fut la dernière manifestation vitale de ce pauvre corps. Sophie, voyant l'état du vieillard et pensant que la vie commune avec Catherine enchaînait trop la liberté de Max, jalouse d'adoucir le plus possible la position de ces amis intéressants, avait fait un projet, celui de prendre Catherine avec elle, le jour où ses soins ne seraient plus utiles à son

père, le jour où Dieu l'aurait définitivement rappelé à lui.

Cette mort, que la résignation habituelle du frère et de la sœur aux volontés de la Providence, et que l'état même du malade ne pouvaient leur faire considérer comme un malheur, pouvait, en même temps, ouvrir leur porte à des jours plus heureux.

D'abord, au point de vue matériel, elle allégerait beaucoup les charges des deux enfants, et, d'un autre côté, elle permettrait à Catherine un autre genre d'existence qu'elle n'accepterait jamais du vivant de son père. Sophie n'aurait jamais trop à aimer autour d'elle; elle ferait de Catherine sa compagne, sa sœur, et Max, de cette façon, aurait, aux heures que son travail de bureau ne lui prenait pas, une liberté qui pouvait être nécessaire à sa jeunesse, utile à son talent, heureuse pour son cœur.

Sophie ne connaissait pas l'amour, elle ne le connaîtrait jamais sans doute; mais elle savait bien qu'elle était une exception à la loi commune, et qu'il existe dans ce tendre sentiment des joies dont les autres natures ne se voient pas déshéritées sans regret et sans douleur; car Catherine était jeune, elle pouvait redevenir belle avec le bien-être et la santé; Max était jeune, il n'y avait pas de raisons, surtout après avoir subi de si rudes épreuves, pour que le frère et la sœur ne jouissent pas des bienfaits de cette harmonie universelle dont l'amour est un des premiers et des plus puissants éléments.

Alors Catherine n'ayant plus à s'occuper de personne, si ce n'est de son frère, qui avait besoin d'affection, mais non de sacrifice, et qui ne perdrait rien

à l'éclosion d'un nouveau sentiment de sa sœur ; alors Catherine, disons-nous, pourrait trouver un bon et brave cœur qui la comprendrait et l'aimerait ; alors Max, placé désormais dans une position indépendante, puisqu'il n'aurait plus à s'occuper que de lui, et que, du reste, par l'influence de M. Théodore, il pourrait avoir de l'avancement dans son ministère, alors Max pourrait trouver, lui aussi, une jeune fille, bonne, simple, dévouée, car Sophie n'avait pas la prétention d'être seule avec Catherine dans ces conditions-là sur la terre, et verser enfin dans une âme digne de la sienne, les expansions comprimées en lui.

Vous voyez que les confidences de Catherine à Sophie, au sujet de son frère, n'avaient pas été complètes ; sans cela Sophie eût connu cet amour mystérieux, incompris, inutile, que Max avait contracté dans la famille où il avait été instituteur autrefois, et auquel il avait, depuis cette époque, avec le pieux entêtement des âmes d'élite, dévoué mystérieusement sa vie.

Ce secret, Max l'avait révélé à sa sœur, dans une de ces heures où le cœur de ceux qui souffrent déborde malgré eux ; il l'avait conjurée de le renfermer dans son cœur comme un dépôt inviolable et sacré, et quelque amitié que Catherine eût pour Sophie, elle ne se croyait pas en droit de lui révéler ce secret ; de même que, malgré la noblesse et la sainteté des espérances que Sophie concevait pour ses deux amis nouveaux, elle n'osait encore leur en faire part, dans la crainte de blesser la dignité de leur malheur présent, et que, les connaissant depuis

si peu de temps, ils ne prissent pour une aumône de sa charité naturelle ce qui était déjà un besoin de son affection.

Sophie n'avait pas mis davantage M. Théodore dans la confiance de ses projets ; non parce qu'elle le croyait incapable de s'en faire le complice, mais il n'en comprendrait peut-être pas tout de suite les nuances délicates, et son amour pour sa femme serait peut-être jaloux de cette amitié.

Il serait temps de tout lui apprendre quand la mort du vieux Hubert arriverait.

En attendant, elle était tout à son mari, et elle consacrait tout son temps et toutes ses pensées à l'accomplissement de son bonheur.

M. Théodore parut, pendant les premiers temps de son mariage, avoir accepté franchement la vie telle que sa femme la lui faisait : il avait l'air d'être heureux. Sa timidité s'était effrayée d'abord des obstacles que son amour allait rencontrer dans la pudeur de son angélique femme, et le pauvre garçon, qui n'avait jamais aimé, qu'on n'avait surtout jamais aimé, ne se trouvait pas en possession des moyens délicats dont son cœur aurait eu besoin pour se faire entièrement accepter de Sophie ; mais en pénétrant peu à peu dans l'atmosphère pure qu'elle répandait autour d'elle, il en avait été de son imagination et de ses sensations vulgaires, ce qu'il en est des poumons habitués aux exhalaisons malsaines des villes quand ils absorbent tout à coup l'air frais, salubre, embaumé des jardins et des campagnes du Midi.

Il avait senti germer, éclore et s'épanouir en lui, des sensations inconnues dont il cueillait les fleurs et

dont il respirait l'arôme avec une sorte d'enivrement. Son cœur se dilatait en jouissances qu'il craignait de voir lui échapper, tant elles étaient fines et immatérielles. Il ne les révélait à personne, dans la crainte de les ternir, et puis il craignait qu'on ne s'en moquât ; car, pour les confidents qu'il aurait pris, il aurait été sans doute fort ridicule. Il n'avait rien, dans sa personne, qui motivât de pareilles poésies.

D'ailleurs, pourquoi un autre confident que lui-même, puisque ces sensations étaient faites pour lui seul ?

Sophie pouvait donc se croire comprise sans avoir eu recours à la moindre explication. Elle était heureuse et fière de la transformation qu'elle opérait dans cette âme ; et le soir, après une heure ou deux de causerie pendant laquelle son mari avait tenu ses mains dans les siennes et l'avait contemplée avec une sorte d'extase, il la quittait en lui disant lui-même le mot qu'elle lui avait dit : à demain !

Le lendemain, M. Théodore, à l'heure où il la savait réveillée, venait frapper doucement à sa porte ; elle lui disait d'entrer et pendant une heure ou deux encore il trouvait dans sa chaste intimité un charme sous l'empire duquel il restait pendant les travaux ennuyeux de ses devoirs quotidiens.

La vie matérielle de M. Théodore se ressentait évidemment de ces satisfactions de son cœur, et Sophie disait à M. de Blaru, qui avait continué à être un des intimes de la maison :

— Eh bien ! d' [redacted] ac ? Voyez

comme mon mari est heureux, voyez comme il se porte bien.

— C'est vrai, madame, répondait M. de Blaru, et Dieu a mis sans doute dans le cœur des femmes des ressources que la science paierait bien cher ; mais de même que vous endormez le mal avec votre affection, vos soins et vos paroles, de même le moindre chagrin pourrait le réveiller d'autant plus intense que le sommeil lui aurait donné des forces. La nature a des lois immuables. Dieu veuille que vous réussissiez dans votre charitable entreprise ; mais dussiez-vous encore m'accuser de matérialisme, comme cela vous arrive quelquefois, j'ai grand'peur que vous ne réussissiez pas. Voilà pourquoi je me suis fait un des familiers de votre maison, afin que, le jour où vous vous reconnaîtrez insuffisante et où vous croirez avoir besoin de moi, vous puissiez vous confier à mon grand dévouement et à ma petite science.

Était-ce bien pour cela seulement que M. de Blaru venait dans la maison de Sophie ?

Malheureusement, nous sommes de l'avis du docteur et nous croyons qu'il ne se trompait pas dans ses prévisions.

Nous avons pour cela quelques indices.

M. Théodore n'avait pu rompre complètement avec sa tante, et cette femme devait aider aux événements malheureux que M. de Blaru présageait.

Cette aimable tante n'était pas de ces esprits auxquels une position comme celle que nous venons de décrire puisse échapper longtemps.

Elle avait interrogé M. de Blaru, et le docteur, qui ne demandait qu'à parler, avait raconté tout ce qu'il savait.

Disons-le à la louange de la tante, dans cette circonstance, elle ne fit pas le mal sachant qu'elle le faisait. Non.

Elle ne douta pas que ses suppositions ne fussent vraies. Les mauvaises natures ont quelquefois beaucoup de franchise, dans les mauvaises choses, bien entendu.

Incapable de comprendre et d'admettre le sacrifice de Sophie, elle n'y vit qu'un calcul habilement combiné, et trouva facilement dans les traditions de son scepticisme et dans les théories de sa vie les raisons de ce calcul. Elle eut pour son neveu cette com-
pensation protectrice et dédaigneuse en même temps, à laquelle s'autorisent eux-mêmes les gens que la méchanceté de leur esprit a convaincus de leur supériorité.

Or, voici ce qui résulta pour elle des quelques visites faites à son neveu, des études qu'elle y fit et des réflexions qu'elle en rapporta.

Madame Printems était une mère adroite, mademoiselle Printems était une fort jolie petite rouée, que la vie de province ennuyait, qui n'avait pas même de fortune, et à qui il avait fallu un mari quand même et la vie de Paris.

M. Théodore avait eu la bêtise de se présenter ; on l'avait agréé tout de suite, épousé malgré tout. Maintenant le mariage était fait, on se moquait de lui, et pendant qu'il respectait sa femme comme une sœur et qu'il l'adorait comme un ange, celle-ci ne perdait pas de temps, et commençait avec le sentimental M. Max Hubert, sous le pseudonyme de l'intérêt et de l'amitié, des coquetteries dont cet imbécile de Théodore ne s'apercevait même pas. Il s'agissait de l'éclairer. C'était un service à lui rendre. Elle ne pouvait permettre qu'on le ridiculisât ainsi. Telles étaient, d'une part, les convictions, et, de l'autre, les intentions de la tante.

Elle s'en ouvrit d'abord à M. de Mérey avec une certaine confiance. Elle parut vouloir le consulter

pour qu'il l'aidât à faire cesser un pareil scandale, c'est le mot dont elle se servit.

Elle tombait mal. M. de Mérey admirait, adorait Sophie et la protégeait contre tout le monde. Il reçut fort mal les confidences de sa belle-sœur, lui déclara que sa nièce était respectable en tous points, et qu'il ne permettrait pas qu'on fit sur elle la moindre supposition. Cette réponse, au lieu de persuader, irrita celle à qui elle était faite. La vieille dame connaissait son beau-frère comme un homme d'esprit, qui avait acquis l'expérience de la vie par l'abus même qu'il en avait fait; elle le savait aussi roué que qui que ce fût en matière de femme. Ce n'était pas un homme qu'une petite fille de dix-huit ans pût dérouter à ce point; elle ne pouvait donc l'accuser de ne pas voir ce qui était, mais elle l'accusa de s'en faire le complice.

— C'est un vieux débauché, se dit-elle; il sait parfaitement à quoi s'en tenir sur le compte de la petite. Il a l'air de croire à sa vertu, pour se faire payer les intérêts de cette crédulité apparente. Cette mijaurée aura de son parti tous les hommes qui entreront chez elle; mais heureusement, je suis là et j'arrêterai mon neveu.

La bonne tante ne perdit pas de temps.

Elle vint un peu plus souvent dans la maison de Théodore; elle fit d'abord quelques remarques à haute voix, puis elle donna, en se retirant, certains conseils à double sens à son neveu; puis elle lui fit, quand il venait chez elle, telles questions que son âge et sa parenté lui permettaient de faire, et auxquelles il ne savait que répondre. Elle infiltra ainsi

peu à peu le doute dans cet esprit faible, la défiance dans cette âme inquiète, et l'amena enfin à venir lui demander une explication franche qu'elle se refusa d'abord à lui faire, et qu'elle fit de façon à le convaincre.

— Il faut que tu sois aveugle, dit-elle en terminant, pour ne rien voir de ce qui se passe. Que fait, dans ta maison, cette mère qui surveille sa fille comme si cette fille avait encore douze ans?

Sophie est ta femme, après tout.

Le mariage n'est pas un couvent, un mari n'est pas un frère. Tu ne vois pas le ridicule de ta position.

Comment ! tu achètes une femme, car c'est l'acheter, puisqu'elle n'a pas de fortune, et tu en fais ta fille, à ton âge ! tu n'avais pas besoin de l'épouser pour cela.

Que fait là ton oncle ?

Le crois-tu capable de donner de bons conseils à Sophie ? Il sait bien ce qu'il fait, et s'il est plus vieux que toi, il est plus adroit, et sa conversion subite a une cause.

Quoi ! ce gaillard qui passait sa vie dans les plaisirs, parmi les femmes, avec les chevaux, au sein des désordres de tous genres, ne voit plus personne, ne dépense plus d'argent, passe ses journées à causer avec sa nièce, et tu ne vois rien !

Enfin, ce Max Hubert, ce Byron de bureau, que tu ne voyais jamais auparavant et qui ne sort plus de chez toi maintenant, qu'y vient-il faire ? Apporter à ta femme les confidences de son âme de poète, de son talent incompris et autres balivernes de ce même goût. Et qui est-ce qui paye tout cela ? C'est

toi. Et tu attends qu'il plaise à ta femme de t'aimer ! Allons ! allons ! tu es un grand homme.

C'est par de semblables discours que la tante ébranlait définitivement chez son neveu le reste de confiance qui s'y débattait encore, et le soir où elle lui tint, en dinant, le discours dont nous venons de citer les dernières lignes, il rentra chez lui, agité de résolutions toutes nouvelles.

Il trouva son salon occupé par Sophie, sa mère, M. de Mérey et Max ; madame Printems commençait à s'endormir au murmure de la conversation des trois autres personnes.

Cette réunion offrait à M. Théodore l'occasion de frapper un grand coup et de prouver tout de suite qu'il était un homme.

Sophie s'aperçut à l'instant même de l'agitation où était son mari. Elle n'en soupçonna pas la véritable cause : elle crut y voir les symptômes d'une de ces attaques qu'elle croyait en voie de guérison.

M. Théodore ne la regardait pas, sans doute parce que, malgré lui, au seul aspect de sa femme, il doutait de ce que sa tante lui avait dit.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Sophie en se levant et en lui prenant les mains.

— J'ai... à vous parler, lui répondit M. Théodore d'un ton sévère dans les premiers mots, mais dont la sévérité s'éteignit avec la dernière syllabe sous le regard calme de la belle enfant.

— Parlez, mon ami, je vous écoute.

— Mais c'est avec vous seule que je veux m'entretenir.

— Autrement dit, tu nous mets à la porte, dit

M. de Mérey en se levant et en riant. Adieu alors.

M. Théodore ne répondit rien.

Le baron s'approcha de madame Printems, comme pour prendre congé d'elle, et lui dit tout bas :

Théodore n'est pas dans son état ordinaire ce soir : surveillez-le.

Puis, prenant son neveu à part :

— Tu as diné avec ta tante, lui dit-il ; elle t'a dit quelque sottise. Prends garde, c'est une mauvaise femme.

Et tout haut :

— A demain, ma nièce. Et dans ces mots il y avait comme la promesse d'une protection toujours prête.

Pendant ce temps, Max avait salué Sophie, sa mère, et son chef de bureau, sans se permettre aucune allusion aux réflexions que cette scène lui faisait faire. Il se retira avec le baron.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda Sophie quand elle fut seule avec son mari et sa mère, et de sa voix la plus douce.

— Rentrez dans votre chambre, je vous le dirai.

Sophie embrassa sa mère et rentra dans sa chambre, M. Théodore l'y suivit.

Elle s'assit tranquillement auprès du feu. Son mari resta debout, madame Printems écoutait à la porte.

M. Théodore hésita quelques instants. Il sentait toute sa force, ou plutôt toute la mauvaise influence de sa tante l'abandonner peu à peu.

— Sophie, lui dit-il, croyez-vous que je vous aime ?

— J'en suis sûre, mon ami.

— Puis-je croire que vous m'aimez ?

— Vous pouvez le croire.

— Et si je vous demandais une preuve ?

— Je vous la donnerais.

— Quelle qu'elle fût ?

— Oui, car vous ne pouvez me demander de mon affection pour vous qu'une preuve que je puisse vous donner.

— Eh bien...

M. Théodore hésita.

— Eh bien ? répéta Sophie, comme pour l'encourager.

— Eh bien, Sophie, si je vous demandais de ne plus recevoir M. de Mérey.

— Je ne le recevrais plus ; mais vous ne me demanderez pas cela, parce que vous savez que mes conseils peuvent être utiles à votre oncle et que j'ai déjà apporté de bonnes transformations dans sa vie.

— Cependant, si je l'exigeais.

— J'obéirais.

— Et si je fermais ma porte à M. Max Hubert, que diriez-vous ?

— Que vous avez tort, parce qu'il est malheureux et que nous pouvons lui être utiles ; mais comme vous êtes le maître ici, j'obéirais encore.

— Eh bien, ce n'est pas tout.

— Parlez.

M. Théodore semblait peu à peu envahi par une agitation extraordinaire. Par moments, la pensée lui échappait, sa parole devenait lourde et il tremblait

tout à coup comme sous l'atteinte d'une fièvre subite. Cet état ne pouvait échapper à Sophie.

— Qu'avez-vous donc ce soir? lui dit-elle; vous êtes souffrant, mon ami.

— Oui, je souffre, continua-t-il, et c'est vous qui me faites souffrir.

— Moi, comment?

— Vous ne m'aimez pas.

— Vous êtes fou.

— Alors, il faut me le prouver.

Sophie commença à s'alarmer réellement de l'agitation où elle voyait son mari.

— Il faut me le prouver, reprit-il, comme s'il eût eu besoin de se répéter les derniers mots qu'il avait dits pour trouver ceux qu'il lui restait à dire.

— Ordonnez.

— Je ne veux plus que personne reste auprès de vous.

— Soit.

— Pas même votre mère.

— Pas même ma mère! que vous a-t-elle fait?

— Je ne le veux pas, s'écria M. Théodore avec un éclat de voix terrible, avec un geste menaçant et en marchant vers Sophie.

Celle-ci se leva, mais elle resta calme.

— C'est bien, mon ami, dit-elle, ma mère partira. Dieu a dit à la femme : Tu quitteras ta mère pour suivre ton époux.

A ces mots, madame Printemps parut plus pâle que sa fille.

— Mais, moi, dit-elle, je ne partirai pas.

— Vous ne partirez pas! s'écria M. Théodore.

— Non, parce que je commence à croire que le sacrifice que ma fille a fait est au-dessus de ses forces et qu'elle a besoin auprès d'elle de quelqu'un qui la protège-contre vous.

— Quel sacrifice ? demanda le pauvre homme, vacillant et regardant autour de lui comme un homme ivre, quel sacrifice ?

Madame Printems allait parler. Sa fille se précipita au-devant de ses paroles, et lui mettant la main sur la bouche :

— Silence, ma mère, lui dit-elle, et revenant auprès de son mari, elle reprit de sa voix la plus douce.

— Voyons, mon ami, vous êtes en mauvaise disposition ce soir, vous avez besoin de repos ; il faut vous mettre au lit. Voulez-vous rester dans ma chambre ou voulez-vous rentrer dans la vôtre ? En tout cas je passerai la nuit auprès de vous, et nous reparlerons demain de tout ce que vous m'avez dit ce soir. Tout ce que vous voudrez se fera. C'est dit.

A mesure que Sophie parlait, il se passait une chose étrange en son mari. Il la regardait avec une sorte d'attendrissement enfantin ; il souriait à sa voix, ses bras retombaient inertes aux deux côtés de son corps qui se balançait comme s'il eût dû tomber ; enfin ses yeux s'emplirent de grosses larmes, ses traits se contractèrent, il étendit les bras et il allait tomber à genoux devant sa femme pour lui demander pardon du mal qu'il lui avait fait, quand il poussa un grand cri et roula sur le parquet en proie à des convulsions effrayantes.

Les yeux hagards et injectés de sang, la bouche écumante, il se tordait par terre en se déchirant la

poitrine et en se frappant la tête aux angles des meubles. Du reste, pas un cri, pas un mot, pas une plainte, rien qu'une respiration ardente et précipitée comme celle d'un cheval qui s'emporte.

Sophie commença peut-être à comprendre qu'il est tels maux dans le catalogue des expiations humaines contre lesquels la plus pure vertu, le dévouement le plus chrétien, ne sauraient lutter. Elle sentit son impuissance, elle pâlit et balbutia seulement ces mots : le médecin.

Madame Printems s'appréta à sonner, mais Sophie lui dit :

— Non, il ne faut pas qu'un domestique entre dans cette chambre ; il faut que nul ne voie ce qui s'y passe, c'est trop affreux.

Madame Printems sortit un instant et reparut bientôt.

Le malade était toujours dans le même état. Les deux femmes ne savaient que faire pour le calmer. Pendant ces sortes de crises, les forces se triplent, se quadruplent, et Sophie et sa mère n'osaient approcher de ce corps qui, par moments, se relevait à demi, pour retomber et se meurtrir de nouveau ; dont les pieds battaient l'espace, et dont les mains brisaient comme du verre tout ce qu'elles pouvaient saisir. Ce n'était plus une chose humaine que cet homme aux veines gonflées comme des cordes, aux cheveux hérissés, aux ongles sanglants.

Où était l'âme pendant ce temps-là ?

M. de Blaru était chez lui quand on vint l'y chercher. Il accourut tout de suite.

— Voyez ce qui se passe, docteur, lui dit madame Printems avec effroi.

M. de Blaru regarda le patient d'un œil calme et accoutumé.

— Vous n'avez pas voulu me croire, madame, dit-il en se tournant vers Sophie; vous voyez cependant que je ne vous mentais pas.

— C'est vrai, monsieur; mais que faut-il faire?

— Rien.

— Rien?

— Quand il aura usé ses forces à se meurtrir, à se soulever, à se rouler comme il le fait en ce moment, reprit M. de Blaru avec une sorte de mépris pour l'être dont il parlait, il s'endormira d'un sommeil parfaitement tranquille dans lequel s'éteindra complètement le souvenir de cette attaque. Puis dans un mois, dans quinze jours, demain peut-être, elle le reprendra, et s'il est dans une chambre étroite, il pourra se tuer contre les murs, et, si vous êtes à portée de sa main, c'est vous qu'il tuera. Voilà l'homme que vous avez épousé, madame. Maintenant, si vous voulez, je vais aller chercher un de mes confrères, nous allons constater l'épilepsie, nous ferons mettre le sujet dans une maison de santé, et nous obtiendrons la séparation pour vous. C'est tout ce que nous pouvons faire.

— Et c'est ce qui sera fait, répliqua madame Printems avec résolution.

Sophie ne répondit rien. Elle n'avait pas entendu.

Elle priait...

Elle passa toute la nuit à veiller M. Théodore, lequel dormait d'un sommeil calme et régulier comme s'il ne s'était rien passé avant qu'il s'endormît.

La tête appuyée sur sa main droite, la pauvre enfant songeait, tandis que sa mère, tenant son autre main dans les siennes, lui demandait pardon de la vie qu'elle lui avait faite en lui conseillant ce mariage.

Sophie paraissait toujours aussi résignée ; mais madame Printems pleurait, la suppliait de s'en tenir à cette première épreuve, et lui promettait de

réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal dont elle était cause.

— Nous quitterons Paris, lui disait-elle; nous retournerons à la campagne, dans notre petite maison, que nous n'aurions jamais dû abandonner, et où nous étions si heureuses. Pardonne-moi, mon enfant, c'est moi qui ai voulu ce qui arrive; mais je croyais bien faire, et la meilleure mère peut se tromper une fois.

Sophie ne répondait à ces paroles que par des serremens de main et des baisers. Elle ne prenait pas de résolution; elle ne s'engageait à rien. Sans doute elle attendait pour cela le réveil de son mari.

Au jour, M. Théodore se réveilla. Dès que Sophie le vit ouvrir les yeux, elle fit signe à sa mère de se retirer et de la laisser seule avec lui. Le malade ne se souvenait de rien, il ne ressentait aucun malaise, il ne comprenait pas pourquoi Sophie était au chevet de son lit, et comment il se trouvait dans la chambre de sa femme au lieu de se trouver dans la sienne.

— Tu ne t'es pas couchée, Sophie? lui demanda-t-il.

— Non, mon ami.

— Pourquoi donc?

— Vous avez été un peu indisposé hier au soir; et j'ai passé la nuit auprès de vous; mais grâce à Dieu, vous avez bien dormi, et vous êtes tout à fait remis ce matin.

Sophie trompait M. Théodore. Il avait repris sa raison, mais son visage gardait les traces de l'at-

taque de la veille. Ses yeux étaient rougis, cerclés de noir et de bistre, ses lèvres pâlies, les joues marbrées, le front sillonné d'égratignures qui ressemblaient à des rides de sang.

Quand il apprit qu'il avait été malade, M. Théodore se rappela la visite à sa tante, l'agitation où cette visite l'avait mis, la scène qu'il avait faite à sa femme, puis ne se souvenant plus comment cette scène s'était terminée, et se trouvant couché, veillé par Sophie, il eut un pressentiment de la vérité et regarda sa femme avec anxiété pour lire sur son visage s'il se trompait ou non.

Mais Sophie se contenta de lui sourire, et ce sourire ne lui apprit rien.

— As-tu fait appeler M. de Blaru ? demanda-t-il alors.

— Oui, certes.

— Qu'a-t-il dit ?

— Que ce n'était rien, que vous aviez eu une contrariété sans doute et que vous n'aviez besoin que de repos. En effet, on vous a couché et vous avez dormi jusqu'à présent sans fièvre et sans agitation.

— M. de Blaru reviendra-t-il ce matin ?

— Non ; il a dit que c'était inutile.

— Il ne s'était pas trompé, ma bonne Sophie ; j'avais été bien contrarié hier, on m'a dit du mal de toi ; j'avais cru à de méchantes suppositions, j'avais l'esprit bouleversé, car je t'aime, tu n'en doutes pas. Je me rappelle tout maintenant : je suis rentré, j'ai congédié les gens qui étaient là, nous sommes entrés dans cette chambre. J'ai voulu t'imposer de

ne plus voir tes amis, de te séparer de ta mère ; tu as consenti à tout avec cette douceur et cette bonté qui te mettent au-dessus de toutes les autres femmes ; puis cette douceur, au lieu de me calmer, m'a irrité davantage, et alors... alors, répéta une seconde fois M. Théodore, qui s'arrêtait de nouveau, effrayé de cette solution de continuité dans son souvenir, car elle lui rappelait ses terreurs d'autrefois ; alors... je ne me rappelle plus rien, ajouta-t-il avec une sorte de découragement ; mais, toi, tu te le rappelles, Sophie ; au nom du ciel, dis-moi ce qui s'est passé.

— Alors mon ami, vous vous êtes trouvé mal.

— Mais je ne me rappelle pas non plus être revenu à moi.

— Le sommeil vous a pris dans votre évanouissement même.

M. Théodore regarda Sophie.

Elle avait l'air de dire la vérité. Elle la disait en effet, seulement elle passait les détails qui donnaient à cet évanouissement son terrible et véritable caractère.

— Sophie, reprit M. Théodore, j'ai été injuste pour toi ; m'as-tu pardonné ?

— Je ne vous ai pas même accusé.

— Je te promets de ne plus jamais te faire de peine ; si jet'en fais encore, tu me quitteras, car je ne serais vraiment pas digne d'une compagne comme toi.

En parlant ainsi, les yeux de M. Théodore se mouillaient de larmes, peut-être moins par repentir d'avoir mal traité Sophie, que par honte de l'état dans lequel il doutait de moins en moins qu'elle l'eût vu.

— Maintenant, continua-t-il en pressant et en baisant sa Laine, va prendre un peu de repos, mon enfant, moi je vais essayer de dormir encore.

Sophie tendit son front à son mari et quitta la chambre.

— Eh bien ! lui demanda sa mère, qui l'attendait dans la chambre voisine.

— Eh bien ! il est calme et ne se doute de rien. Quel mal étrange !

A peine M. Théodore fut-il seul, qu'il essaya de se lever ; mais il subissait cette prostration générale qui avait toujours suivi les crises mystérieuses dont il avait fait le récit à M. de Blaru, et avec lesquelles il croyait en avoir fini.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il avec l'accent de la prière et de la peur.

Pendant il fit un effort et parvint à se mettre sur son séant. Alors de sa main droite, jaune comme la cire, il se cramponna au bois de son lit, pour ne pas tomber dans le mouvement qu'il allait faire, car il se sentait la tête bien lourde, et, descendant de son lit, il ouvrit les rideaux de la fenêtre et marcha droit vers la glace de la cheminée.

Il vit le sang de son visage et de sa poitrine. Il ne murmura pas une parole, il ne fit pas entendre une plainte, il se recoucha et sonna.

Un domestique parut.

— Allez me chercher M. de Blaru tout de suite, lui dit-il, en ayant soin de ne pas montrer son visage ; c'était sans doute tout ce que ses forces lui permettaient, car il cacha sa tête dans son oreiller et fonda en larmes comme un enfant.

Il pleurait encore quand on lui annonça M. de Blaru; mais il en avait sans doute fini avec cette faiblesse, car il essuya ses yeux à la hâte, releva la tête, et, regardant le médecin d'un air résolu :

— Cette fois, docteur, lui dit-il, je vous prie de m'avouer toute la vérité.

— Que voulez-vous savoir? répondit M. de Blaru d'un ton qui prouvait qu'il était prêt à tout dire.

— Le jour de mon mariage, quand vous êtes venu me questionner sur ma santé, que vouliez vous savoir?

— Si vous étiez atteint de la maladie que je croyais.

— Et pourquoi vouliez-vous vous en assurer?

— Pour empêcher votre mariage, comme c'était mon droit; car, si cette maladie existait, le mariage pouvait et devait être un malheur pour votre femme, pour vos enfants et pour vous-même.

— Quand je vous ai eu tout raconté, vous m'avez dit que je n'avais rien à craindre.

— C'était mon devoir.

— Et cependant le mal existait.

— Oui.

Si maître de lui que semblât M. Théodore, il pâlit à ce mot.

— Pourquoi n'avez-vous pas empêché mon mariage?

— J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai prévenu madame Printems.

— Et elle a sacrifié sa fille! fit M. Théodore avec une sorte de mépris.

— Non. Sa fille a entendu notre conversation, elle

a dit que plus vous étiez malheureux, plus vous aviez besoin d'affection et de soins, et elle s'est sacrifiée elle-même.

— Et depuis hier?...

— Elle n'a pas changé d'avis.

— Il n'y a aucun moyen de guérir ce mal?

— Aucun. La nature le donne, la nature peut seule le guérir.

— Si vous aviez eu cette franchise, la première fois, vous auriez empêché un grand malheur, car je n'aurais pas accepté le sacrifice de Sophie. Je ne vous en remercie pas moins. Ne dites rien à ma femme de notre conversation.

— Mais, vous, qu'allez-vous faire? demanda M. de Blaru, étonné du sang-froid de son malade.

— Soyez tranquille, je vais faire ce que doit faire un honnête homme.

M. Théodore congédia le médecin, se leva, écrivit une longue lettre qu'il mit dans sa poche, demanda si Sophie était réveillée et si elle pouvait le recevoir.

La jeune femme ne s'était pas couchée. Depuis le matin elle s'entretenait avec sa mère.

Elle se rendit à la demande de M. Théodore.

— Sophie, lui dit celui-ci après l'avoir contemplée quelques instants avec admiration et reconnaissance, j'ai à vous parler de choses sérieuses.

— Je vous écoute.

— Je ne veux plus habiter Paris; nous allons partir.

— Quand?

— Aujourd'hui même.

— Tout de suite?

- Non; ce soir.
 — C'est bien. Ce soir, je serai prête.
 — Vous ne me refusez donc pas ?
 — Pourquoi vous refuserais-je ?
 — Nous allons vivre dans une solitude complète.
 — Tant mieux.
 — Nous ne verrons jamais personne.
 — Soit.
 — Pas même votre mère.
 — Vous me permettrez de lui écrire ?
 — Oui. Mais vous savez ce qui me condamne à cette retraite ?
 — Non.
 — M. de Blaru m'a tout avoué.

Sophie tressaillit.

— Oui, reprit M. Théodore; je suis atteint d'un mal affreux, je suis forcé de fuir la société des hommes pour ne pas attendre qu'ils me fuient; je ne puis vivre complètement seul, car il faut que quelqu'un me soigne si je suis malade; j'ai peur de mourir sans secours, j'ai peur de vivre sans affection; je n'ai que vous au monde. Je vous condamne à une bien douloureuse existence, car le mal dont je suis frappé peut ne me tuer que dans vingt ans d'ici, comme il peut me tuer demain. Me jurez-vous que vous ne m'abandonnerez jamais ?

- Je vous le jure.
 — C'est bien.

M. Théodore était en proie à une grande émotion.

- Vous ne parlerez de ce départ à personne, lui dit-il.
 — A personne.

— Cependant, avant de partir, je veux recevoir ceux qui ont été bons pour moi : mon oncle, Max Hubert, vous les inviterez à dîner aujourd'hui avec nous.

— Oui.

— Maintenant, avez-vous quelque chose à me demander en échange de ce que vous faites pour moi ?

— Une seule chose.

— Dites.

— Vous abandonnez votre place au ministère ?

— Oui.

— Il a longtemps que Max Hubert est malheureux ; il a un vieux père à soigner, une sœur à soutenir ; demandez cette place pour lui. Ce sera, je crois, une bonne action.

— Ce sera fait. Cette demande accompagnera ma démission. Est-ce tout ?

— Oui.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, Sophie ?

M. Théodore la pressa dans ses bras en lui disant :

— Vous êtes une sainte, et Dieu vous récompensera un jour.

Là-dessus il sortit, non sans se retourner plusieurs fois pour sourire encore à cette noble créature.

Quand son mari fut parti, Sophie commença les préparatifs de son départ, comme s'il se fût agi d'un voyage ordinaire, puis elle écrivit à Max et à M. de Mérey de venir dîner avec elle et M. Théodore, puis elle alla elle-même faire ses adieux à Catherine, qui ne pouvait quitter son père et qu'elle ne devait plus revoir.

M. de Mérey n'avait pas attendu l'invitation de sa nièce pour venir prendre de ses nouvelles. En la quittant, la veille, il avait bien deviné, à l'agitation de M. Théodore, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et comme il savait à quoi s'en tenir sur l'état de son neveu, il pensa qu'il pouvait être bon à quelque chose dans la maison, et il y accourut à l'heure où il savait que M. Théodore n'y était pas.

Il ne trouva que madame Printems, qui lui raconta tout ce qui s'était passé.

— Il faut en finir, lui dit le baron, je me charge de tout, laissez-moi faire; le dévouement a ses bornes.

Il était là quand Sophie revint de chez Catherine; mais comme Max venait d'arriver, il ne put s'entretenir librement avec elle.

On n'attendait plus, pour se mettre à table, que le retour de M. Théodore.

Tout le monde était soucieux, les uns, comme le baron et Max, par pressentiment; les autres, comme Sophie et sa mère, avec connaissance de cause. C'eût été bien pis encore, si l'on eût connu le prochain départ de Sophie que sa mère elle-même ignorait encore.

M. Théodore devait rentrer à six heures. A six heures et demie, on l'attendait toujours.

A six heures trois quarts à peu près, on sonna.

— C'est lui, fit le baron.

Un domestique parut, et remit à Sophie une lettre d'un assez fort volume.

— L'écriture de mon mari! dit-elle avec émotion. Qu'est-ce que cela signifie?

Et, d'une main tremblante, elle décacheta la lettre.

XXIV

Cette lettre était touchante, et bien faite pour étonner et pour émouvoir Sophie.

Elle contenait ces mots :

« Ne m'attendez pas, Sophie, je ne viendrai pas vous chercher pour le voyage que vous avez accepté avec tant de résignation ; vous ne me reverrez même plus. C'est à moi de rompre les liens que les lois humaines, complices de votre dévouement et de mon égoïsme, nous ont fait contracter.

• Je vous le jure, je n'ai jamais fait le mal volontairement, et, par conséquent, je ne me reconnais pas le droit d'associer éternellement à ma vie de misères, de douleurs et d'isolement l'existence d'une femme

qui, comme vous, mérite toutes les félicités de ce monde.

» Mon seul tort c'est, ayant été malheureux toute ma vie, d'avoir cru un instant que je pourrais cesser de l'être, et d'avoir osé vous aimer. Nul ne vous aimera jamais comme je vous aime ; mais de combien de maladresses, de dangers, de ridicules, un amour comme le mien n'eût-il pas été accompagné ! Maintenant que je suis de sang-froid, je me demande comment j'ai eu l'audace de vous demander à votre mère et comment vous avez eu le courage de m'accepter.

» Quelle preuve éclatante vous donniez de toutes les vertus de votre âme ! Vous aviez deviné en moi un pauvre être qui avait besoin d'affection, et votre cœur généreux, enthousiaste du bien à faire, a entrepris de me donner le bonheur que je n'avais jamais eu, au détriment de celui de vous deviez avoir. Soyez bénie pour cette pieuse tentative. Puis, quand, plus tard, vous avez appris la sinistre vérité, que je soupçonnais, mais que je ne connais que d'hier ; quand vous pouviez revenir sur vos pas, et que vous avez scellé votre dévouement d'un sacrifice nouveau, d'autant plus grand qu'il restait ignoré, d'autant plus noble que je ne devais jamais le connaître, n'avez-vous pas, aux yeux de Dieu, acquis le droit d'être heureuse un jour, selon les souhaits naturels de votre cœur, et quand, entre ce bonheur et vous, il n'existe d'autre obstacle que moi, dois-je hésiter à le faire disparaître ?

» Cependant, ne craignez rien. Je ne vais pas me tuer. Je ne voudrais pas tacher votre passé du sou-

venir de ma mort volontaire, votre piété vous en donnerait le remords, bien que vous en fussiez innocente, car, pour une âme comme la vôtre, n'avoir pu faire le bien est déjà presque faire le mal. Non, je vais vivre, seulement je tuerai autour de moi tout ce qui me prouverait ma vie à moi-même. J'ai choisi une retraite où nul ne saura qui je suis, où ceux qui m'auront connu auront le droit de m'oublier, où ceux qui me connaîtront ne demanderont qu'à me laisser seul. J'attendrai là, en me rappelant et en bénissant les quelques jours heureux que je vous dois, que Dieu vous fasse tout à fait libre en me rappelant à lui.

» Si je vous ai demandé ce matin de m'accompagner dans cette solitude, c'est que je savais d'avance que vous y consentiriez, et que je voulais puiser dans cette nouvelle preuve de votre charité chrétienne la force d'accomplir le sacrifice que je croyais vous devoir et que je vous fais.

» Adieu, chère Sophie; si vous avez quelque chose à me reprocher, pardonnez-le moi, je n'ai pas été coupable d'intention. Quant à moi, je vous adore, je vous vénère, et je vous bénis comme une sainte.

» J'ai eu quelques mauvaises pensées sur les personnes au milieu desquelles vous serez quand vous recevrez cette lettre; exprimez-leur en mon repentir et mes regrets. J'ai fait ce que vous me demandiez pour Max; puisse-t-il être heureux! il ne l'a jamais été, même autant que moi, et cependant il le mérite peut-être davantage. C'est un grand esprit, un grand cœur et une grande âme. Je suis heureux que mon

malheur lui serve à quelque chose. C'est à vous qu'il le doit.

» Je vous confie à M. de Mérey, à notre oncle. Votre vertu seule et votre conscience peuvent vous défendre contre les calomnies que notre séparation va faire naître autour de vous ; mais il est telles circonstances où le bras d'un homme est nécessaire à une femme. Dites-lui que je lui demande sa protection pour vous. De cette façon, il n'aura plus le droit de mourir comme il le voulait, puisqu'il aura un devoir à remplir en ce monde.

» Je n'ai plus besoin de rien. Je garde de ma petite fortune, que j'aurais voulu consacrer à la satisfaction de vos désirs, ce qui m'est absolument nécessaire pour vivre matériellement ; je vous donne le reste en toute propriété, comme vous l'attesteront les papiers en règle que je joins à cette lettre.

» Ce n'est pas un cadeau que je vous fais, mais comme je sais que votre mission sur la terre est de faire le bien, je vous mets à même selon mes ressources personnelles, de remplir cette mission.

» Adieu encore une fois, chère enfant ; priez votre mère dont j'aurais voulu faire la mienne, de me pardonner les alarmes que j'ai pu donner à son amour pour vous ; soyez heureuse, tandis que je vais employer le temps que Dieu me laissera vivre, à mériter le ciel, afin de vous revoir dans un monde meilleur. »

A cette lettre simple et sur laquelle étaient plusieurs fois tombées les larmes de Sophie pendant qu'elle la lisait, était jointe une donation de tout ce que possédait M. Théodore à l'exception d'une rente

de mille francs à peu près qu'il se réservait pour vivre.

Les témoins de cette scène avaient suivi avec anxiété sur le visage de Sophie le reflet des émotions que lui causait cette lecture, et quand elle eut fini, chacun lui demanda ce qui lui arrivait.

Elle passa la lettre à sa mère, et resta toute pensive.

Madame Printems eut, malgré elle, en prenant connaissance de la résolution de M. Théodore, un mouvement de joie.

Avant tout, pour une mère, le bonheur de sa fille. Or, après ce qui s'était passé la veille, madame Printems était convaincue que Sophie ne pouvait être heureuse que loin de son mari.

Elle la prit dans ses bras et l'y pressa longtemps, comme on presse une personne sauvée d'un cas de mort et qu'on est sûr de conserver.

Cette joie, en opposition avec les larmes de Sophie, intriguait de plus en plus les assistants, Max et le baron. Madame Printems raconta alors l'événement de la veille et couronna ce récit par la lecture de la lettre que sa fille venait de recevoir.

Cette lecture étonna les deux auditeurs en les attendrissant.

— Le pauvre garçon ! dit M. de Mérey.

— L'honnête homme ! dit Max !

Et chacun d'eux, s'approchant de Sophie, lui témoigna, selon sa nature, les marques de son intérêt.

L'émotion de Sophie avait fait place à une rêverie mélancolique, à une sorte de sommeil de l'âme. Tant d'événements s'étaient succédé depuis deux mois

dans sa vie, qu'elle avait cru devoir être toujours calme et régulière, qu'elle commençait à ne plus se rendre un compte bien exact de leur réalité. Elle ne pouvait qu'admirer et plaindre M. Théodore. »

Lui savoir gré de ce qu'il faisait, c'eût été presque s'en réjouir, et Sophie était incapable de puiser une joie dans ces conséquences heureuses pour elle de la douleur d'un homme qui avait été, qui était encore son mari; mais, au fond, elle ne pouvait se cacher qu'il y avait bonheur à redevenir libre, à être rendue à sa mère et à toute sa vie de jeune fille, au lieu de rester exposée, comme elle l'avait été le jour précédent, aux terreurs et aux dangers d'un mal que sa piété pouvait soutenir, mais que ses soins ne pouvaient même calmer.

Cependant, s'il eût été en son pouvoir de s'opposer aux projets de M. Théodore, elle l'eût fait; mais quels moyens employer? Comment découvrir cette retraite dont il ne donnait aucun indice? Auprès de qui se renseigner? Elle ne lui connaissait pas d'autres amis que ceux qui se trouvaient en ce moment auprès d'elle, excepté sa tante; mais ce n'était certainement pas à elle qu'il avait été faire ses confidences. Il n'en avait sûrement fait à personne.

Restait le notaire chez lequel il avait opéré le transfert de ses biens et qui, chargé, peut-être, de lui faire tenir annuellement ou mensuellement la rente qu'il s'était réservée, pourrait donner quelque indication.

Sophie prit le bras de M. de Mércy et se rendit chez cet homme. Il ne savait rien. Il avait vu M. Théodore dans la journée; il avait fait tout de suite pour son client le travail qu'il lui demandait; il lui avait

remis en espèces vingt mille francs, sans lui demander ce qu'il comptait faire de cette somme et sans que M. Théodore le lui dît : ce dernier lui avait paru être dans son état normal. Ils avaient causé de choses insignifiantes ; M. Théodore l'avait quitté, et il ne l'avait pas revu. Ce qu'il croyait seulement se rappeler, c'est que M. Théodore lui avait dit qu'il partait pour un très-long voyage.

Sophie rentra, en se disant que son mari avait pris cette résolution de retraite dans un moment de fièvre, mais qu'il reviendrait sans nul doute, et, à partir de ce jour, elle l'attendit en effet comme s'il eût été en voyage.

Deux ou trois semaines se passèrent sans rien amener de nouveau, du moins pour elle, car pendant ce temps il y eut quelque changement, soit dans la vie, soit dans la fortune, soit dans les habitudes des personnes qu'elle était à même de voir.

Sophie commença à croire qu'elle aurait plus besoin qu'elle ne le croyait de l'appui de son oncle.

Elle avait revu M. de Blaru à qui elle avait appris les dernières circonstances que nous avons fait connaître. Le docteur avait reçu avec joie la nouvelle de cet étrange événement, et peu à peu il s'était dessiné sous un nouvel aspect aux yeux de la jeune femme. D'abord ses visites étaient devenues plus fréquentes que par le passé, l'isolement de Sophie, les inquiétudes de ce veuvage marital, le désir d'avoir des nouvelles motivaient bien un peu cette assiduité ; mais bientôt elle dut en discerner la véritable cause.

M. de Blaru ne se présenta plus seulement comme médecin ; il se présenta comme consolateur ; il essaya

de faire comprendre à Sophie qu'elle pouvait utiliser au profit de son cœur la liberté qui lui était rendue, que Dieu n'acceptait pas les sacrifices qu'on s'imposait volontairement contre les lois naturelles, que tôt ou tard il fallait aimer, et, s'enhardissant par le silence de celle qui l'écoutait, sans doute en pensant à autre chose, il arriva à lui avouer qu'il l'aimait depuis le jour où il l'avait vue pour la première fois ; qu'il avait donné une preuve de cet amour en essayant d'empêcher un mariage qui devait faire son malheur et celui de Sophie ; que cet amour avait survécu aux combats qu'il lui avait livrés depuis, et que maintenant qu'elle était libre, il se croyait en droit de lui en faire l'aveu.

Dès les premiers mots de sa déclaration, M. de Blaru avait compris, à l'étonnement qu'avait montré Sophie, qu'il commettait une maladresse dont il espérait se tirer par l'exaltation de ses paroles, par la peinture exagérée de ses sentiments, par la violence de sa passion ; mais il parlait là une langue que la chaste jeune fille ne pouvait comprendre, et de ce qui n'était d'abord qu'une maladresse, il fit une mauvaise action.

Sophie pouvait lui pardonner la confiance de cet amour vrai ou faux, mais non qu'il la crût capable de complicité, comme il l'avait fait à la fin de cette élégie de mauvais goût, que rien ne motivait, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans les probabilités de la vie à venir de Sophie.

Il fallait être un sot pour ne pas s'apercevoir que cette femme passait au-dessus des vulgarités humaines, dans une atmosphère supérieure, qu'aucune

émanation terrestre ne pouvait corrompre ; que les hommages des hommes s'arrêtaient à ses pieds et ne montaient pas jusqu'à ce cœur qui ne pouvait s'ouvrir à l'amour, s'il s'y ouvrait jamais, que par une inspiration d'en haut, puisqu'elle était plus près du ciel que de la terre.

Si maladroite, si offensante que soit une démarche comme celle que M. de Blaru avait faite, il faut toujours qu'une femme y réponde, pour éviter qu'elle se renouvelle.

Sophie y répondit en rappelant au médecin que, si elle était libre, elle n'était pas veuve, et que, le fût-elle, le souvenir de l'homme qui aurait été son mari suffisait aux exigences de son cœur ; qu'elle le remerciait de ce témoignage d'affection exprimé peut-être un peu trop vivement ; qu'elle en prenait ce qu'elle devait en prendre, c'est-à-dire l'esprit plutôt que la lettre, et qu'elle lui continuait ses sentiments d'estime, d'amitié et de reconnaissance pour l'intérêt qu'il avait pris à elle, dans les circonstances difficiles où elle s'était trouvé.

M. de Blaru reçut cette réponse comme on reçoit un affront, en se promettant de s'en venger. Au lieu de reconnaître tout de suite qu'il s'était trompé, de tendre la main à Sophie, de lui demander franchement pardon de cette tentative ridicule et de rester son ami le plus dévoué, comme eût fait un cœur loyal, il se blessa de la position fautive dans laquelle il s'était mis, il s'en prit à la pauvre enfant, et devint son ennemi acharné. Aidé de la tante de M. Théodore, il se mit à interpréter de façon à satisfaire ses rancunes, la vie nouvelle de Sophie.

Le texte ne leur manquait pas, et vous allez voir comme des positions les plus honorables, comme des affections les plus saintes, les mauvaises petites passions de certains gens peuvent tirer des déductions honteuses et vraisemblables.

Max Hubert avait obtenu la place de M. Théodore. Le ministre avait tenu sa parole. Vous devinez le changement que cet avancement inattendu avait apporté dans la vie de Catherine et de Max. Leur père était en un trop pitoyable état pour en jouir et même pour s'en apercevoir. Il n'y eut peut-être dans tout cela qu'une douleur pour lui, s'il était encore accessible à quelque douleur, ce fut quand on le transporta de la modeste mansarde de l'expéditionnaire dans l'appartement plus confortable du chef de bureau. Catherine avait appris que son frère devait à Sophie cette nouvelle position, et qu'au moment où elle avait accepté de se retirer du monde avec son mari, elle y avait mis presque pour condition que M. Théodore ferait donner à Max la place qu'il abandonnait.

Aussi Catherine avait elle pour Sophie une affection à toute épreuve, une reconnaissance sans limites, qui s'augmentèrent par suite de nouvelles preuves d'amitié qu'elle fut appelée à recevoir.

XXV

En effet, la pauvre enfant avait été éprouvée de nouveau. Le vieux Hubert était mort, sans secousse, sans regret, mais enfin il était mort, et, bien que cet accident fût prévu depuis longtemps, bien qu'il pût même être considéré comme un bonheur, et que le repos définitif fût préférable à la vie inanimée du malade, Catherine et Max n'étaient pas des cœurs à se faire un pareil raisonnement devant le cadavre de leur père. Depuis longtemps, il n'avait plus le sentiment de leur affection, il ne parlait plus, il n'entendait rien, il ne voyait pas, mais enfin il respirait encore, et les deux enfants pouvaient le toucher, le soigner, l'aimer ; s'ils n'avaient plus la joie de cet

amour, ils en avaient le respect, l'habitude, le besoin, la douleur, et quand, réunis tous deux auprès de son lit, ils le veillaient en causant à voix basse, le souvenir de leur enfance, des soins, des caresses, des conseils qu'ils avaient reçus autrefois de cette matière inerte aujourd'hui, leur cachait un moment la réalité présente et les faisait croire à l'impossibilité de se séparer jamais du moribond.

Le jour vint où il fallut s'en séparer, Dieu, qui avait tiré au bonhomme l'intelligence des choses et des événements qui s'accomplissaient autour de lui, lui laissa encore l'instinct, sinon l'expression, de son amour pour ses enfants, et peut-être eut-il directement par l'âme, la connaissance de l'amélioration de leur sort, et mourait-il content de la certitude qu'ils ne seraient plus malheureux.

La mort des gens aimés resserre et fortifie l'affection réciproque de ceux qui les aimaient. Restés seuls sur la terre, Max et Catherine eurent à se partager entre eux la tendresse qu'ils avaient, chacun de son côté, pour leur père, et, comme si la nature prodigue craignait toujours de laisser du vide dans le cœur des créatures, elle avait donné aux deux orphelins quelqu'un à qui être reconnaissants, à aimer, Sophie, qui, dans ces dernières circonstances, devait s'attacher mieux encore les deux jeunes gens.

A peine eut-elle appris la mort du père, qu'elle se rendit auprès de Catherine pour lui apporter les soins de son cœur toujours prêt au dévouement, et l'appui de son esprit de résignation aux volontés du Seigneur. Puis, quand le vieillard fut enterré,

comme il y avait à craindre un accès pour Catherine fatiguée par la veille, par les pensées et par les larmes, Sophie exigea que Catherine ne la quittât plus, et elle l'avait prise avec elle.

Max et Catherine étaient donc presque devenus de la famille ; et le frère passait toutes ses soirées avec sa sœur, en compagnie de Sophie, de madame Printems et de M. de Mérey.

C'étaient ces réunions qui avaient fourni matière aux médisances de M. de Blaru. Que faisait là ce Max, qui avait déjà pris au ministère la place de M. Théodore ? Il prenait au foyer conjugal la place du mari disparu. Pourquoi Sophie avait-elle tenu à garder la sœur près d'elle ? Pour s'assurer, sans aucun doute, la présence du frère.

Tout cela était clair, surtout pour un esprit méchant, dont la rancune avait tout intérêt à voir le mal et à le propager ; tout cela était vraisemblable pour la masse des indifférents, qui admettent difficilement une vertu comme celle de Sophie ; admettre, dans ce cas, c'est admirer, et l'admiration est toujours un fardeau pour l'homme, car elle est l'aveu indirect de son infériorité.

Donc, comme M. Théodore l'avait prévu lui-même dans la lettre d'adieu qu'il avait écrite à sa femme, une séparation donnait lieu à toutes sortes de suppositions, de médisances et de calomnies ; seulement les bruits que cet événement faisait naître n'arrivaient pas jusqu'à notre héroïne.

Ceux qui auraient eu plaisir à les lui faire connaître n'auraient pas eu le courage de les lui apprendre, et parmi ses amis, nul ne lui eût fait l'af-

front de les croire assez pour l'en prévenir. Mais s'ils ne parvinrent pas jusqu'à Sophie, qui vivait retirée dans le petit cercle d'affections et d'habitudes que vous lui connaissez, ils arrivèrent jusqu'à M. de Mérey, qui, lui, voyait encore, de temps en temps, quelques personnes du monde qu'il avait fréquenté jusqu'alors.

Il ne tarda pas à découvrir l'origine et les auteurs de ces propos honteux et il alla trouver M. de Blaru, à qui il signifia que s'il ne se taisait pas, il aurait affaire à lui, et avoir affaire à M. de Mérey cela n'avait pas deux sens.

Le docteur, avec sa petite perruque, son habit en queue d'oiseau, ses prétentions amoureuses, ses passions hypocrites et ses habitudes cancanières, n'était pas homme à accepter bravement la responsabilité du mal qu'il faisait. Il assura M. de Mérey de son innocence, de son dévouement et de son respect pour Sophie, mais il se promit intérieurement de prendre sa revanche à la première occasion.

On ne saurait croire combien certaines gens se donnent de mal pour en faire, quand il leur serait si facile, sinon de faire, du moins de ne pas nier le bien. M. de Blaru s'astreignit à épier les pas et les démarches de Sophie, pour arriver à se convaincre lui-même de la vérité des propos qu'il avait répandus et qu'il savait parfaitement faux.

Les beaux jours étaient venus, et quelquefois la jeune femme sortait, soit avec Max; soit avec Catherine, soit avec sa mère, soit avec le baron, pour aller respirer à la campagne un peu de l'air bienfaisant que le printemps ramenait. Le docteur les suivait,

cherchant un indice certain dont il pût se faire une arme. Rien. La vie nouvelle de Sophie était transparente, fraîche et pure comme sa vie passée, et, de guerre lasse, M. de Blaru allait prendre le parti de renoncer à cette surveillance inutile, d'autant plus que, depuis quelque temps, Sophie habitait la campagne, quand il s'aperçut d'un fait qui, en excitant sa curiosité, lui rendit sa persévérance.

Sophie s'était retirée à deux lieues de Paris, avec sa mère et Catherine, qui, par parenthèse, sous l'influence des distractions et de l'aisance inconnues dont elle était entourée, revenait peu à peu à la santé et même à la jeunesse. Le temps semblait non-seulement faire une halte pour elle, mais même revenir sur ses pas, afin de lui rendre ce dont elle avait été dépossédée jusqu'alors.

Le malheur l'avait faite femme trop tôt, le bonheur la refaisait jeune fille. Dieu lui payait tout à coup, au physique et au moral, un arriéré de charmes et d'espérances. Son corps se développait, ses joues se coloraient de l'incarnat de la vie tranquille, ses yeux s'éclairaient, son cœur, comme une fleur au soleil, s'ouvrait et s'épanouissait avec toutes les exigences de la nature.

Elle était semblable à ces beaux jours d'été, d'autant plus éclatants que leur matin a été chargé de brouillard et mouillé de pluie. Les larmes précoces qu'elle avait eu à répandre ou qu'elle avait concentrées en elle, au lieu d'éteindre son âme et sa jeunesse, les avaient rafraîchies comme une rosée et préparées à recevoir ces rayons qui ne devaient la visiter qu'au midi de sa vie.

Elle commençait à fleurir à l'âge où les autres commencent à se faner, et, de ses douleurs passées, sortait pour elle le droit de croire à l'avenir.

Seulement, ses idées sur la vie avaient acquis dans toutes les épreuves difficiles qu'elle avait eu à traverser, une maturité qui devait encore aider à son bonheur en y mêlant la raison. Sophie avait surpris cette transformation, et, toujours occupée des autres, elle cherchait, sans autre confident que Max, ce qu'il y aurait à faire pour que cette éclosion tardive portât des fruits réels. Elle devait bientôt le découvrir.

En effet, une métamorphose du même genre s'opérait chez un des habitants de la petite colonie, chez M. de Mérey. Depuis qu'il avait une nièce, le baron avait peu à peu et complètement enfin changé sa vie.

A la campagne qu'il habitait assidument avec les deux jeunes femmes, il se contentait d'une petite chambre simple, fraîche, gaie comme une chambre d'étudiant en vacances, et il s'y trouvait heureux, lui à qui, jusqu'à ce jour, il avait fallu des appartements somptueux. Il y était matinal.

Dès l'aube, il ouvrait sa fenêtre, aspirait les émanations de cette nature admirable dont il n'avait jamais fait précédemment que le décor de ses plaisirs d'été ; il s'en allait, à pied, rôder dans ces bois qu'il ne trouvait bons jadis qu'à traverser à cheval, et encore, au bruit des fanfares, aux aboiements des meutes, quand les feuilles tombées permettaient les chasses à courre.

Il avait, pendant ses promenades solitaires, au

contact immédiat des émotions calmes et douces que la nature donne pour rien à ses plus obscurs amis, et qu'il avait franchies jusqu'alors au galop de sa vie dissipée, retrouvé, lui aussi, une jeunesse inattendue et des sensations nouvelles. Il s'apercevait que la vérité était là, et que le bonheur consistait non pas à remplir de bruit et de fêtes de vastes domaines, mais à comprendre bien un petit coin de terre, et que l'ombre et quelques arbres, un étroit sentier bordé de fleurs, un buisson d'églantiers pour horizon, le chant du laboureur qui rentre, et le travail facile et merveilleux de la nature, suffisaient au cœur, à l'esprit, aux besoins les plus étendus de l'homme intelligent.

Tout devenait nouveau pour lui dans ce monde dont il croyait avoir épuisé toutes les jouissances. Il se livrait à des contemplations sans fin, à propos des choses les plus naïves ; il en rapportait des attendrissements d'enfant, et son cœur, retrempé aux sources naturelles, s'exaltait en poésies de toutes sortes sous les impressions les plus vulgaires.

Que de fois il avait ri des bons bourgeois qu'il avait vus passer le dimanche à la campagne, et dont toute l'ambition était d'amasser de quoi y vivre tout à fait les dernières années de leur vie ! Il les regardait maintenant comme les vrais heureux, comme les vrais sages de la terre, et il était bien autrement bourgeois que ceux dont il s'était moqué. Tout l'étonnait, tout l'enchantait dans ces révélations modestes. Il arrosait, il émondait lui-même ses fleurs ; il comptait, il montrait avec orgueil les premiers symptômes des fruits sur son petit espalier, et il eût

tué, je crois, le chasseur dont le cheval eût foulé ses pois de senteur ou son gazon. Son ambition eût été de semer et de greffer lui-même; mais il n'avait pas la folie de prétendre jamais à ce maréchalat de l'horticulture. Enfin, aux yeux de ses anciens amis, s'ils l'eussent vu dans l'état où il était, le baron eût passé pour un idiot, tombé en enfance.

Peu lui importait.

Il ne pensait même pas à ce qu'on pourrait dire de lui. Sa santé vigoureuse, qui avait résisté aux excès de son passé, reprenait un nouvel élan dans cette existence régulière, il se sentait redevenir jeune de corps et d'âme. Il reverdissait et, comme dit madame de Sévigné, il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert.

Semblable aux beaux automnes, il avait son été de la Saint-Martin, et ne doutait pas qu'il pût l'utiliser comme un véritable printemps, car ce n'était pas tout, et la transformation morale s'opérait en tous sens. Quand la sève rentre tout à coup dans un arbre qui dépérissait, quand le jardinier qui s'en aperçoit abat les branches inutiles pour donner de l'air aux rameaux vivants encore, il y reste bien un peu de vide pendant quelque temps; mais il vient un moment où ce vide se comble sous les feuilles nouvelles, et nul, en voyant le sommet arrondi de l'arbre régénéré, ne se douterait qu'il a failli mourir. Il en était ainsi pour M. de Mérey. Il avait lui-même arraché de sa vie les branches sèches, les rameaux inutiles d'un passé mort à tout jamais, et ce n'était plus assez pour lui de vivre encore, il voulait que sa

régénération servit à quelque chose, s'étendit à plus d'une saison et portât ses fruits.

Il y avait déjà longtemps, bien entendu, que le baron ne songeait plus, que pour en rire, au suicide dont il avait si résolûment fait autrefois le dénouement inévitable de sa vie. Il ne pensait pas plus maintenant à se brûler la cervelle qu'à se jeter à l'eau, c'est le cas de le dire.

D'ailleurs, la cause ayant disparu, l'effet devait disparaître. M. de Mérey avait pris le parti de mourir, le jour où sa fortune ne lui permettrait plus de suffire au genre de vie qu'il croyait indispensable à son organisation ; mais comme, grâce à Sophie, il s'était aperçu qu'il y avait à côté de cette vie une vie plus agréable et moins chère ; comme il était loin d'avoir dépensé les soixante mille francs qui devaient servir à sa dernière année ; comme au lieu de faire des dépenses nouvelles, il avait supprimé toutes celles qu'il avait l'habitude de faire ; comme il avait vendu ses chevaux, ses voitures, ses meubles, parce que, dans son amour spontané pour la vie des champs, il était convaincu qu'il ne pourrait et ne voudrait plus vivre à Paris, il se trouvait avoir doublé son capital, au lieu de l'avoir amoindri, et il était à la tête de cent vingt mille francs à peu près, dont il ne savait que faire, attendu qu'à la campagne il ne dépensait pas cinq francs par jour.

Il faut bien que nous entrions dans ces détails matériels, puisque les détails matériels avaient si longtemps dominé l'existence du baron.

Mais M. de Mérey commençait à s'apercevoir qu'en place des nécessités fausses que s'étaient créées son

éducation, ses habitudes et ce monde dans lequel il avait vécu, il lui venait au cœur des besoins plus vrais, plus doux, mais tout au moins aussi exigeants que ces nécessités premières; et que ces besoins, s'ils ne se satisfaisaient pas, pourraient bien le ramener, non plus à l'apathie, mais bien au chagrin, et que, tout en changeant de chemin, il finirait par arriver au même but. Il n'admettait pas, nous le répétons, puisqu'il consentait à vivre, que sa vie restât solitaire et inutile. Il voulait avoir quelque chose à aimer sérieusement dans ce monde, où il avait cru que rien n'était digne d'un amour sérieux.

N'avait-il pas Sophie qu'il pouvait aimer comme sa fille? Certainement, mais ce n'était pas encore assez.

Ah! quand la nature s'y met elle fait bien les choses!

XXVI

Le baron trouvait dans Catherine les mêmes raisons d'étonnement et d'admiration que dans la nature qui l'entourait. Catherine cependant n'était ni plus belle, ni plus originale que la plupart des femmes avec lesquelles il avait eu occasion de se trouver. Elle était, au contraire, d'une simplicité comparable seulement à celle de Sophie ; mais cette simplicité était justement son grand charme aux yeux de M. de Mérey.

Les femmes qu'il avait connues avaient toutes voulu être remarquées et aimées ; celle-ci se faisait remarquer malgré elle, se faisait aimer sans le vouloir. Quand, le soir, il se trouvait avec elle, il

l'écoutait parler, et le langage de la jeune fille traduisait facilement les impressions par lesquelles le baron passait depuis quelque temps et qu'il ne pouvait se traduire à lui-même. Il s'apercevait, en outre, que des sentiments nouveaux naissaient en elle comme en lui, et qu'elle puisait dans la tranquillité de sa vie présente le droit de prétendre à des affections qu'elle avait cru devoir ignorer toujours, par nécessité plus que par nature.

Ces affections ne pouvaient se porter que sur un honnête homme qui pût les comprendre sans chercher en celle qui les lui apporterait les enthousiasmes et les élans d'une toute jeune fille, élevée, dès son enfance, pour tous les bonheurs de la vie, et demandant à l'amour toutes les conditions d'âge, de beauté, de poésie, le signalement exact, enfin, que l'imagination des jeunes filles exige du mari qu'elles rêvent.

De son côté, le baron, s'il songeait à se marier, ne pouvait, à son âge, bien qu'il fût peut-être, surtout depuis quelque temps, plus jeune que bien des jeunes gens, le baron ne pouvait, disons-nous, prétendre qu'on lui donnât une toute jeune fille, sortant de son couvent. C'est là que ses exigences eussent été maladroites. C'est là que le ridicule eût commencé.

Cependant, il se trouvait, grâce aux influences de sa vie nouvelle, en droit de prétendre à une certaine virginité d'impressions. Ainsi, il eût mieux aimé rester garçon toute sa vie que d'épouser une femme de son âge, et de faire ce qu'on appelle un mariage de raison. Il eût regardé comme une mauvaise action, comme un meurtre, d'éteindre tout de suite dans les

habitudes froides et régulières d'une femme déjà revenue de la vie, ou d'exposer au scepticisme de quelque coquette prétentieuse et surannée, les jeunes sensations qui palpaient en lui.

Catherine était donc justement ce qu'il fallait à M. de Mérey. C'était une âme pure, un cœur vierge, une intelligence distinguée. Son amour aurait pour le baron les charmes qu'il désirait, sans avoir le ridicule que la disproportion d'âge pouvait faire craindre, puisque Catherine avait assez souffert pour être de l'âge de son mari, puisque le baron se retrouvait encore assez impressionnable pour être de l'âge de sa femme.

Dans le commencement de leur union, il goûterait avec elle les joies des jeunes époux, sans qu'une seule des douces illusions du mariage pût lui manquer ; illusions et joies qui, s'il s'était marié plus jeune, ne seraient plus maintenant pour lui qu'un souvenir ; et sans qu'il fût besoin de la prévenir, Catherine, dont l'âme était plus propre aux sentiments qu'aux passions, deviendrait facilement une amie tendre, une compagne dévouée, telle que M. de Mérey serait heureux d'en avoir une dans la dernière période de sa vie. Dieu lui serait peut-être bon et clément jusqu'au bout, en lui accordant un enfant, et alors le baron n'aurait plus rien à souhaiter sur terre.

Telles étaient les idées de M. de Mérey, telles étaient peut-être aussi celles de Catherine, bien qu'elle ne se les formulât pas aussi nettement. Heureusement Sophie était là qui devinait tout et qui devait tout arranger par elle-même ; car, si elle eût attendu que le baron se prononçât, Catherine eût

couru la chance de ne jamais devenir madame de Mérey.

Était-ce hésitation de la part de l'oncle ? Non. C'était timidité. Cet homme, qui avait eu toutes les bonnes fortunes qu'il avait désirées, ne trouvait pas dans le répertoire de ses séductions d'autrefois le langage nécessaire pour déclarer à une jeune fille des sentiments honnêtes, des intentions loyales, une affection sincère. En effet, ce n'était pas la même chose, et devant un pareil aveu l'homme le plus roué redevient un enfant.

Heureusement, nous le répétons, Sophie avait tout vu, tout compris, tout résolu. Elle fit part de sa découverte à Max qui, en sa qualité de frère et d'homme, ne s'apercevait de rien. Aux femmes seules, aux plus innocentes même, Sophie en est la preuve, appartient l'intuition de ces sortes de secrets.

— Oui, répondit Max, je crois que ce serait un grand bonheur pour Catherine. Consultez-la, chère Sophie, et décidez-la, si elle hésite.

— Elle n'hésitera pas.

Sophie eut d'abord une conversation avec son oncle, qui rougit devant elle de voir son secret surpris. Sophie ne put s'empêcher de sourire en se voyant jouer un rôle de mère vis-à-vis d'un homme dont elle aurait pu être la fille : elle s'en amusa un peu, et termina, en annonçant à son oncle, qu'il pouvait regarder la chose comme conclue, car, ainsi qu'elle l'avait dit à Max, elle ne doutait pas que Catherine acceptât.

Elle, avait raison. Catherine répondit à sa proposition par ces seuls mots :

— Tout ce que vous voudrez, bonne Sophie, pourvu que nous ne nous quittions pas.

Le soir même le baron demanda Catherine à Max, qui lui répondit en l'appelant son frère, et en se jetant dans ses bras. Puis il appela sa sœur, et les deux fiancés se donnèrent la main avec une douce et fraîche émotion.

Le mariage ne pouvait avoir lieu tout de suite, puisque Catherine était en deuil, mais on s'occupa des préparatifs. Sophie était on ne peut plus heureuse du double bonheur auquel elle avait aidé; peut-être, en reconnaissant dans Catherine et dans son oncle cette loi impérieuse de la nature qui veut que tout âme, tôt ou tard, se joigne à une autre âme, peut-être se dit-elle un instant qu'elle aurait eu droit, comme les autres, à cette union de deux sympathies réelles; mais en regardant Max qui, comme elle, paraissait indifférent à toute ambition de ce genre, elle dut se dire aussi qu'il y avait des exceptions naturelles, et qu'elle et lui étaient dans ces exceptions.

Elle se trompait en ce qui regardait Max; et qui sait? peut-être tout autant en ce qui la regardait elle-même. Jamais le jeune homme ne lui avait fait la confiance des tentatives que son cœur avait faites autrefois; mais dans les conversations qu'il avait quelquefois avec elle, il lui parlait de l'amour dans des termes tels, qu'elle aurait dû comprendre qu'il l'avait ressenti ou qu'il était prêt à le ressentir.

Peut-être, au reste, préférait-elle croire que les enthousiasmes de Max n'étaient qu'affaire de poète, improvisant sur un texte sympathique, mais ne

ressentant pas dans le cœur l'improvisation de son esprit. Peut-être tenait-elle, comme à une consolation, à cette pensée que, comme elle, Max n'avait jamais aimé et qu'il n'aimerait jamais. Ce serait bien étonnant, car Sophie était incapable du plus mince égoïsme, et il y en aurait eu un peu dans cette pensée. Il pouvait arriver aussi qu'elle trouvât trop convaincantes, ce qu'elle appelait les improvisations de Max, et qu'elle les repoussât en elle-même avec toutes sortes de raisonnements pour ne pas se permettre d'y croire, puisque cela ne pouvait servir de rien qu'elle y crût.

Tous les matins Max allait à son bureau ; tous les jours à cinq heures il en était revenu ; toutes les soirées se passaient en promenades dans le jardin, en causeries, en lectures à haute voix. Pas de visite à faire, si ce n'est à quelques pauvres gens qui, guéris et reconnaissants, venaient remercier ceux qui leur avaient fait du bien.

Ainsi vivait la petite colonie dont madame Printems était la directrice en chef, et dont elle traitait tous les membres comme ses enfants, à commencer par le baron, que, depuis son amour pour Catherine, elle appelait en riant le plus jeune de la maison. Madame Printems était heureuse depuis le départ de M. Théodore, mais, il faut le dire, heureuse d'un bonheur relatif, heureuse d'un malheur qui n'était pas, voilà tout.

Elle commençait à regretter, ou plutôt elle regrettait déjà, depuis le jour du mariage de Sophie, de s'être hâtée et d'avoir trop tôt engagé l'avenir de sa fille. Elle l'avait fait dans une bonne inten-

tion, ceci n'était pas discutable ; mais cette bonne intention avait eu de tristes résultats et aurait pu en avoir de bien plus funestes encore. Heureusement, sa fille lui était rendue. Mais madame Printems n'était pas femme à se contenter d'une satisfaction aussi égoïste, et elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la vie de Sophie était brisée. Elle était veuve avec un mari vivant ; elle était condamnée à une retraite éternelle, et le monde avait le droit de supposer tout ce qu'il voudrait.

Elle était séparée de M. Théodore, c'était beaucoup ; mais elle était en même temps privée de l'appui qu'en faisant ce mariage sa mère avait voulu lui assurer. Cet appui, elle le retrouvait dans le baron, qui l'aimait comme sa fille ; dans Max, qui l'aimait comme sa sœur ; mais il y avait pour M. de Mérey un être qu'il devait aimer plus que tout au monde, c'était Catherine : il y avait pour Max quelqu'un qu'il aimerait toujours plus que Sophie, c'était la femme qu'il ne pouvait manquer d'épouser, car madame Printems ne faisait aucun doute, elle, que Max se marierait un jour.

Aussi, l'excellente mère, quand elle voyait Sophie auprès de Max, se demandait pourquoi Dieu n'avait pas permis qu'elle rencontrât Hubert avant M. Théodore. Avec quelle confiance elle eût livré sa fille à ce cœur intègre, à cet homme loyal, à cet esprit charmant, et comme ils seraient heureux ensemble ! Sophie avait tout pour être aimée, Max avait tout pour qu'on l'aimât. C'est vrai ; mais madame Printems était forcée de se dire, à côté de cela, que, quand bien même elle eût rencontré Max avant

M. Théodore, elle ne lui eût pas donné sa fille puisqu'il était sans fortune, puisqu'il avait des charges très-lourdes, et que Sophie n'eût pu trouver près de lui le bien-être matériel que madame Printems, ainsi que toutes les mères, regardait comme indispensable au bonheur de son enfant.

Mais, maintenant Max avait une position, sa sœur allait se marier, Sophie avait une fortune indépendante, les raisons premières n'existaient plus, Sophie et lui feraient un ménage charmant.

Malheureusement, si les premiers obstacles n'existent plus, il en existe un qui, à lui seul, les vaut tous : Sophie est mariée. Il n'y faut donc plus songer. Max ne peut être que son ami.

Cependant, si Sophie devenait réellement veuve, qui empêcherait que ce mariage se fit ? Rien, à moins que Sophie n'aimât pas Max, et que Max n'aimât pas Sophie. Pourquoi ne s'aimeraient-ils pas ?

Ainsi raisonnait madame Printems, à qui sa tendresse maternelle donnait presque le droit de rêver tous ces projets basés sur la mort de son gendre actuel. Ce n'était peut-être pas bien charitable de supposer cette mort, c'était presque la souhaiter ; mais allez donc discuter ces nuances-là avec une mère qui donnerait sa propre vie pour le bonheur de son enfant !

Ces projets, les communiquait-elle à Sophie ? Non. Là s'arrêtait son droit. Elle ne pouvait pas montrer à sa fille des possibilités d'avenir qui eussent été une faute dans le présent.

Certes, elle connaissait la vertu de Sophie, elle

la savait invulnérable ; mais à quoi bon la soumettre à une épreuve ; à quoi bon révéler à l'innocente enfant la véritable nature du sentiment que lui inspirait Max, sur lequel elle se trompait certainement encore, et qu'elle ne prenait que pour de l'amitié pure et simple ? D'ailleurs, qui prouvait à madame Printems que Sophie aimât Max autrement qu'un frère ? Avait-elle surpris en eux ce que Sophie avait surpris dans Catherine et dans le baron ? Pas le moins du monde.

Il n'y avait de la part des deux jeunes gens ni cette timidité, ni ces inquiétudes, ni ces tristesses sans cause, ni ces joies sans motif qui sont les signes auxquels l'amour se reconnaît. Ils se revoyaient chaque jour comme ils s'étaient vus la veille, ils se tendaient franchement la main, et un étranger qui fût entré dans la maison les eût pris pour le frère et la sœur, à moins qu'il ne les prît pour le mari et la femme.

Qui sait ! ils étaient peut-être fiancés l'un à l'autre sans le savoir, par cette seule affinité de deux âmes pures mises en contact, et peut-être, le jour où Sophie serait libre, n'auraient-ils plus qu'à régulariser devant Dieu et devant les hommes le consentement tacite de leurs deux cœurs.

C'est possible, mais moi, je ne le crois pas.

En attendant, revenons à M. de Blaru, qui ne voyait rien de tout cela, mais qui croyait voir bien autre chose.

XXVII

Il se passait certainement quelque chose de mystérieux autour de Sophie. Deux ou trois fois elle n'avait pas pu ne pas s'en apercevoir, mais elle n'avait su quelle cause assigner à ce mystère, ou bien, se trompant sur cette cause, elle n'avait pas voulu paraître avoir remarqué l'effet.

Toujours est-il qu'un matin, en se réveillant, elle trouva sur son lit un bouquet de fleurs qui y avait été déposé pendant la nuit ; une autre fois, comme elle ne pouvait dormir, elle avait ouvert sa fenêtre, et tandis qu'elle répandait sa rêverie dans le silence qui l'entourait, elle crut voir, elle vit même s'agiter au des massifs du jardin, comme si quelqu'un s'y

fût précipité à son apparition pour se dérober à ses regards. Sophie n'était pas peureuse; elle avait l'ame fortifiée contre des dangers autrement sérieux que l'agitation des lilas de son jardin, agitation qui pouvait être causée par la raison la plus vulgaire, par une bouffée de vent ou par l'effroi de quelque chat maraudeur; cependant Sophie resta près d'une heure à sa fenêtre, regardant de temps en temps, avec attention, le massif redevenu immobile. Elle avait pris le parti de fermer sa croisée et de se mettre au lit; mais, par une attraction involontaire, elle revint à ses rideaux, les entr'ouvrit légèrement et regarda de nouveau.

Cette fois, elle vit distinctement l'ombre d'un homme qui gagnait à pas de loup la petite porte du jardin, donnant sur la campagne. Cet homme sortit et disparut. Il n'y avait pas de lune, la nuit était obscure, Sophie n'avait pu distinguer ses traits. Elle ne s'effraya pas de cet événement, mais elle s'en préoccupa bien un peu.

Quel était cet homme? Que venait-il faire dans son jardin? Était-ce un voleur? ou bien était-ce le visiteur nocturne qui avait déposé des fleurs dans sa chambre? Qu'est-ce que cela signifiait?

Le lendemain, elle questionna son oncle et Max, sans leur raconter ce qu'elle avait vu. Elle leur demanda simplement à quelle heure ils étaient rentrés dans leur chambre et s'ils n'avaient pas eu, l'un ou l'autre, fantaisie de se promener un peu par cette belle nuit.

Ni Max, ni le baron n'avaient quitté leur chambre. Elle interrogea le jardinier.

Cet homme n'avait pas bougé de chez lui.

Sophie n'était pas femme à donner de l'importance à ce fait, bien qu'il eût une certaine étrangeté ; peut-être aussi pouvait-elle supposer qu'une des personnes questionnées avait intérêt à ne pas avouer la vérité, et voulait-elle respecter son secret

Le baron, amoureux de Catherine, rôdait peut-être, comme un fiancé de vingt ans, sous le balcon de sa bien-aimée. Le jardinier, larcin bien innocent, était peut-être venu dérober quelques salades ou quelques fruits pour son souper ; Max, poète rêveur, ami de la solitude et du mystère, sortait peut-être la nuit pour faire des sonnets à la lune.

Mais pourquoi s'en aller par la porte donnant sur la campagne ? Et puis, en tous cas, d'où venaient ces fleurs trouvées sur son lit ?

Si le jardinier avait des fleurs à offrir à sa maîtresse, il les lui offrirait en plein jour ; ainsi de Max et de M. de Mérey, qui ne se permettraient certainement pas de pénétrer la nuit dans sa chambre, même pour y déposer un bouquet.

Non. Il y avait un mystère là-dessous, et mieux valait que ce mystère ne se renouvelât pas.

Dans la journée, Sophie ferma elle-même au verrou la petite porte du jardin, qui avait l'air d'être fermée, et qui ne l'était pas, sans doute pour faciliter de nouveau l'entrée du visiteur nocturne ; elle ferma, au double tour, la porte de sa chambre. En rentrant le soir, elle éteignit sa lumière, et elle se posta à sa fenêtre, avec la curiosité d'un enfant, les yeux fixés sur la campagne.

Vers une heure du matin, elle y vit venir un

homme, qui marcha dans la direction de la petite porte et qui essaya de l'ouvrir. Elle crut même distinguer le bruit de la résistance du bois et des efforts de l'homme. Cet individu passa bien dix minutes en tentatives inutiles : enfin il parut se résigner, s'éloigna un peu, s'assit au bord d'un champ de légumes, et resta près de deux heures immobile, dans la contemplation de la maison. Enfin il reprit le chemin par lequel il était venu, et tout fut dit.

C'était un véritable roman.

Sans doute l'inconnu comprit que les habitants de la maison s'étaient aperçus de ses visites et s'étaient mis sur leurs gardes, car il ne reparut ni le lendemain ni le surlendemain.

Sophie, qui avait guetté inutilement deux nuits de suite, pensa de son côté que cet homme, se voyant découvert, avait renoncé à ses projets et elle ne s'occupa plus de lui.

Quinze jours s'étaient écoulés à peu près sans rien ajouter à cette histoire, et Sophie commençait même à l'oublier, quand une circonstance nouvelle vint, non plus intriguer, mais inquiéter notre héroïne.

Max, qui depuis quelque temps paraissait très-heureux à la suite de lettres qu'il avait reçues, avait prévenu Sophie qu'il allait faire un petit voyage, et que, pendant quelques jours, il ne reviendrait pas à la campagne. Il n'avait pas dit, et Sophie ne lui avait pas demandé le motif de cette absence ; seulement, à la façon dont il lui en avait parlé, elle avait cru deviner que ce voyage devait avoir sur la vie du jeune homme une influence sérieuse.

Au retour je vous conterai tout, avait-il dit, car

je ne saurais avoir de secret pour une amie comme vous.

Il était parti.

Sophie, depuis son départ, était un peu triste. L'absence de Max interrompait la douce habitude qu'elle avait de voir tous les jours ses amis autour d'elle, et deux ou trois fois, elle se surprit au moment de demander à Catherine la confiance que Max ne devait faire qu'à son retour.

Pendant ce temps, le baron fut appelé à Paris pour affaires personnelles. Il avait fait demander les papiers nécessaires à son mariage.

On lui donnait avis qu'on les avait reçus et qu'il vint remplir certaines formalités indispensables. Il partit donc un matin, en annonçant qu'il ne reviendrait que le lendemain afin d'en terminer d'un seul coup et de n'avoir plus à s'absenter de nouveau.

Madame Printems, Catherine et Sophie restèrent seules à la maison. A dix heures du soir, elles rentrèrent, chacune dans sa chambre.

Sophie était un peu soucieuse, un peu triste même. Elle se mit au lit, et pendant une heure, la tête appuyée sur sa main, son coude sur son oreiller, les yeux fixes, elle songea. A quoi? Elle ne le savait pas elle-même. Il eût été impossible de donner un sens certain à l'émotion qui l'oppressait en ce moment. Elle voulait la fuir dans le sommeil; mais le sommeil ne vint pas. Alors elle ralluma sa lampe et prit un livre pour distraire sa pensée qu'elle ne pouvait endormir.

Au bout de deux heures qu'elle essayait de lire, elle crut entendre crier, sous des pas qui se faisaient

aussi légers que possible, le parquet de la chambre qui précédait la sienne ; elle écouta plus attentivement. Les pas se rapprochaient de sa porte, et c'étaient certainement les pas d'un homme. Ni le baron ni Max n'étaient à la maison. Ce ne pouvait donc être qu'un étranger, et cet étranger ne pouvait être que l'homme qu'elle avait vu deux fois. Qu'allait-il faire ? Sophie attendit. Elle entendit le bouton de sa porte tourner avec un faible grincement, mais sa porte ne s'ouvrit pas ; elle était fermée à clef.

Il fallait en finir avec cette mauvaise plaisanterie, qui se renouvelait trop souvent.

— Qui est là ? demanda Sophie d'une voix impérative.

Pas de réponse, et les pas s'éloignèrent tout doucement. Sophie le devina plutôt qu'elle ne l'entendit.

Elle se leva, passa une robe et courut à sa porte.

Elle l'ouvrit et demanda de nouveau : Qui est là ?

En même temps, elle traversait l'autre chambre et marchait vers l'escalier ; mais celui qu'elle interpellait, se sauvant devant elle, sans s'occuper d'être ou de n'être pas entendu, dégringolait les marches comme un voleur qu'on poursuit, gagnait le jardin, atteignait la porte, et courait, à toutes jambes, à travers la campagne.

Sophie l'avait suivi jusqu'au bout du jardin. Elle avait même fait quelques pas en dehors du mur, se demandant quel pouvait être cet individu, quand il lui sembla tout à coup qu'il disparaissait avec un grand cri, comme s'il se fût abîmé en terre.

A ce cri, elle frissonna. Ce cri, elle l'avait déjà en-

tendu. Elle eut peur. Elle crut un instant qu'elle devenait folle.

Heureusement madame Printems et Catherine, réveillées par le bruit qui s'était fait, étaient descendues dans le jardin à la recherche de Sophie, et s'approchant d'elle, lui demandèrent l'explication de cette scène, et comment, à cette heure, elle se trouvait ainsi pâle, défaite, émue, à la porte de son jardin.

Alors Sophie raconta ce qui s'était passé depuis trois semaines, l'histoire du bouquet, celle du massif, et enfin ce qui venait d'avoir lieu.

— Mais ce qu'il y a d'étrange, ajouta-t-elle, c'est que dans le cri que cet homme a poussé tout à l'heure, j'ai reconnu la voix de mon mari.

— De ton mari !

— Oui, ma mère.

— Tu es folle, mon enfant.

— Et je veux aller à son secours, car j'en suis sûre, il est blessé.

Sophie était dans une grande agitation ; elle avait la fièvre ; madame Printems n'était même pas éloignée de croire qu'elle avait le délire. Elle la fit rentrer dans le jardin ; elle ferma la porte et la ramena dans sa chambre.

Mais, après cette alerte, il ne fallait pas songer à dormir.

Madame Printems et Catherine tenaient compagnie à Sophie ; elles faisaient sur l'événement qui venait d'avoir lieu, toutes les suppositions imaginables. Mais elles traitaient d'hallucination et de folie la con-

viction où Sophie retombait sans cesse que cet homme était M. Théodore.

Le jour commençait à poindre, elles étaient encore là, et Sophie avait fini par décider Catherine et sa mère à l'accompagner dans la campagne, où elle affirmait avoir vu tomber le fuyard, et où, convaincue qu'il était blessé, elle disait que, rien que par charité, il fallait le secourir, quand on sonna violemment à la grille de la maison. Elles se regardèrent toutes trois.

On sonna de nouveau.

Sophie se leva. Les deux femmes la suivirent.

Sophie était de plus en plus émue. Elle ne doutait pas que ce double coup de sonnette eût rapport à l'incident de la nuit; elle avait comme le pressentiment que sa destinée se décidait en ce moment.

Elle courut à la grille.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle à deux hommes en blouse qui s'apprêtaient à sonner une troisième fois.

— Nous voulons du secours.

— Pour qui?

— Pour un brave homme que nous avons trouvé mourant sur la route, et comme votre maison est la seule aux alentours, nous vous l'apportons.

— Et où est cet homme? demanda Sophie d'une voix émue.

— Dans notre voiture.

En même temps, les deux rouliers montraient leur double voiture, attelée de quatre chevaux.

— Il était étendu sur le chemin, continua l'un d'eux. Nous dormions; nous avons failli l'écraser.

Si nos chevaux ne s'étaient pas arrêtés d'eux-mêmes, c'était fait. Enfin le voilà. S'il en revient, il aura bien du bonheur ; il est bien abîmé.

Pendant ce temps, Sophie avait ouvert la grille et s'était approchée de la voiture.

L'un des deux rouliers était monté dedans et poussait le corps, tandis que l'autre le tirait par les pieds.

Sophie n'osait plus regarder.

Celui qui était dans la voiture sauta auprès de son camarade. Ils chargèrent alors le blessé sur leurs épaules et l'apportèrent dans la maison.

Madame Printems les éclairait.

Catherine préparait le canapé. Les deux rouliers y déposèrent le mourant ou le mort. On ne savait pas encore à quoi s'en tenir.

Cet homme, vêtu d'une blouse comme un homme du peuple, avait au front une large blessure, dont le sang se répandait abondamment.

Il avait le reste du visage tout meurtri ; il avait dû tomber la face la première. La terre qui couvrait ses traits les rendait méconnaissables.

Catherine apporta un linge et de l'eau pour éteindre la blessure.

Sophie prit le linge et lava d'une main tremblante le visage de ce malheureux. A peine eut-elle découvert les yeux, qu'elle poussa un cri.

Elle avait reconnu M. Théodore.

XXVIII

Que s'était-il donc passé depuis que M. Théodore avait quitté volontairement sa femme avec une si noble apparence de résignation, et comment se retrouvait-il auprès d'elle en un aussi pitoyable état? Était-ce sa volonté, était-ce le hasard qui l'avait ramené dans le voisinage de Sophie?

C'était sa volonté. M. Théodore était parti avec la ferme intention de ne jamais revoir sa femme. Dans un de ces élans de magnanimité, comme la fièvre en donne quelquefois au cœur de l'homme, il avait résolu de se sacrifier à son tour et de ne pas condamner à vivre avec lui une créature qui n'avait rien fait pour mériter un pareil malheur. Il s'était complu, il

s'était exalté dans l'accomplissement de cette idée généreuse.

Pendant quelque temps l'orgueil du dévouement l'avait soutenu, et nous avons vu la lettre qu'il avait écrite, lettre d'un esprit calme, d'une âme déterminée.

Malheureusement, ces martyres volontaires sont presque toujours, dans une proportion de quatre-vingt-dix-neuf sur cent, au-dessus de nos pauvres forces humaines. Pour en finir avec un souvenir comme celui que M. Théodore emportait; quand on est, il faut le dire, d'une nature aussi ordinaire que lui, il faudrait en finir avec la vie, sinon, il y a chance pour que le sacrifice ne s'accomplisse pas.

M. Théodore était un homme, dans l'acception la plus vulgaire du mot; ni l'éducation de son esprit, ni l'élevation de ses idées, ni son intelligence même ne le mettaient en mesure, ne lui donnaient le droit d'aller jusqu'au bout d'un héroïsme réservé seulement aux âmes d'élite. Ne fait pas le bien qui le veut, surtout le bien au détriment de soi-même, en dehors de la nature et contre les droits les plus chers.

Or, M. Théodore aimait Sophie. Il n'était pas jeune, il n'était pas beau, le souffle d'une maladie étrange, fatale, faisait à chaque instant vaciller sa vie et sa raison; des millions de lieues le séparaient moralement de cette belle jeune fille, je le veux bien; mais la question n'est pas là.

Le hasard avait réuni, ce qui est pis encore, avait uni cet homme à cette femme. Celle-ci avait eu l'occasion, le droit incontestable de refuser cette union. Au moment de l'accomplir, Dieu l'avait bien prévenue de quelle mission elle se chargeait; rien n'avait

pu faire hésiter cette âme faite pour toutes les charités, prête à tous les dévouements, et nous avons vu encore que la première épreuve avait eu pour résultat de l'enhardir un peu plus. Elle serait donc allée jusqu'au bout de son œuvre, sans plainte, sans regret.

M. Théodore avait appris la vérité. Il avait voulu, dans un premier et bon mouvement, rendre à sa liberté cette noble créature, et s'acquitter ainsi envers elle; mais le dévouement ne se copie pas; il est ou il n'est pas dans la nature de l'homme.

Si celui-là eût été véritablement capable de renoncer à Sophie quand il la possédait, il eût été incapable d'abord de penser à la prendre pour femme; il eût compris, dès le principe, qu'il n'était pas fait pour elle; il arriva donc ce qui devait arriver: aux premiers pas qu'il fit dans cette voie inconnue et difficile de l'abnégation, M. Théodore trébucha.

En voyant si longue la route dans laquelle il entrait, il fut pris de peur et de découragement, il regarda en arrière, et il revint sur ses pas.

L'amour-propre seul l'empêcha d'avouer sa faiblesse. Après la lettre qu'il avait écrite, il n'osa pas revenir tout bonnement à la maison abandonnée par lui pour de si louables motifs. Rendons-lui cette justice qu'il lutta quelque temps contre les conseils de sa nature et de son amour; car, nous le répétons, il aimait Sophie, et, dans une organisation comme la sienne, moins cet amour avait de raison d'être, plus il devait se montrer exigeant. A mesure qu'il s'éloignait de sa femme, M. Théodore ne se rappelait plus qu'une chose, c'est qu'elle était jolie, qu'elle allait être entourée de tous les hommages, de toutes

les affections, de toutes les assiduités auxquels un mari ouvre la porte en s'en allant; il oublia que Sophie était au-dessus de tous ces dangers vulgaires, et il devint jaloux; alors, comme font un marchand et un acheteur qui veulent, l'un vendre, et l'autre acheter un objet sur le prix duquel ils ne s'entendent pas, il coupa le différend par le milieu.

Marchand et acheteur à la fois de ses propres sentimens, il se refusa de retourner visiblement auprès de sa femme, mais il s'accorda de se rapprocher d'elle; il ne se permit pas d'être vu, mais il s'autorisa à voir. Il avait épié les démarches de Sophie, il avait appris qu'elle allait habiter la campagne, il l'y avait suivie, il était venu se loger dans les environs, et chaque jour, vêtu d'une blouse comme un paysan, laissant croître sa barbe pour n'être pas reconnu, il s'apercevait de tout, il s'enivrait de la vue de Sophie allant et venant, et cette blanche apparition lui suffisait. Il le croyait du moins.

Au bout d'un certain temps, ce ne fut plus assez. La présence de Max dans la maison, les promenades ostensibles du jeune homme avec Sophie, la préoccupation qu'elle avait eue de l'avenir d'Hubert, quand elle avait cru partir avec son mari, ce souvenir, ces apparences, ces réalités, si innocentes par le fait, donnaient un nom, une raison, un aliment à la jalousie naturelle de M. Théodore.

La nuit, en poussant la porte qu'on avait laissée entr'ouverte par mégarde, il pénétra dans le jardin comme un voleur, au risque d'être reconnu.

Qui sait s'il ne souhaitait pas de l'être?

Il arriva jusqu'à coller son visage à une des fenê-

res du salon. Il eut alors le spectacle rassurant et sans réplique de l'intimité si pure, si patriarcale de cette famille créée par le hasard, unie par des misères différentes et par des sentiments communs. Il entendit des conversations entières, et ce qu'il entendait confirmait ce qu'il avait vu. Alors il fut pris d'une sorte de remords. Il se leva voulut, et, une nuit, il trouva moyen de pénétrer jusque dans la chambre de Sophie et de déposer près d'elle, comme un hommage, comme une rétractation des mauvaises pensées qu'elle ignorait, le bouquet de fleurs qu'elle trouva en se réveillant.

Il resta quelque temps à la regarder, le cœur hale-tant, les sens troublés; mais le repos de la jeune fille ne pouvait inspirer qu'une adoration, pure comme une prière, à quiconque en devenait le spectateur. M. Théodore se retira sans bruit, emportant, comme une consolation dans sa retraite, l'image qu'il venait de voir.

En cet état, notre héros n'était plus qu'à plaindre; mais il était dit qu'il se mêlerait toujours quelque chose de mauvais et d'injuste à ce que cet homme pouvait avoir de bon. Il ne tarda pas à faire à Sophie un crime de ce sommeil tranquille, de ce repos innocent et gracieux qui d'abord l'avait charmé. Au lieu de n'y voir que la pureté d'une conscience sûre d'elle, il y vit l'indifférence d'une âme oublieuse. « Ainsi, se dit-il, elle a accepté sans discussion le sacrifice que je lui ai fait; ainsi elle dort, sans souvenir de moi, tandis que je veille, occupé d'elle seulement; ainsi elle est heureuse et calme, tandis que je souffre, et peut-être si elle se fût réveillée pendant que j'étais

là, eût-elle poussé un cri de terreur en me reconnaissant ! »

De là à se dire : Après tout, je suis le mari, je suis le maître de cette femme ; je suis bien bon de vivre loin d'elle quand rien ne m'y force, et que je l'aime ; de là à se faire ce raisonnement, il n'y avait pas loin ; mais de ce raisonnement à son exécution il y avait une distance énorme que la timidité naturelle de M. Théodore n'osait franchir, d'autant qu'à chaque agitation nouvelle de son esprit, il croyait sentir en lui les symptômes de crises qu'il redoutait d'autant plus qu'il vivait seul, abandonné, inconnu.

« Mais je suis un fou, je suis un sot, se disait-il encore. Comment, je vis ici comme un paria, comme un chien, sans autre joie que la contemplation mystérieuse et à distance d'une femme qui est la mienne, dans une maison qui est à moi, quand je n'ai qu'à me présenter à la porte de cette maison, à me faire reconnaître et à y prendre ma place ! C'est ce que je ferai aujourd'hui même. »

En effet, le soir de ce jour, il prit une grande résolution, il vint jusqu'à la grille de la maison, il étendit la main vers la sonnette, mais au moment de sonner il eut peur.

— Si l'on allait me chasser, se dit-il, me prendre pour un fou, me faire enfermer !

Il y avait des chances pour que cela arrivât. La solitude, l'insomnie, le jeûne, la jalousie, l'amour avaient secoué, bouleversé ce pauvre cerveau ; et tantôt, au souvenir ou à la vue de sa femme, M. Théodore tombait à genoux et les mains jointes comme en adoration ; et tantôt, pris de rages sou-

daines, de colères sans causes, il formait des projets sinistres, comme pour trancher d'un coup les hésitations et les inquiétudes de son âme, de pénétrer chez Sophie, de la tuer et de se tuer ensuite.

Comment expliquer de pareilles idées autrement que par la folie ? M. Théodore en arrivait donc à croire qu'il n'avait plus toute sa raison, et les moments où il croyait cela étaient peut-être ses seuls moments de raison.

Un soir, on se le rappelle, Sophie l'avait aperçu sans pouvoir soupçonner que ce fût lui. Le lendemain, quand M. Théodore avait voulu de nouveau pénétrer dans le jardin, il en avait trouvé la porte fermée au verrou. Devant l'impossibilité où cette circonstance le mettait de se rapprocher de Sophie, il resta comme pétrifié ; il regarda cette porte avec une fureur froide et silencieuse. Son cerveau se comprima comme sous une résille de fer ; un frisson parcourut tout son corps, comme si de la glace se fût à coup mêlée à son sang. Il prit son front entre ses deux mains et Dieu seul sait ce qui se passa en lui. Il fit à pas lents, avec une respiration lourde et pénible, comme si un poids intérieur lui eût pressé la poitrine, le chemin qui le séparait de sa demeure.

Arrivé chez lui, il était tout pâle, il avait un air sombre et menaçant. Évidemment, les projets criminels qui avaient, de temps à autre, traversé cet esprit faible, s'y arrêtaient cette fois plus solides et plus fermes ; ils envahissaient peu à peu cet homme, au point de le dominer tout à fait. Il ne raisonnait pas, il ne discutait plus ses impressions, si l'on peut appeler impressions les hallucinations d'une organi-

sation fiévreuse, la surexcitation d'un cerveau malade; l'ébranlement général du système nerveux chez un malheureux frappé d'épilepsie.

Pendant le temps qui s'écoula entre cette dernière visite à la maison de Sophie et l'événement que nous avons raconté dans le chapitre précédent, il arriva à M. Théodore de rester des journées entières les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, la pensée clouée, pour ainsi dire, sur une idée fixe, cette première porte de la folie, et cette idée fixe, c'était la tentation fréquente, puis le besoin répété, enfin la nécessité obstinée, invariable, de se venger de Sophie, de la posséder, de la tuer et de se tuer ensuite.

L'idée fixe, c'est la logique de la folie.

Tout ce qui n'a pas rapport à elle est ténèbres, chaos, dévergondage dans le cerveau du malade; mais tout ce qui résulte d'elle ou s'y rapporte est clair, lucide, intelligent. L'homme qui est poursuivi d'une idée fixe, se la développe à lui-même avec une clarté effrayante, et s'il la développe devant un homme d'une raison saine, cet homme se demande un instant avec effroi lequel est fou de lui ou de celui qu'il écoute. Ce n'est qu'en mettant son interlocuteur sur un autre sujet et en voyant alors cet esprit dériver à chaque minute quand il n'est plus sur la ligne droite de sa pensée unique, qu'il reprend véritablement la conscience et la netteté de ses facultés personnelles.

Ainsi, M. Théodore se donnait les plus excellentes raisons pour accomplir l'étrange projet qu'il allait mettre à exécution. Il écrivit toutes ses raisons beaucoup mieux que nous le ferions, nous qui ne

sommes pas fou ; il les porta sur lui, pour n'avoir qu'à relire sa résolution, dans le cas où il viendrait à l'oublier un instant, et il attendit une occasion de l'exécuter.

Nous avons vu comment le départ de M. de Mérey et de Max lui avait fourni cette occasion ; mais nous avons vu aussi comment l'événement avait tourné.

C'est que, dans toutes ses combinaisons, M. Théodore avait oublié la part de Dieu, si bien que tout résolu qu'il était, quand il avait entendu sa femme demander de sa douce voix : qui est là ? il avait été pris d'une terreur insurmontable, et s'était sauvé devant le crime qu'il voulait commettre, comme Cain devant celui qu'il avait commis. Il fut pris de vertige pendant sa course, son pied heurta une pierre et il tomba la face contre le pavé.

Quand on le rapporta chez Sophie, nous l'avons dit, il respirait encore. Il entrouvrit les yeux et reconnut Sophie ; mais ses yeux se refermèrent aussitôt sans exprimer quel genre de sensation cette vue avait produit sur cette matière à moitié brisée.

Il voulut parler, mais ses lèvres se heurtèrent sans formuler un son intelligible.

Le médecin, appelé aussitôt, secoua la tête d'une manière significative en voyant la blessure de M. Théodore. Cependant il fit un premier pansement et opéra une première saignée.

Sophie resta près du moribond, et, ayant fouillé dans ses vêtements, elle trouva un couteau et le papier sur lequel il avait écrit ses raisons de meurtre et de suicide.

Sophie était seule quand elle lut ce papier; elle le déchira sans le communiquer à personne, et, regardant son mari à travers des larmes de pitié :

— Pauvre créature ! murmura-t-elle.

Et elle continua de le veiller.

XXIX

Elle le veilla quatre nuits et trois jours. Pendant ce temps, la lutte intérieure que se livraient la mort et la vie dans ce misérable corps était visible et navrante pour Sophie. Il y avait dans le moribond la volonté de vivre, et cette volonté, qui seule le soutenait, ressemblait à une menace. On eût dit qu'il ne comprenait plus la vie que comme une vengeance. Mais contre qui ?

Parmi les gens qui l'entouraient, nul ne lui avait fait de mal. C'est vrai ; mais cet homme avait souffert, allait mourir, il se regardait comme une victime innocente ; et, surexcité par la douleur et par l'impuissance même où il était de se plaindre, il se

donnait pour ennemis tous ceux qui ne souffraient pas, tous ceux qui, lui mort, pourraient encore être heureux en ce monde. A peine s'il parvenait à balbutier quelques paroles incohérentes, sans liaison ; sa bouche frissonnante, et que mouillait une écume souillée de sang, n'était plus, pour ainsi dire, que l'orifice de la blessure par où s'échappait en bouillonnant l'humeur de son âme. La raison n'était plus là, la douleur seule et la colère habitaient ce corps meurtri, condamné heureusement à l'immobilité, car, par moments, le malade essayait d'arriver jusqu'à Sophie, dont la douceur, les soins, les paroles encourageantes semblaient l'irriter de plus en plus. Il sortait du lit sa poitrine osseuse, marbrée de taches de sang ; mais cet effort l'épuisait aussitôt, et il retombait pour des heures entières la tête pendante, les bras inertes, les yeux éteints.

●Quatre nuits et trois jours, nous le répétons, M. Théodore donna ce douloureux spectacle à Sophie, dont la patience et la tendresse ne se démentaient pas un instant. Quelquefois, comme vaincu par tant de charité, le mourant la regardait avec une sorte d'affection ; mais ces lucidités de son cœur n'étaient que des surprises, et il retombait bientôt dans son délire accoutumé.

Un grondement rauque, un râle monotone y rythmaient le sommeil et l'agitation, l'attendrissement et la colère de cet homme. Le matin du quatrième jour, cet accompagnement funèbre s'affaiblit peu à peu, et Sophie était forcée de prêter l'oreille pour s'assurer que son mari respirait encore. Tout à coup, si attentive qu'elle fût, elle n'entendit plus rien.

L'épanchement au cerveau, redouté du médecin, avait eu lieu ; les yeux devinrent fixes, la bouche entr'ouverte, tout le corps s'étendit dans cette rigidité, qui donne au drap blanc qui le recouvre des plis immobiles et secs.

Sophie était veuve.

Seule dans la chambre au moment où son mari mourut, elle ne poussa pas un cri, elle n'appela personne. Elle n'eut ni effroi ni dégoût, elle n'éprouva que de la pitié pour cet homme, qui l'avait aimée non-seulement avec les bons sentiments de sa nature, mais encore avec les emportements du mal qui le consumait, et à qui, malgré tout son dévouement, elle n'avait fait goûter que quelques jours d'espérance et de tranquillité.

Combien de réflexions étranges elle pouvait faire en contemplant ce mort qui n'avait marqué son passage dans sa vie que par l'occasion qu'il lui avait fournie de faire du bien aux autres ! Elle portait le nom de cet homme, il avait été son époux ; il l'avait aimée si profondément qu'en réalité il mourait de cet amour, et cet homme était presque un inconnu pour elle au moment de sa mort. Elle avait traversé le mariage sans y rien laisser de sa pudeur, sans y rien apprendre de ce qu'il a mission de révéler ; elle se trouvait à l'autre côté de ce grand acte de la vie des femmes, aussi jeune fille qu'avant de l'accomplir, et si elle fût morte en ce moment, on eût pu mettre sur sa tombe, près des fleurs d'oranger, les roses blanches de la vierge.

Dans les conditions communes de ce monde, quand une femme perd son mari, sa vie fait forcée-

ment une halte devant les différents sentiments que cette mort doit lui inspirer, et subit nécessairement une transformation ; ou elle aimait son mari, alors c'est la douleur ; ou elle ne l'aimait pas, alors son cœur s'ouvre à une vague espérance. Elle a toujours quelque chose à faire de la liberté que cet événement lui apporte, soit qu'elle s'enferme dans un deuil éternel, dans un souvenir indestructible, soit qu'à l'ombre de cette mort elle entrevoie l'aurore d'une existence nouvelle.

Cela peut arriver, cela arrive même souvent. Tous les maris ne sont pas bons, et le fussent-ils, comme toutes les femmes ne sont pas bonnes, ils ne seraient pas tous regrettés.

Il faut le dire à la honte de l'espèce humaine, la mort, que la religion regarde comme une délivrance pour celui qui meurt, est bien souvent, plus souvent même, au point de vue humain, une délivrance pour ceux qui restent. L'homme, et par le mot homme nous comprenons toute la race pensante et parlante, l'homme et la femme, par conséquent ; l'homme, disons-nous, fait trop souvent pour son avenir certaines combinaisons au profit de ses passions, de son intérêt, de son égoïsme ; il rêve des événements possibles, il les prépare, il les coordonne, et, surnoisement, il présente à Dieu cette besogne toute faite, avec l'espérance que Dieu acceptera l'arrangement et réalisera les combinaisons dans lesquelles il est bien rare que la mort de quelqu'un ne joue pas un rôle indispensable.

Quelquefois cette mort a lieu. C'est ce qui fait les veuves vêtues de rose au trois cent soixante-

sixième jour de leur mariage, les orphelins riches et prodigues, les amants libres et heureux. Eh bien ! Sophie, qui échappait déjà, par sa propre nature, à ces calculs vulgaires, n'avait pas non plus à tomber, après la mort de M. Théodore, dans l'exagération contraire.

Son union avec lui avait été basée sur la piété; elle n'avait donc pas jeté de racines si profondes, qu'en le perdant Sophie se crût condamnée à un deuil éternel; d'un autre côté, elle était trop chrétienne pour douter un instant que cette mort, malgré le désespoir qui l'avait rendue si affreuse, ne fût véritablement la délivrance de l'être qui avait toujours été malheureux. Confiante dans la miséricorde de Dieu, et se fondant sur cette folie malade et délirante qui avait troublé cette intelligence à la fin de son existence terrestre, elle voyait pour l'âme de son mari, dans cette fin cruelle, une expiation salutaire et le commencement d'un bonheur mille fois plus grand que celui qu'il avait ambitionné; enfin, en jetant les yeux autour d'elle, elle ne s'apercevait pas que cet incident changeât plus, en bien ou en mal, son avenir que ne l'avait changé la disparition de M. Théodore, disparition qui, à en croire sa lettre, devait les séparer comme une mort réelle.

Mais ce qu'elle ne devinait elle-même, l'innocente enfant, sa mère en avait le pressentiment, et le baron devait le lui révéler.

Madame Printems était une des plus honnêtes femmes qu'il y eût, ce qui ne l'empêchait pas, quand elle pensait à l'avenir de sa fille, sinon de souhaiter,

du moins d'admettre comme une des conditions indispensables au bonheur de son enfant, la mort de M. Théodore, de cet homme qui pour elle, surtout depuis la nuit où on l'avait trouvé mourant sur la route et où elle avait eu connaissance de ses folies homicides, n'était plus qu'une sorte de bête fauve qui ne savait rendre que le mal en échange du bien.

Quant à M. de Mérey, il y allait encore plus franchement que la mère, et il disait depuis longtemps : Quand donc Sophie sera-t-elle débarrassée de ce mari-là.

Le baron trouvait, et il l'avait prouvé lors de son duel avec M. Alphonse, qu'autant il y a crime à souhaiter la mort d'un homme, autant il est naturel et juste de désirer la mort des êtres malfaisants, qu'ils le soient par nature ou par volonté. M. Théodore était son neveu ; il avait toujours eu de la commisération plutôt que de la sympathie pour cet être timide, dédaigné, maladif, mais il avait pour Sophie tous les sentiments que cette belle organisation commandait : l'estime, l'admiration, le dévouement, l'affection la plus pure ; il lui devait son bonheur récent, la régénération de sa vie par l'intelligence des véritables biens de ce monde ; il devait naturellement prendre en haine tout ce qui pouvait attenter au bonheur de la jeune femme.

Or, M. Théodore embarrassait ce bonheur tel que le comprenait le baron. M. de Mérey n'admettait pas, en effet, lui qui aimait si tardivement, que l'existence, et surtout l'existence d'une femme, fût logique, paisible même, sans amour. Il était convaincu que tôt ou tard Sophie devait recevoir la révélation

de cette nécessité, qu'elle ignorait encore et que son mari n'était pas capable de lui faire comprendre.

Tant que M. Théodore vivrait, la chaste fille resterait dans cette ignorance ou serait forcée de livrer une lutte à son propre cœur, lutte dont elle sortirait certainement victorieuse, mais qui la désenchanterait de la vie. Dans ce dévouement inhérent à la nature de Sophie, son oncle devinait un vague besoin d'amour qui s'ignorait et ne se donnait encore ni son véritable nom ni son véritable but. Il fallait donc que Sophie fût en position de disposer librement d'elle-même le jour où elle connaîtrait le dernier mot de ses sensations intimes ; il fallait donc qu'elle fût veuve, puisque c'était le seul moyen d'être libre.

Aussi, quand M. de Mérey apprit la maladie, et surtout quand il apprit la mort de son neveu, ne put-il s'empêcher de dire à madame Printems : Voilà un grand bonheur pour Sophie.

Madame Printems qui, si elle ne les exprimait pas de la même façon, n'en était pas moins dans les mêmes idées que le baron, comprit qu'elle avait là un appui certain et un excellent conseil pour établir désormais la vie de sa fille plus sûrement qu'elle ne l'avait fait la première fois. Elle ne tarda pas à questionner le baron sur ce sujet, et vit avec joie qu'il faisait pour Sophie les mêmes projets qu'elle.

— Dieu arrange toujours très-bien les affaires des cœurs honnêtes, lui dit-il. Il a accepté le sacrifice de votre fille comme une épreuve, mais ce sacrifice, il ne pouvait avoir la cruauté de le perpétuer. Il veut, comme nous, qu'elle soit heureuse selon son

cœur et selon sa nature, dans les conditions de bonheur qu'il a établies lui-même pour la femme. Il faut que Sophie aime un homme digne d'elle, qui l'aime comme elle doit être aimée ; qu'elle connaisse les joies de l'épouse, les douces émotions de la mère, les saintes consolations d'une famille née de son amour. De son dévouement à son mari vivant, elle fera un souvenir pour son mari mort ; elle n'oubliera jamais cette tombe qu'elle vient de fermer ; mais, dans un an, elle se remariera.

— Mais qui épousera-t-elle ?

— Qui ? Vous le savez aussi bien que moi : un bon et brave cœur qui est déjà de la famille.

— Max, n'est-ce pas ?

— Certainement ; Max qu'elle aime, sans s'en douter ; mais heureusement, nous sommes là pour nous en apercevoir.

— Mais Max l'aime-t-il ?

— Lui ?... il est fou d'elle. Est-ce qu'il peut en être autrement ? Est-ce qu'un homme comme lui, sans cesse en contact avec une femme comme elle, peut ne pas l'aimer ? L'avez-vous étudié depuis son retour ? Avez-vous vu comme il est triste et pensif ? Ne sentez-vous pas, dans cette tristesse et dans cette rêverie, l'émotion d'une âme agitée, d'un amour respectueux et timide ; car il ignore que Sophie l'aime, et, sans nous, peut-être n'oseraient-ils jamais s'avouer leurs sentiments réciproques. Mais heureusement, je vous le répète, nous sommes-là. Ces deux enfants s'aimeront beaucoup, longtemps, toujours ; ils se marieront, et de cette façon nous ne nous quitterons plus : Catherine sera madame de

Mérey, Sophie sera madame Hubert, et vous, vous aurez quatre enfants au lieu d'un, sans compter les enfants de vos enfants, ajouta M. de Mérey.

Ce dernier avait raison. Depuis son retour à la campagne, après une absence de quelques jours, Max n'était plus le même. La tristesse qu'il avait rapportée de son voyage était d'autant plus remarquable, que pendant les derniers jours qui avaient précédé son départ, il avait, en plusieurs occasions, laissé voir comme le rayonnement extérieur d'une espérance de l'âme, une joie inaccoutumée. Ce changement ne pouvait échapper à Sophie, qui, par une sympathie mystérieuse, prenait part à tout ce qui intéressait Max. Catherine était certainement la confidente de son frère, car Sophie les avait vus plusieurs fois causer longuement ensemble loin de leurs amis. Pendant ces conversations, Catherine serrait la main de Max comme pour lui donner du courage, elle l'embrassait ; Max paraissait plus calme, mais, le lendemain, c'était à recommencer.

Sophie voulut connaître ce chagrin. Elle avait le pressentiment qu'elle pouvait y remédier ; aucune consolation ne lui semblait au-dessus de ses forces. Elle résolut d'interroger Catherine. Pourquoi, cette résolution prise, Sophie mit-elle deux jours à l'accomplir ? Ne trouva-t-elle pas l'occasion d'entretenir secrètement son amie ? Au contraire, cette occasion se présenta dix fois peut-être ; mais chaque fois qu'elle s'approcha de la jeune fille dans l'intention de lui parler de Max, elle se sentit prise d'une émotion inconnue qui ressemblait à de la crainte. Elle paraissait plutôt avoir une confiance à faire qu'une

confiance à demander, et elle devint si préoccupée elle-même, que ce fut Catherine qui lui demanda ce qu'elle avait.

Sophie rougit légèrement à cette question.

— Je vous l'avouerai, chère Catherine, lui dit-elle, je vois depuis quelque temps la tristesse de votre frère, et je m'en inquiète d'autant plus, qu'il nous en cache la cause. Je voulais même vous questionner à ce sujet. Voyons, qu'arrive-t-il à Max ?

— Il m'a défendu de trahir son secret, sans cela vous le connaissiez depuis longtemps, chère Sophie.

— Alors je ne vous demande plus rien.

— Mais je veux tout vous dire, Max ne doit pas avoir de secret pour vous. Sachez donc que mon frère aime profondément.

Sophie rougit de nouveau.

— Depuis longtemps ? demanda-t-elle.

— Depuis plusieurs années.

Cette fois Sophie se sentit pâlir.

Catherine remarqua cette pâleur subite.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle avec intérêt.

— Rien, chère amie, rien. Et cette jeune fille n'aime pas Max ?

— Elle l'aime.

— D'où vient alors la tristesse de votre frère ?

— Elle vient de ce que le père de cette jeune fille s'oppose au mariage. Quand Max, grâce à vous, a obtenu la place de M. Théodore, comme le refus du père venait de ce que mon frère n'avait ni position ni fortune, il a eu un moment d'espoir. Il a écrit à Louise, c'est le nom de la jeune fille, qu'il avait une

place importante et que peut-être, à cette nouvelle, son père reviendrait sur son refus. Louise lui a répondu de venir lui-même trouver son père.

C'est là que Max est allé dernièrement. Le père n'a voulu entendre à rien. Il a répondu à mon frère qu'une place ne suffisait pas et qu'il fallait à côté de cela une fortune indépendante. La sévérité du père vient surtout, je crois, de la persévérance de Louise qui, depuis plusieurs années, refuse tous les mariages qu'on lui propose, et tient noblement le serment qu'elle a fait à Max d'être à lui ou de n'être à personne. Ce serment, elle le lui a renouvelé; mais ce père s'obstinera à la refuser à un homme obscur, sans fortune et qui a été simplement chez lui précepteur de son jeune fils, Max a donc perdu tout espoir, et il me disait hier qu'il allait écrire à Louise pour lui rendre sa parole, car il ne se reconnaît pas le droit de disposer ainsi de toute la vie d'une femme. A sa majorité, Louise pourrait forcer son père, sinon à consentir au mariage, du moins à le laisser faire; mais outre que Louise est une fille respectueuse qui n'oserait probablement pas en venir à de pareils moyens, Max est un honnête homme, qui ne saurait ni les conseiller ni les accepter. En attendant, il se désespère, et je le connais, il n'est pas homme à jamais se consoler.

De sa vie, Sophie ne s'était sentie aussi émue qu'en écoutant ce récit.

C'était bien heureux que Catherine parlât, car notre héroïne n'eût peut-être pas pu parler. Enfin, elle reprit peu à peu le calme qui lui était habituel, et, questionnant de nouveau Catherine, elle apprit d'elle

le nom du père de Louise et le lieu de sa résidence.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, mais le visage rayonnant de la satisfaction d'une victoire intérieure, Sophie prit M. de Mérey à part et lui dit :

— Mon oncle, j'ai un service à vous demander.

— Lequel ?

— Celui de m'accompagner dans un petit voyage.

— En quel endroit ?

— Peu importe. C'est du bien que nous allons faire.

Le surlendemain, Sophie partit avec le baron, sans que personne, pas même Catherine, soupçonnât la cause de ce départ.

C'était pourtant bien simple.

Sophie allait demander au père de Louise la main de sa fille pour Max, et, comme le père tenait chez son gendre à une fortune indépendante, elle faisait donner à Max par le baron, à titre de beau-frère, une somme de cent mille francs. Le père n'avait donc plus de raisons de refus, et d'ailleurs comment refuser à une prière de Sophie dont la voix était si pure et si convaincante ?

Mais prendre cent mille francs au baron, c'était le ruiner. C'est vrai. Mais ce que Max pouvait accepter de son beau-frère, il ne l'eût pas accepté de Sophie, et, dans tout cela, M. de Mérey ne prêtait que son nom. Sophie lui rendait sur la fortune de M. Théodore dont elle avait hérité, la somme dont il faisait don à Max.

M. Théodore n'avait-il pas écrit à sa femme : Comme votre mission sur la terre est de faire le bien, je vous laisse tout ce que je possède pour vous aider à remplir cette mission.

N'était-ce pas faire le bien que d'assurer le bonheur

d'un cœur aussi noble que Max, surtout quand on lui sacrifiait peut-être des sentiments auprès desquels une somme d'argent, quelle qu'elle fût, était bien peu de chose?

Le baron épousa Catherine et continua de vivre avec elle dans la petite maison de campagne où il l'avait connue.

Max épousa Louise et créa, à Paris, où sa place le forçait de rester, un des salons les plus charmants et les plus spirituels, grâce à ces amis littéraires qui l'avaient aidé à passer les mauvais jours, auxquels il offrait un foyer de nobles entretiens et d'intéressantes discussions, grâce surtout au charme que l'amour de deux jeunes époux faisait rayonner autour d'eux.

Sophie voulut retourner avec sa mère habiter la maison où nous l'avons montrée pour la première fois au commencement de ce livre. Ainsi le bonheur sépara ceux que le malheur avait réunis. Mais qu'importait ! Sophie avait fait son œuvre, elle laissait heureux tous ceux qu'elle avait connus tristes et désenchantés.

Elle rapportait pour elle-même un grand contentement intérieur, une grande force et le souvenir d'un sacrifice inconnu, plus grand que tous ceux pour lesquels quatre personnes la bénissaient tous les jours.

En effet, nul ne connaissait le seul secret que cette âme eût jamais eu.

En revenant du voyage où il l'avait accompagnée, le baron, qui n'avait rien deviné, malgré sa science des hommes, des femmes et des choses, disait à madame Printems, en lui racontant ce qui venait de se passer :

— Nous nous étions trompés, Sophie n'aimait pas Max. En voici bien la preuve. Non, Sophie n'est pas de ce monde. Nos passions humaines ne l'atteignent pas.

Peut-être M. de Mérey avait-il raison. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'en calmant toutes les misères qu'elle avait rencontrées sur sa route, Sophie y avait contracté l'habitude, le besoin, la passion ou bien, passion qui, en effet, n'est guère de ce monde, et, revenue aux lieux où s'était écoulée son enfance, il lui fut impossible de reprendre sa vie au point où elle l'avait laissée.

Un sentiment qu'elle avait cru devoir ignorer toujours, et qui ne s'était révélé à elle que pour fournir à son âme l'occasion de donner de son abnégation la preuve la plus sûre, avait élargi encore sa charité naturelle en retombant et en se répandant sur le cœur où il était né. L'amour que Sophie ne pouvait avoir pour un seul, elle le reporta sur tous.

Ne pouvant être à l'homme qu'elle aimait, elle aima l'humanité tout entière à qui elle pouvait appartenir, et ne trouva pas que ce fût trop de cet amour individuel. Née décidément pour le bonheur des autres jusqu'au sacrifice du sien inclusivement, Sophie ne se contenta bientôt plus de soigner, de soulager, de guérir les souffrances physiques ou morales qu'elle trouvait par hasard, elle se mit à la recherche de tous ceux qui souffraient.

Comme une apparition céleste, en étendant sa main elle mettait un rayon partout où il y avait une ombre, une espérance partout où il y avait un doute.

Enfin cette charité quotidienne, éternelle, qui était,

